Voici la suite de *L'Atlantide et le règne des géants*, qui fit connaître au public la civilisation des Atlantes dont il nous reste quelques traces épargnées par le temps.

Denis Saurat nous propose maintenant une nouvelle hypothèse, encore plus hardie, qui va bouleverser l'histoire des religions et des civilisations. Cette hypothèse, fondée sur l'érudition exceptionnelle de l'auteur, nous donne enfin la clé des mystérieux monuments de l'Ile de Pâques, de la ville morte de Tihuanaco, et nous permet de comprendre les rites et les dogmes secrets des religions actuelles.

Avant le Déluge, avant l'Atlantide, avant les Géants du tertiaire, Saurat remonte jusqu'aux premières civilisations d'insectes et nous apprend comment, à travers d'étranges filiations, elles ont modelé les civilisations humaines, même les plus modernes.

Imp. Déchaux - Paris

TIHUANACO - BOLIVIE. Détail du portail monolithique.

Couverture studio DOUIN

Photo Roger Viollet



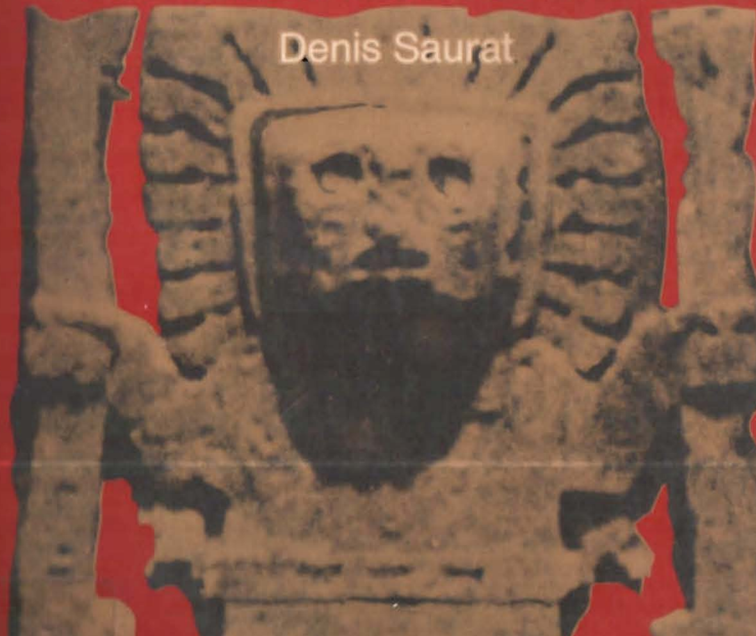
Denis Saurat / la religion des géants

J'AI LU

L'AVENTURE MYSTÉRIEUSE

la religion des GEANTS et la civilisation des insectes

Denis Saurat



BB191

La religion des géants

et la civilisation des insectes

Éditions J'ai Lu

30.

INTRODUCTION

Vers trois cent mille ans avant Jésus-Christ, les géants bâtissaient des temples où ils adoraient les insectes, et sans le savoir les grandes religions de l'Antiquité ont hérité des croyances et des rites ainsi établis.

Par une lente décadence, la religion des géants est ainsi parvenue en fragments jusqu'à nous.

Simultanément, une spiritualité que nous avons appelée chrétienne, a exercé son influence dominatrice depuis les Evangiles, jusqu'aux instincts même des insectes, irradiant l'action, les sentiments et les concepts, et construisant de l'intérieur le cosmos tout entier.

Par une dégradation graduelle, la religion du Christ parvient ainsi jusqu'aux parties du monde les plus éloignées, soit dans le temps, soit dans l'espace.

Ces deux courants ne sont que le flux et le reflux de la même force essentielle, polarisant l'histoire du monde.

★

Les premières sociétés humaines se sont formées au milieu des sociétés d'insectes hautement et intelligemment organisées.

L'Afrique, où l'Histoire trouve en Egypte ses premières données cohérentes, était occupée par les termites depuis trois cents millions d'années, et à peu près dans toute sa surface. Il y avait sans doute plus de milliers de cités de termites qu'il n'y avait de milliers d'hommes à ces commencements où l'humanité n'était pas très nombreuse.

De plus, les sociétés des abeilles utiles à l'homme pouvaient être étudiées tous les jours à ciel ouvert, bien plus facilement que les cités souterraines des insectes impérialistes.

Ce n'est pas tant l'animal que l'homme avait à redouter : on luttait contre l'animal avec l'épée, la lance, la flèche et le courage.

Contre le termite, la fourmi, la sauterelle, l'homme était assez désarmé, et ces fléaux s'attaquaient à ses moyens de vivre, à sa nourriture, à ses habitations, à sa terre, plus qu'à lui ; guerre pour l'homme beaucoup plus difficile à mener et à gagner. La Bible conte une occupation de l'Egypte par les sauterelles ; il n'y resta aucune végétation. L'homme devait d'abord conquérir sur les insectes une petite portion de terre qui lui appartiendrait.

Dans ces circonstances, il est raisonnable de rechercher quelles influences se sont exercées : quelles imitations de la part de l'homme en train de s'organiser ; quelles idées dans l'esprit humain en train d'essayer de comprendre le monde.

★

Il faut, naturellement, se garder de généraliser.

Il y a cinq ou six milliers d'espèces de termites.

Plus de quinze mille espèces de fourmis.

Plus de cent quatre-vingt mille espèces connues d'hyménoptères, dont dix mille espèces d'abeilles, cinq cents seulement en sociétés, et chaque espèce a des mœurs différentes, des organisations différentes, des corps différents. On compte quatre à cinq millions d'espèces d'insectes.

Il y a des insectes qui n'ont pas de métamorphoses, d'autres n'ont que des métamorphoses incomplètes. Mais nous ne sommes pas ici tant préoccupés d'entomologie que de la compréhension des idées humaines — des ressemblances entre l'insecte et l'homme — des contacts et des influences qui ont pu s'exercer surtout sur les débuts de l'humanité.

Nous ne pouvons que deviner ce que l'homme a pu savoir et a pu penser pendant cinq cent mille années, dont les dernières sont séparées de nous encore par cinq cent mille années de plus.

Et ces dates sont modérées — dans certaines théories, c'est à quinze millions d'années qu'il faut remonter pour les premiers contacts entre l'homme et l'insecte — à des époques où l'homme à ses débuts s'est trouvé devant des insectes géants, et

intelligents (1), *organisés en cités et maîtres du monde.*

Il y a seulement trente ans, l'idée d'établir une relation entre le comportement des insectes et les faits humains, en particulier la religion, eût été jugée saugrenue par beaucoup ou même blasphématoire. Mais les idées ont beaucoup changé.

Le plus grand des spécialistes anglais de l'étude des fourmis, Derek Wragge Morley, a été invité à faire des conférences à l'Institut d'Anthropologie sociale d'Oxford et il écrit, en conclusion à son dernier ouvrage (2) :

« *Il est clair que les mêmes éléments se retrouvent dans notre propre conduite et dans celle des fourmis. Ils sont différents de forme et recouverts d'une couche épaisse et complexe de conduite et d'instinct résultant d'une histoire évolutionnaire différente de notre développement mental.*

« *Mais l'existence même chez les hommes et chez les fourmis de ces éléments communs, semble indiquer leur signification et leur importance en tant que fonctions de base dans le mécanisme de la vie sociale.*

« *Il y a, semble-t-il, un mécanisme essentiel à toute société, quelles que soient les différences entre les individus qui composent telle société ou telle autre (la société humaine et les sociétés des insectes) quelle que soit la diversité d'origine ou la divergence de leur évolution. Il sera donc profitable de considérer à nouveau de près notre propre conduite, non pas en tant qu'association d'individus, mais en tant que société organisée par des mécanismes sociaux, mus, changés et différenciés par certaines qualités à l'intérieur des individus.* »

Je me permettrai, plus loin, de citer quelques passages de spécialistes contemporains pour prouver que tous, consciemment ou non, se servent couramment d'anthropomorphismes évidents pour expliquer la conduite des insectes. Faire l'inverse n'est donc que de stricte justice.

★

Nous verrons, par ailleurs, que bien des traces nous restent dans les mythologies antiques, d'une science des insectes très avancée à une époque très ancienne, et même des souvenirs du temps où des insectes eux-mêmes géants et intelligents, avaient des civilisations à bien des points de vue comparables aux nôtres.

Des restes dégénérés ou mécanisés de ces civilisations des insectes sont encore observables dans l'état actuel du monde.

Si les géants ont eu, eux-mêmes, au tertiaire une science avancée, puisqu'ils ont été nécessairement en contact avec au moins les restes des civilisations du secondaire, des fragments de cette science, mal interprétés, fatalement, ont dû être transmis aux hommes, successeurs des géants.

Ainsi, on peut définir un aspect de la religion comme le souvenir déformé d'une civilisation disparue.

Le monde antique, dans la religion égyptienne, mésopotamienne ou grecque, et sans doute aussi

(1) Voir en appendice : Edmond Perrier, *La Terre avant l'histoire*, Albin Michel, 1954, édition revue et corrigée par Jean Pivoteau.

(2) Derek Wragge Morley, *The Evolution of an Insect Society*, Allen, Unwin, Londres, 1954.

dans les religions de l'Inde et de l'ancienne Amérique, nous présentera des fragments évidents de souvenirs de l'âge des insectes.

Par exemple, les Grecs content que Cronos est émasculé : et des gouttes de son sang qui tombent sur la terre ainsi fécondée naissent les géants. Cela n'a aucun sens si on pense à l'homme ; mais le mâle de l'abeille est émasculé dans l'acte de la fécondation, et des gouttes de son sperme conservées par l'abeille mère, sortent des milliers et pourraient sortir des millions d'insectes.

Pourquoi sont-ce des géants qui naissent, et non des hommes ? Parce que ce fait a été découvert et transmis par les géants ; et que les hommes plus tard (d'autant plus qu'ils étaient grecs) ont bien vu que ce récit ne s'appliquait pas à eux, que les hommes ne sont pas créés ainsi ; et l'ont imputé aux géants, auxquels géants les hommes grecs ne croyaient probablement déjà plus.

Ainsi Râ en Egypte, Rama dans l'Inde, Mardouk à Babylone ; ainsi les géants et la reine blanche du folklore du Pays de Galles, ainsi le cycle du graal, nous apporteront des confirmations de l'hypothèse de la science des géants et des civilisations plus antiques encore des insectes.

Ainsi nous verrons que bien des choses, dont nous sommes fiers dans les civilisations humaines, ont eu leur modèle, il y a trois cents millions d'années, dans des sociétés d'insectes. Par exemple, le culte de la cité, qui est peut-être en train de nous détruire sous la forme de culte de l'Etat, nous a sans doute été transmis par les géants imitateurs des sociétés des insectes, lesquels ont peut-être été détruits eux-mêmes les uns et les autres de cette façon.

Mais nous verrons aussi qu'il y a un rythme à la fois secret et universel à l'intérieur de toute la vie cosmique. Les religions du salut ouvrent des portes non seulement sur le passé le plus lointain, mais aussi sur l'avenir de la race humaine. Et au-delà de la race humaine elle-même, le rythme fondamental exprimé dans la vie terrestre du Christ régit la vie spirituelle et permanente.

Ainsi pouvons-nous encore être « sauvés ».

1

PRÉÉMINENCE DES TERMITES

Jean Feytaud écrit (1) : « L'apparition de l'homme sur la terre étant de date bien plus récente que celle de son concurrent le termite, les analogies fort curieuses qu'on peut relever entre eux, au point de vue social, ont conduit certains auteurs à voir dans les communautés de l'Isoptère une anticipation de ce vers quoi l'humanité se dirige à son tour. »

« L'homme et son concurrent le termite », cette phrase d'un homme de science, exprime le thème central de ce livre.

Mais peut-être est-ce une consolation à ceux que déprime la fin de la phrase de Jean Feytaud, de trouver exposée ici la thèse que c'est dans le passé que l'imitation du termite a eu lieu, et que l'animalité et l'humanité sont, au contraire, des tentatives d'échapper à la destinée (apparente) du termite.

(1) *Le Peuple des Termites*, Presses Universitaires de France, Paris, 1945.

Je dis « apparente », car nous ne savons rien de l'âme du termite, et il est possible que, de son point de vue, il soit arrivé au contraire à une réussite parfaite. Il a, en tout cas, accompli jusqu'au bout la grande règle de Pascal : « Le moi est haïssable ». Ce sur quoi nous reviendrons.

Mais reportons-nous d'abord à cette apparition de l'homme sur la terre. Le termite était alors en possession de la terre depuis trois cents millions d'années. On peut dire que la terre lui appartenait et en particulier l'Afrique, qui lui appartient encore aujourd'hui. L'homme est simplement toléré par le termite et s'y fait une place dont le termite ne semble pas avoir besoin. Lucien Berland dit (1) : « Les insectes sont nos ennemis les plus redoutables ».

De plus, ces ennemis de l'homme — ou ces premiers occupants à déloger de certains coins de la terre dont l'homme avait besoin — étaient, et sont encore, bien mieux organisés que lui.

Même au point de vue spirituel.

Au point de vue intellectuel, individuel, nous ne sommes pas encore en mesure de juger.

Politiquement, les termites sont bien mieux établis que nous, leur société fonctionne apparemment dans un ordre parfait. Ils sont soumis au régime de la royauté matriarcale absolue. Les régimes absolus ne sont pas en faveur aujourd'hui chez les hommes, mais c'est parce que, dans l'Histoire, ils n'ont pas rendu les hommes définitivement heureux. L'Empire romain a pu être une réussite parfaite à certains moments ; mais tôt

(1) *Les Insectes et l'Homme*, Presses Universitaires de France, 1948.

ou tard de mauvais empereurs amènent les catastrophes, des soldats rebelles détruisent le pouvoir. Si nous pouvions avoir un Napoléon non belliqueux et qui dure toujours ; un Auguste ou un Antonin immortel, ou même un simple Marc-Aurèle, nous serions tous absolutistes.

Les termites ont résolu ce problème : leur reine dure des années : de nombreuses générations de termites ; et quand elle meurt, une autre reine — une autre termitière même — continue un fonctionnement parfait. L'eau, la nourriture, l'élevage des jeunes, l'agriculture, la défense, sont assurés. Les termites n'ont, en politique intérieure, aucune de nos difficultés.

La reine, dit Marais, celui de leurs historiens qui a le plus de sympathie pour eux, gouverne télépathiquement et dans le bonheur actif de tous.

Dans la politique extérieure, nous avons un exemple frappant de développement. Leurs grands ennemis sont les fourmis. Depuis l'arrivée des fourmis, il y a cent cinquante millions d'années, les termites, rois de la terre, ont des rivaux extrêmement agressifs et redoutables, et armés formidablement pour les batailles.

Les termites, de nature pacifique pourtant (ils n'attaquent personne), ont dû s'adapter à ce nouvel état de choses. Ils se sont adaptés. Ils ont même réussi une manœuvre que les empereurs romains ont tentée en vain : après quelques essais heureux, les Germains mercenaires de l'Empire n'ont plus été utilisables contre les Germains ennemis de l'Empire. L'Empire a croulé sous les assauts barbares, et souvent à cause de ses mercenaires germaniques.

Mais les termites sont parvenus à se faire défendre par des fourmis guerrières particulièrement efficaces.

Les fourmis, en effet, vivent en démocraties, et se font normalement la guerre d'une espèce à l'autre ; alors que le termite séparé de sa reine meurt, la fourmi ne se connaît pas de reine. Il n'y avait aucune raison formique pour ne pas s'engager au service des termites. On trouve donc des termitières défendues contre les fourmis ennemies par des fourmis mercenaires aux gages des termites. Ces légions germaniques de l'Empire romain sont faites de guerriers redoutables qui ne savent ni se nourrir, ni se loger, ni s'administrer. Ils ne savent que se battre. Les termites les nourrissent, les logent, les administrent.

Ces bons mercenaires prennent l'odeur de la termitière, ce qui est leur patriotisme local ; ils reconnaissent instantanément comme ennemi, tout ce qui n'a pas l'odeur de « leur » termitière et se mettent à exterminer tout ennemi, c'est-à-dire surtout les autres fourmis qui voudraient s'emparer de la patrie adoptée.

Comme réussite politique, cette institution des termitières dépasse tout ce que l'homme a jamais fait, et il n'est pas d'exemple que ces légions se soient révoltées contre leurs hôtes. Pourquoi les appeler « maîtres » ? Les deux côtés, légionnaires et termites, sont également contents. S'ils avaient une mentalité humaine (ce qui n'est pas), les guerriers penseraient qu'ils sont les rois des termites et les protègent par devoir de suzerains. Au fond, c'était la situation seigneurs-paysans du Moyen Age.

Au point de vue moral aussi le termite est supérieur à l'homme. Si les grands politiques humains avaient juste cause d'admirer et d'imiter les termites, les sages et les prêtres eux aussi voyaient dans la termitière un idéal bien au-dessus d'eux.

D'abord, l'individu termite se sacrifie pour le bien de la cité sans aucune hésitation. Une brèche dans le mur de la termitière est réparée par les ouvriers pendant que, au-dehors, les guerriers termites se feront tuer jusqu'au dernier pour protéger ce travail. Et jusqu'au dernier, puisque derrière eux on bâtit un mur qui les empêchera de faire retraite et les laissera au-dehors livrés à une mort inévitable : les fourmis attaquent par milliers, malgré leurs pertes, et massacrent infailliblement tous les guerriers laissés dehors.

A la rigueur, l'homme sait faire cela quelquefois, mais rarement : pour le termite, c'est le comportement normal. On n'a jamais vu un guerrier termite fuir et essayer de rentrer dans la cité.

Mais il y a bien plus ; tellement plus que peut-être les premiers hommes ne l'ont pas compris ; nous ne pouvons le dire : peut-être aussi y a-t-il eu à l'origine de nos temps des sages humains plus sages que les nôtres.

Une fois par saison, la termitière tout entière est offerte, et parfois perdue, en sacrifice à l'espèce termite. C'est lorsque les mâles et femelles doivent être sortis de la cité pour essaimer. La fécondation ne se fait qu'au-dehors. Alors les ouvriers dont c'est le plus sacré besoin de maintenir intactes les défenses hermétiques de la ville, pour qu'aucun ennemi n'y puisse pénétrer, font au contraire les brèches dans les murs qui laisseront sortir les jeunes reproducteurs. La cité est livrée à l'ennemi.

Comme si nous étions disposés à sacrifier notre patrie au bien de l'espèce humaine. Nous sommes loin de ce concept. Et, enfin (quelle leçon pour les théoriciens des théocraties matriarcales que nous sommes bien obligés de postuler à nos commencements), le termite ne vit qu'en tant que partie de l'esprit de la reine.

« Le travailleur individuel ou le soldat ne possède aucun instinct individuel. Il forme une partie de l'organisme séparé de lui, dont la reine est le centre psychologique. La reine a le pouvoir, appelez cela l'instinct si vous voulez, d'influencer les soldats et les ouvriers d'une certaine façon qui les rend capables d'exécuter leurs tâches collectives ; aussitôt que la reine est détruite, tous les « instincts » des soldats et des ouvriers cessent immédiatement.

« Il y a des millions de ses sujets qui n'entrent jamais en contact avec elle. Ils ne l'ont jamais vue. Mais aussitôt qu'elle est détruite, la communauté est détruite (1).

« Le termite individuel n'a aucun sentiment. Il ne connaît pas la souffrance, ni la faim, ni la soif. S'il y a famine, si l'eau commence à manquer, la souffrance n'est ressentie que dans la cellule de la reine.

« La plus puissante impulsion de toutes, l'impulsion sexuelle, n'existe pas chez l'individu. Le seule vestige d'indépendance qui semble exister pour les termites, est dans les signaux envoyés par les soldats, et auxquels répondent les ouvriers lorsque la termitière est en danger, ou a subi dommage, ou lorsqu'il s'agit de nourriture. Mais cela ne prouve pas l'existence d'une psyché individuelle. Sauf dans le pouvoir de locomotion, il n'y a pas de vestige de psyché. Toute activité est dirigée par des signaux qui viennent de la cellule de la reine. »

(1) E. N. Marais, ***The soul of the white ant***, Londres, Methuen, 1937.

Ainsi, par des moyens télépathiques, la reine gouverne l'immense cité ; Marais la compare au cerveau de l'homme, mais alors que le cerveau est lié aux parties du corps par les nerfs, c'est uniquement par des moyens psychiques que la reine dirige les ouvriers les plus éloignés d'elle.

Les civilisations les plus antiques connues de nous sont toutes, en théorie certainement, et en pratique dans la mesure du possible, basées sur des données morales et spirituelles.

Le pharaon, les rois de Mésopotamie, les potentats persans, sans doute les chefs qui dessinaient et sculptaient dans les grottes des Cantabres, de l'Ariège et du Périgord, employaient, ou croyaient employer, la télépathie et la magie coercitive. Ils exécutaient ou croyaient exécuter à distance, sans communications physiques, des actions pensées et voulues par eux dans leur solitude souveraine.

Tentative désespérée d'imiter la reine de la termitière ? Reste d'une vieille tradition, d'une antique science que les hommes avaient autrefois possédée, et peut-être, par fragments, possèdent encore ?

En tout cas, entreprise parallèle à l'action efficace de la reine qui gouverne à distance.

L'idéal des souverains humains reste la puissance inconcevable de la déesse blanche de la ter-

mitière. Et dans toutes les traditions répandues encore parmi les peuples, de la Chine au Pays de Galles, des Esquimaux à l'Afrique du Sud, nous trouverons des traces, des souvenirs, des nostalgies du règne de la déesse blanche, qui est la reine des termites.

2

LES TERMITES A TIAHUANACO

LE GOUVERNEMENT DES ASTRES

Le calendrier géant de Tiahuanaco, décrit dans l'*Atlantide et le règne des géants* (1), nous apporte la preuve du stade « géants » dans l'évolution de la religion insectolâtre.

Car, évidemment, nos ancêtres immédiats, du paléolithique européen d'il y a quarante-cinq mille ans, n'ont pas découvert les insectes. Puisque même chez les Grecs et les Egyptiens nous n'avons que des parallèles déformés et dégénérés du comportement des insectes, c'est chez des êtres plus intelligents et mieux informés qu'il faut trouver sinon la source, du moins le canal de transmission de ces croyances.

Kiss et Ashton ont bien découvert l'agencement du calendrier, mais au moins à l'époque où Bellamy l'a décrit, l'explication des symboles eux-mêmes n'était pas trouvée.

La théorie de l'insectolâtrie donne cette explication.

(1) Editions J'ai Lu, nº A 187 de la collection « L'Aventure Mystérieuse ».

Le symbole principal du mois est la tête de la reine termite vue de face ; le symbole revient tous les mois. Il est entouré d'un tableau de la termitière.

Le tableau du dixième mois représente en plus un géant planté sur la termitière.

Le tableau du septième mois donne en plus le termite mâle (le roi, si on veut) faisant le tour de la chambre de la reine.

Le facies principal, dans l'image centrale de chaque mois, diffère du visage humain par la présence de deux organes situés, un de chaque côté du « nez », et plus longs que ce nez ; du côté extérieur de chacun de ces organes, une figuration en raccourci d'ailes ou de palpes est très marquée.

Avec l'addition de ces appendices, la stylisation tend nettement vers la figuration du visage humain. Nez, yeux et bouche y sont bien marqués.

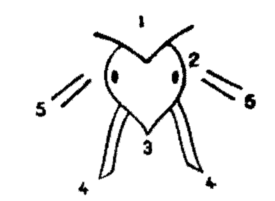
Mais la stylisation, tendant vers l'humain, part de la face de la reine termite.

Les deux organes latéraux sont la représentation des mandibules ; les organes apparemment ailés sont les palpes (ou peut-être la vue de face des premières pattes).

Les diagrammes empruntés à Marais (*The soul of the white ant*) sont probants.

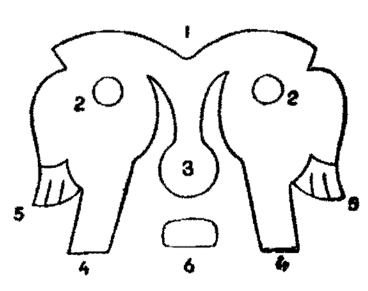
Un autre fait caractéristique est l'indentation sur le haut du front, qui est le débord du corselet sur la tête de l'insecte.

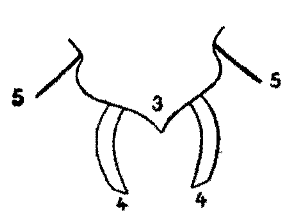
La description que donne Marais de la cellule royale de la termitière est aussi bien la description du mois figuré dans le calendrier de Tiahuanaco :




REINE (*Marais, p. 84*)

1. Indentation : corselet sur tête.
2. Yeux (reine).
3. Trompe bouche.
4. Mandibules.
5. Pattes vues de face.





Marais, p. 91

Chez le SOLDAT (vu bien plus souvent)

Les 2 mandibules sont plus développées.

Le nez-bouche plus long dans certaines espèces.

La bouche est parfois une longue seringue.

(*Marais, p. 127*)

6 pourrait être la goutte de nourriture apportée à la reine par chaque ouvrier.

Le tout est humanisé par stylisation.

2 yeux, nez, bouche, oreilles.

Mais cela n'explique pas les 2 mandibules (4).

« La reine était énorme ; le roi, qui était naturellement de la taille du termite ailé, étant constamment soit sur le corps gigantesque de la reine, soit dans son voisinage immédiat. »

(Notons que sur le calendrier, ce roi est le seul représentant ailé, car lui seul l'est dans la nature extérieure, les termites ordinaires n'ayant pas d'ailes, et le roi et la reine perdant les leurs lors de l'accouplement, le roi peut donc être *vu* ailé, à l'extérieur, et pour le distinguer des autres insectes du palais royal, est présenté comme ailé, et aussi comme beaucoup plus gros que les soldats, et bien plus gros encore que les ouvriers. La photographie de Marais montre le roi *sur* le corps de la reine ; mais on le voit aussi, comme sur le calendrier, tournant autour de la chambre royale.)

« Rien dans la conduite du roi n'indiquait ce qu'il faisait, quoique j'aie pris des notes en détail sur tous ses mouvements. »

(En effet, la fonction fécondatrice est accomplie depuis le premier jour, et n'a plus à être effectuée. Le roi est là pour produire une tension sexuelle psychique, source de télépathie, ce sur quoi nous reviendrons.)

« Une nombreuse masse des ouvrières de la plus petite classe était en mouvement constant sur la reine et autour de la reine. »

(Cette masse est représentée par les lignes d'un labyrinthe qui entoure la reine, entre son corps et la garde des termites-soldats.)

« Immédiatement devant la tête était une petite ouverture qui servait d'entrée et de sortie pour les ouvrières, bien trop étroite, naturellement, pour la reine. »

(Nous retrouverons cette entrée dans un rêve

d'enfant, donné plus loin ; l'enfant était l'un des termites ouvriers employés à nourrir la reine.) Et enfin « la cellule de la reine était entourée, à l'intérieur, par un cercle des soldats les plus gros... les membres de cette garde du corps étaient, la plupart du temps, entièrement immobiles.

« Quelle pouvait être la fonction de ces gardes du corps ? Aucun ennemi n'eût pu parvenir jusque-là qui eût pu être arrêté par eux, il aurait dû passer par des kilomètres de couloirs dans lesquels il aurait rencontré d'innombrables soldats de la même classe, qui se seraient battus à outrance pour défendre chaque centimètre du terrain, par tous les moyens concevables. S'il avait réussi à arriver ici, ce cercle de gardes eût été complètement inefficace. J'ajoute que jamais je n'ai réussi à provoquer une attaque de ces gardes, Je les touchais du doigt, les changeais de place, sans qu'aucun cherche à me mordre, alors que n'importe quel autre soldat, n'importe où ailleurs dans la termitière, m'aurait immédiatement mordu. » Comme dans le calendrier, les soldats ont la tête tournée vers l'extérieur.

Marais décrit ensuite un accident qui fait tomber sur la reine un morceau d'argile durci.

« Immédiatement, dans les endroits les plus lointains de la termitière (qui peuvent être situés à 40, 50 et 100 mètres du centre royal) le travail cessa. Les gros soldats et les ouvriers se rassemblèrent en différents endroits. Il n'y avait pas le moindre doute que le choc reçu par la reine avait été perçu jusque dans les parties les plus lointaines en quelques minutes (alors que des heures de voyage eussent été nécessaires à un insecte pour y parvenir). Puis la reine se rétablit.

« Avec tant de rapidité, raconte Marais, que je pus à peine suivre le processus de cette reprise, l'activité normale reprit partout. »

Ainsi, par des expériences répétées de cet ordre, Marais établit l'existence de communications télépathiques entre la reine et les termites les plus éloignés, jusqu'à parfois des centaines de mètres d'elle.

Ici est la clé du comportement du mâle et des soldats de la garde.

Le mâle n'est pas là pour féconder.

Les soldats de la garde ne sont pas là pour se battre.

L'appareil tout entier, reine immobile, roi errant sur la reine ou autour d'elle et des gardes, grouillante masse des ouvrières à leur travail de nourrir et de soigner la reine, gardes aux armes tournées vers l'extérieur, est un appareil compliqué de télépathie. Une sorte de station de transmission d'ondes qui font fonctionner jusqu'aux rouages-individus de la termitière les plus éloignés du centre.

Le roi concrétise autour de la reine les forces sexuelles, utilisées sur un plan autre que le plan sexuel : sur le plan psychique.

Les soldats en cercle concrétisent les forces combatives utilisées aussi à autre chose qu'à la bataille.

Marais compare la termitière à un énorme corps animal dont nous ne pouvons percevoir ni les os, ni les muscles, ni les nerfs, parce que c'est une onde télépathique invisible qui donne cohérence et organisation à la termitière tout entière. La reine est la substance centrale du cerveau. Le

roi et les soldats représentent des organes périphériques, cortex et autres, nécessaires au fonctionnement.

Marais, qui ne pense que sur le plan physiologique, se demande à quoi servent ce roi et ces soldats, et ne trouve pas de réponse. En effet, la réponse est sur le plan psychique : nous avons dit et verrons encore que les forces physiques non employées, forces sexuelles ou forces combattantes, se transforment en forces psychiques et produisent des phénomènes constatables.

Remerciant Marais de ses précieuses constatations, remerciant Kiss et Ashton de leur déchiffrement indispensable du calendrier, il nous reste à examiner, en dehors d'eux, le rôle du calendrier, qui est bien plus qu'un calendrier, qui est un acte de magie cosmique.

Ce que nous savons des Aztèques, représentants dégénérés sans doute de l'antique civilisation, mais bien plus en contact que nous avec les grandes traditions, nous rend certains de la tentative (et qui sait ? peut-être de la tentative réussie) des grandes races vers l'utilisation des forces psychiques que nous commençons à peine à deviner aujourd'hui. Ou plutôt, dont nous nous apercevons à nouveau, puisque depuis les Anciens, Mésopotamiens, Egyptiens, Indiens, Grecs et Européens du Moyen Age et de la Renaissance, nos prédécesseurs ont toujours su que ces forces existaient. Ce n'est qu'à partir du XVII[e] et du XVIII[e] siècles que notre recherche nécessaire dans les sciences physiques nous a empêchés de reconnaître d'autres zones d'activités.

Les Anciens, les Aztèques, les Géants utilisaient les forces psychiques.

Or, aucun autre insecte ne peut se comparer au termite dans ce domaine.

Les fourmis n'ont pas de reine.

Les abeilles ne gardent pas le mâle.

Le complexe : excitation sexuelle plus excitation combattante n'existe que chez les termites. Avec cette force et cette organisation, aucun autre insecte ne le possède. Ajoutez l'accumulation des siècles : les termites ont cette force depuis trois cents millions d'années. Les fourmis n'ont leur développement que depuis cent cinquante millions d'années.

C'est donc le termite qui, au temps des géants de Tiahuanaco, était le producteur par excellence de la force psychique. Le calendrier est une opération magique par laquelle la force de la termitière est captée par les géants et utilisée.

C'est ce que représente le géant planté sur la termitière aux deux mois des solstices. Il tient à la main une tête humaine — le symbole de la force captée — l'homme ayant sans doute toujours eu cette faiblessse de se considérer comme intelligent et donc de donner des visages humains aux bêtes intelligentes, sphinx, centaures, taureaux ailés et autres.

Le géant a capté la force de la termitière et, à l'aide de ce qui nous semble une trompette dans son autre main — il appelle, peut-être, les siens — plus probablement, il dirige vers l'extérieur la force captée qui passe à travers son corps.

Vers quel extérieur ?

La réponse est facile, puisque tout le monument est un calendrier. L'homme, le roi-dieu, le géant-mage, doit maintenir en mouvement les astres qui régissent la terre. Comme le Pharaon

par sa force magique faisait monter le Nil tous les ans. Comme les sorciers africains ou polynésiens font encore tomber la pluie.

Si importante était cette fonction des prêtres, qu'étaient mis à mort ceux qui rataient une balle à leurs jeux rituels, et laissaient tomber à terre un des globes que le jeu faisait circuler dans l'air. Nous avons ici les témoignages espagnols. En effet, le maladroit risquait de faire se déranger un astre dans sa course.

Il est donc facile de voir que les forces des douze termitières captées par les géants étaient employées de même à faire circuler régulièrement les astres dans le ciel. Toutes nos astrologies, depuis, sont des jeux d'enfants stupides comparés à cette science en action qui rendait l'homme responsable des destins des astres, et donc des destins de toutes les créatures.

Le calendrier n'était pas fait pour *enregistrer* le temps et les mouvements des astres, mais pour *créer* le temps et gouverner les mouvements des astres. L'homme prenait ses responsabilités.

Au-dessus de chaque termitière est une série de trois figures ailées qui sont des phases soit du soleil, soit de la lune, de nuit et de jour. Ces figures sont ailées parce que les astres voguent dans le ciel. Il y en a trois par mois pour indiquer leurs variations à l'époque.

Il devient donc évident que la force psychique captée par le géant à trompette est dirigée vers le haut pour régler le cours des satellites et du soleil.

Il était, en effet, hautement nécessaire de régler en particulier le cours de la lune, puisqu'on pou-

vait prévoir qu'elle allait tomber sur la terre. Mais avant sa chute, une période de fixation, pendant laquelle la lune tournait à la même vitesse que la terre, donnait aux hommes un délai. Il est donc probable que la force psychique devait maintenir la lune à cette distance bienfaisante : retarder la catastrophe autant que possible.

Les symboles du calendrier sont ainsi tous expliqués :

la grande termitière centrale à visage presque humain concentre l'ensemble des forces ;

les douze termitières, qui sont les mois, sont douze mois de production ;

les géants à trompette représentent la captation humaine des forces dirigées vers le haut, comme par un chef d'orchestre qui pourrait diriger le son ;

les figures ailées sont la lune et le soleil dans leurs phases mensuelles ou diurnes.

Il est même très probable que le temple tout entier, dont le calendrier n'est que le portail, représentait la termitière. La photographie de l'ensemble avec le monticule allongé du centre et les piliers, soldats tout autour, ressemble étonnamment à la photographie de la termitière, avec la reine, énorme, au centre, entourée de soldats. Cette représentation en grand dans un dessein magique, est en harmonie avec tout ce que nous savons des opérations de la magie noire ou blanche. On fait d'abord un modèle de l'objet ou de l'être à dominer, puis on se livre sur cette image à des cérémonies qui représentent l'action désirée. C'est ainsi que les sorciers font encore des

figurines humaines pour les envoûtements et y plantent des épingles pour tuer la victime. Inversement, l'image gigantesque de la termitière construite en temple devait être le lieu sacré où les cérémonies accomplies par les prêtres et le peuple, multipliaient la force magique captée chez les insectes. On se représente très facilement la foule des fidèles circulant autour du mont central, apportant les offrandes, comme les ouvriers termites le font à leur reine, les prêtres soldats postés sur les piliers de la circonférence et maintenant l'ordre comme les guerriers de la garde royale ; et quelque grand prêtre représentant le roi se promenant rituellement sur le monticule.

Ainsi, le rite humain reproduisait, en gigantesque, le rite insecte.

Heureusement, de cette interprétation, une preuve confirmatoire au-dessus de tout soupçon, nous est donnée d'un côté où elle est inattendue.

Le célèbre M. Gurdjieff (1) avait, disait-il, tiré ses révélations surtout du Tibet, aux antipodes de Tiahuanaco. Mais le Tibet était, d'après Hœrbiger, l'une des cinq grandes îles de la civilisation de la fin du tertiaire. Le témoignage tibétain de Gurdjieff est donc très probant.

C'est peut-être ce message qui est la partie la plus importante de ce que Gurdjieff avait à nous donner.

Il rapporte donc (p. 83 du livre (2) de Gurdjieff lui-même) :

« Cette commission (des anges architectes créa-

(1) Cf. Louis Pauwels, *Monsieur Gurdjieff*, Editions du Seuil, Paris, 1954.

(2) *All and Everything*, Harcourt, New York, 1950.

teurs du système solaire) ayant calculé tous les faits connus, arriva à la conclusion que, quoique les fragments projetés au loin de la planète Terre (1) puissent se maintenir quelques temps dans leurs positions actuelles, pourtant, dans l'avenir, à cause de ce qu'on appelle les déplacements « Tastartoonariens », ces fragments satellites pourraient quitter leur position et produire un grand nombre de calamités irréparables.

« Donc, les hauts commissaires décidèrent de prendre des mesures pour parer à cette éventualité.

« La mesure la plus efficace, décidèrent-ils, serait que la planète Terre envoie constamment à ses fragments (satellites), détachés, pour les maintenir à leur place, les vibrations sacrées appelées « askolein ».

Il y avait deux fragments : deux satellites, et cela expliquerait que sur le calendrier de Tiahuanaco il y ait trois figures au-dessus de chaque termitière : deux lunes et un soleil.

« Le fragment le plus gros s'appelait Loonderperzo et le plus petit Anulios, et à l'époque la plus

(1) Remarquons que Gurdjieff n'est pas hoerbigérien ; il croit que la lune a tendance à s'éloigner de la terre — et c'est là la théorie orthodoxe d'aujourd'hui, représentée, entre autres, par Hoyle de Cambridge. Mais la théorie orthodoxe admet aussi qu'un temps vient où la lune, ayant épuisé sa force centrifuge, retombera sous l'influence de la force centripète, et se mettra à tomber vers la terre. La contradiction de notre point de vue est donc sans importance majeure. La lune tertiaire qui nous occupe en était donc à sa deuxième phase : le retour à la terre. Le témoignage de Gurdjieff est d'autant plus précieux qu'il ne provient pas d'une théorie semblable à celle de Hoerbiger.

récente le plus gros a pris le nom de Lune et le nom du plus petit a été graduellement oublié (il était d'ailleurs invisible aux hommes). »

Les « faits », sont, pour Gurdjieff comme pour les Hœrbigériens, en relation avec Atlantis et avec les géants, mais je ne voudrais pas accumuler *trop* de preuves et m'exposer au reproche qu'a fait Péguy aux théologiens : d'avoir trouvé *trop* de preuves de l'existence de Dieu.

Les ingénieurs du Cosmos, donc, suivant Gurdjieff, imposèrent aux hommes un nouvel organe, qui émettait des forces psychiques, lesquelles, dirigées vers la lune, la maintenaient à sa place.

« Ils plantèrent dans les corps ordinaires de ces êtres qui peuplaient la terre un organe spécial » qui produisit les effets désirés, mais cela eut pour les hommes des conséquences très malencontreuses, qui n'ont rien à voir avec notre thèse.

Retenons donc que par Gurdjieff nous vient du Tibet une tradition :

1) que la lune sortait de son cours et allait causer des catastrophes ;

2) que les hommes, par leurs forces psychiques dirigées, pouvaient influencer les mouvements de la lune, d'une façon favorable à la Terre et au Cosmos.

Le témoignage tibétain n'est pas un fragment du même complexe de civilisation que le calendrier de Tiahuanaco. Nous avons là deux civilisations différentes : l'américaine et la chinoise, comme aujourd'hui, d'ailleurs. Mais il en résulte logiquement que les points sur lesquels les deux

traditions coïncident remontent à une très haute antiquité. L'idée de collusion, consciente ou inconsciente, est inacceptable, en pure logique.

Ainsi le calendrier de Tiahuanaco est à peu près entièrement expliqué et nous sert de document pour nos solutions des problèmes postérieurs.

3

LA TRANSFORMATION DE L'HOMME EN INSECTE

L'ILE DE PAQUES

A Tiahuanaco, l'homme a essayé de capter à son usage, et pour le bon fonctionnement du monde, la force psychique créée par la termitière. A l'Ile de Pâques, l'homme a essayé de se transformer en insecte, lui-même, en son propre corps. Nous avons notre imitation de Jésus-Christ, en esprit. L'humanité a connu l'imitation de l'insecte, dans son corps.

Nous semblons entrer ici dans le domaine de l'irréel — mais en fait, c'est notre imagination insuffisante qui n'arrive pas à rattraper la réalité, dans la course vers l'absurde, dirions-nous à première vue, mais qui sait ?

Si les insectes étaient si puissants, si bien organisés, si menaçants pour l'homme, ou si bienfaisants, pourquoi ne pas explorer la possibilité de devenir insecte ?

Quelle est la différence physique essentielle entre l'insecte (ou le crustacé même) et l'homme ? C'est que le squelette de l'homme est interne, recouvert de la chair. L'insecte met son squelette au-dehors, et s'en sert comme d'une cuirasse, d'un

armement, d'un outil. Dans une sorte d'insectolâtrie poussée à l'absurde, ou au maximum de la logique, mais de la raison, l'homme semble bien avoir essayé de cette méthode, alors que, nous le verrons tout au long de ce livre, l'humanité, la nôtre, et même l'animalité, sont des façons de se libérer du monde des insectes.

Je dis « semble bien », car nous entrons évidemment, en pénétrant dans l'irréel devenu réel (au moins par tentative), dans le domaine de l'hypothèse. Mais l'hypothèse est trop belle pour qu'on lui résiste.

Le docteur Stephen Chauvet, à ce incité par le docteur E. Loppé, conservateur en chef du Muséum Lafaille à La Rochelle, a publié en 1935 un livre album intitulé *L'Ile de Pâques et ses mystères.*

Pourquoi ces docteurs ?

C'est que le mystère le plus troublant de l'Ile de Pâques n'est pas dans les étonnantes statues gigantesques connues de tous. Il est dans de nombreuses statuettes sculptées dans un bois spécial (*toromuro*), qui ont d'abord été prises pour des représentations de morts ou de squelettes. Mais une étude médicale très précise fondée sur l'analyse approfondie du fonctionnement des glandes endocrines a montré que ces statuettes représentent des êtres humains vivants, mais dans des conditions que l'humanité ne semble pas avoir connues, ou pratiquées, ailleurs. On a d'ailleurs trouvé des spécimens humains vivants qui avaient encore certaines caractéristiques des ancêtres soumis à ce traitement. Si on se souvient de ce que les anciens Américains faisaient du crâne de leurs enfants, auquel ils donnaient les formes les

plus étonnantes, sans doute pour développer certaines facultés, il est moins étonnant de constater que les Pascuans antiques faisaient, dans des buts semblables, des choses stupéfiantes de leur corps tout entier.

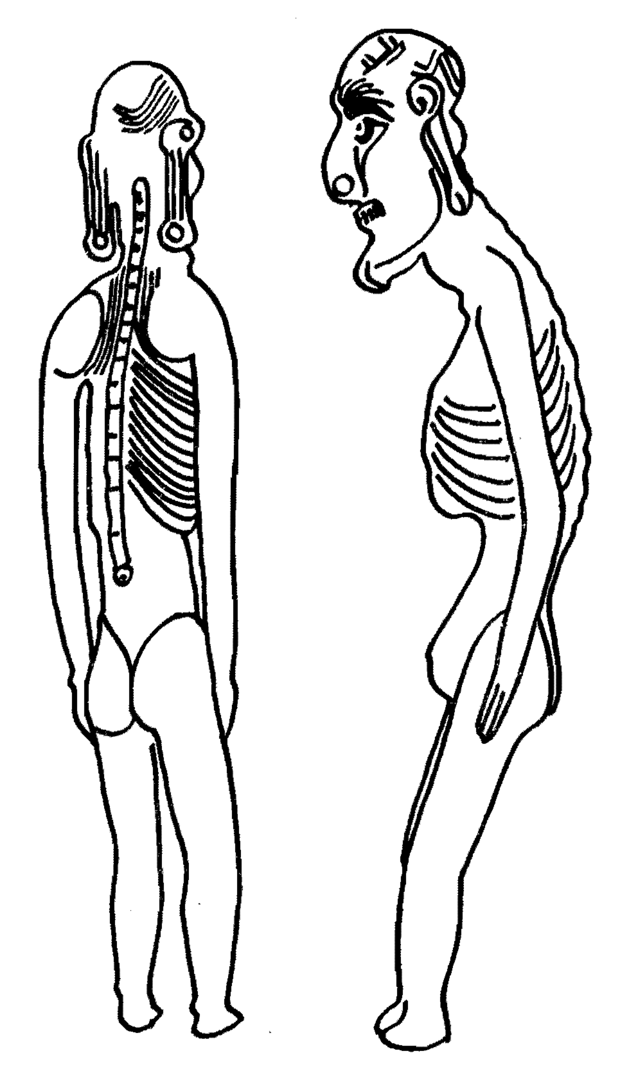
« Les Pascuans étaient des déshydratés, avec la même apparence que celle d'un cholérique au bout de quelques jours de maladie ; mais leur déshydratation étant le fait d'un état chronique qui était installé progressivement, et auquel l'organisme avait dû s'adapter, était tout de même compatible avec l'existence, ils arrivèrent à utiliser, pour leur consommation, une certaine quantité d'eau de mer, ce qui les mettait dans un certain état d'« hyperchloruration ».

« Une certaine débilité congénitale, un certain état permanent de famélisme, un certain degré d'hyperchloruration, et enfin, un état marqué de déshydratation. »

Voilà le diagnostic de la science médicale.

Mais les docteurs ne nous donnent pas les raisons de tout cela, raisons que, suivant les méthodes modernes et périmées à la fois, ils attribuent au hasard des circonstances. Notre théorie générale de l'insectolâtrie dans une antique civilisation nous permet de trouver ces raisons. Même le docteur Chauvet passe, sans la voir, tout à côté de l'explication, qu'il rejette dédaigneusement, sans en discerner l'importance, dans une note de sa page 66.

« Aussitôt que l'hyper avec dysthyroïdisme est moyennement marqué, par exemple dans le goître ophtalmique, on observe de la tachycardie, du tremblement, des sueurs profuses, de l'insomnie, des troubles psychiques, etc. »


Les hommes-insectes

Nous citerons plus loin Bergson sur les caractères de la spiritualité psychique et intuitive de l'insecte, qui perçoit la vie du dedans, alors que l'intellect humain perçoit les phénomènes extérieurs. C'est pour acquérir ces « troubles » psychiques, disons ces « facultés » psychiques, que les anciens Pascuans se livraient, volontairement, à ces régimes dévastateurs de la chair. C'est pour la même raison que les cathares pratiquaient la chasteté pour obtenir des insomnies, des visions, des psychismes. C'est pour des raisons semblables que, dans toutes les ethnographies, les candidats magiciens pratiquent assidûment divers ascétismes. Les Anciens en ont toujours témoigné : nos classiques sont remplis de descriptions de ces méthodes, et nous retrouvons les mêmes méthodes chez tous les sorciers sauvages d'aujourd'hui.

La race (1) qui a produit ces statuettes, si médicalement exactes, et aussi les gigantesques statues de la même île, était évidemment douée d'une intellectualité puissante, et ne se serait pas laissé imposer des circonstances qui l'eussent privée d'eau. Il suffisait de s'en aller ailleurs, et les navigateurs du Pacifique n'avaient aucune peur des longs voyages. C'est exprès que ces hommes se sont soumis à la discipline divine en cherchant à se rendre aussi semblables aux insectes que le corps humain le permettait, à se donner une âme aussi proche que la nature humaine pouvait l'être des Dieux Insectes.

Et que savons-nous des résultats obtenus ? Peut-

(1) Il s'agit de la race dite des « Longues-oreilles », race blanche beaucoup plus ancienne que la race polynésienne des Pascuans actuels (N. d. E.)

être étaient-ils tels qu'on pouvait considérer l'opération comme réussie ? Les sorciers volants de Malekula, les innombrables légendes sur les pouvoirs magiques acquis par les chefs sorciers d'innombrables tribus « sauvages », sont des preuves bien frappantes que pendant des millénaires sans nombre l'humanité a cru possibles ces grandes réussites, qui valaient tous les efforts, qui récompensaient tous les sacrifices. Et aujourd'hui même, dans les Indes par exemple, n'existe-il pas, et dans tout l'Orient, et dans toute l'Afrique, des êtres humains très développés intellectuellement, et qui mettent en pratique exactement des méthodes parallèles ? Qui opposent à la bombe atomique la puissance magique dérivée de la résistance passive ?

Quand on s'est habitué à regarder sans choc mental ces statuettes, on discerne une beauté dans les lignes, on discerne dans le visage à la fois une figuration de la souffrance et une domination de la souffrance. Ce n'est pas un idéal sans grâce ni grandeur que ces hommes étranges se sont imposé. Le dieu-insecte avait formé, lui aussi, l'homme à son image.

Mais on ne peut taire une autre hypothèse encore.

Nous avons souvent parlé des géants dégénérés, qui après leur chute sont devenus antropophages, et tourmenteurs des hommes. Les cyclopes d'Ulysse ont été les bergers mauvais qui parquaient les petits hommes. Y a-t-il eu des rois géants qui ont fait exprès de réduire à l'état d'insectes les hommes sur lesquels ils régnaient si facilement ? Les terribles statues gigantesques de l'Ile de Pâques sont-elles les portraits des dieux-

rois-géants, implacables et féroces, qui élevaient des hommes en essayant de les transformer en insectes pour exploiter ensuite les forces psychiques ainsi libérées ?

Cette hypothèse néfaste n'exclut nullement l'autre — à certains endroits, à certaines périodes, l'une ou l'autre éventualité a pu se réaliser — et autant de documents ethnographiques vont du côté de la terreur subie que du côté de l'héroïsme volontaire. Les deux ne sont pas si éloignés l'un de l'autre, d'ailleurs.

4

LA MORT DU FÉCONDATEUR

Mais les termites sont beaucoup plus civilisés que les hommes du quaternaire.

La haute science des sages psychiciens de Tiahuanaco s'est perdue la première, est devenue incompréhensible aux sauvages postérieurs.

D'autres parties de ces connaissances sont passées au centre des préoccupations humaines. Le grand art s'est perdu, qui opérait la transmutation des puissances physiques en forces morales, intellectuelles ou psychiques.

De l'imitation de la civilisation des termites, l'homme en décadence est passé à l'imitation de la plus basse des civilisations des insectes : celle des abeilles.

Sans doute, les vieilles religions connaissent les trois états :

Les termites qui gardent le mâle comme incitateur de forces, dans une autocratie parfaite.

Les fourmis qui ont négligé le mâle pour faire de la démocratie (1).

Les abeilles qui ont tué le mâle et se sont mécanisées totalement.

Plus bas encore sont les araignées et les scorpions, qui mangent le mâle.

Mais de ces traditions, après la chute, la chute de la lune tertiaire et la chute de la grande civilisation, la plus vivante est restée la tradition des abeilles : la mise à mort du mâle.

Non que l'humanité l'ait adoptée et pratiquée dans son ensemble ou sa majorité : mais l'homme a continué à transporter les vieux mythes, et dans ses agrégats les plus bas, soumis à l'emprise d'un psychisme insectolâtre, il a appliqué jusqu'à nos jours le sacrifice du fécondateur.

Maeterlinck décrit ainsi l'union sexuelle du mâle et de la reine abeille :

« Elle demande un dernier effort à ses ailes, et voici que l'élan des forces incompréhensibles la rejoint, la saisit, la pénètre et que, emportée d'un double élan, la spirale ascendante de leur vol enlacé tourbillonne une seconde dans le délire hostile de l'amour.

« Aussitôt l'union accomplie, le ventre du mâle s'entrouvre, l'organe se détache entraînant la masse des entrailles, les ailes se détendent et, foudroyé par l'éclair nuptial, le corps vidé tourne et tombe dans l'abîme.

« Lorsque la reine haletante arrive sur la plan-

(1) Voir Raignier, *Vie et mœurs des fourmis*, Payot, 1952 : « (Le mâle) peu développé psychiquement, il est incapable de retrouver son nid, même de distinguer un ami d'un ennemi, même de chercher de la nourriture ; il disparaît normalement assez vite. »

chette d'abordage, elle n'a qu'une préoccupation, c'est de se débarrasser au plus vite des souvenirs importuns de l'époux qui entravent sa démarche. Elle s'assied sur le seuil et arrache avec soin les organes inutiles que des ouvrières emportent à mesure et vont jeter au loin. Elle ne garde dans sa spermathèque que le liquide séminal où nagent les millions de germes qui, jusqu'au dernier jour, viendront un à un, au passage des œufs, accomplir dans l'ombre de son corps l'union mystérieuse de l'élément mâle et femelle dont naîtront les ouvrières.

« Dès lors, douée d'un double sexe, renfermant en elle un mâle inépuisable, elle commence sa véritable vie (1). »

Remarquons ici, nous y reviendrons : la reine dépose au passage de l'œuf devant la spermathèque une gouttelette du semen sur les œufs qui deviendront ouvrières ou reines. Les œufs qui deviendront des mâles ne sont pas ainsi fécondés : ils sortent sans être touchés par le sperme.

Les mâles naissent d'une naissance virginale.

Mais ce mystère est de découverte récente : il y a fallu le microscope et la génétique modernes. Le fait évident est que le mâle fécondateur est tué dans l'acte même de la fécondation.

Or, les abeilles, parmi les insectes, ne sont pas classées parmi les plus civilisés, puisque les termites par exemple, pas plus que beaucoup d'autres, ne tuent pas le mâle, souvent employé dans la vie conjugale. Mais les abeilles ne sont pas non plus au plus bas de l'échelle morale sur ce

(1) *La vie des abeilles.*

point, si nous pouvons nous permettre une fois une appréciation (par exception et en sachant que c'est illégitime, car il ne faut pas juger les insectes d'après nous).

Il est bien connu que très souvent, et dans de nombreuses espèces, les scorpions et les araignées non seulement tuent le mâle, mais le mangent. Les araignées ont dû être méprisées depuis la plus haute Antiquité, et quant aux scorpions, on tend d'ailleurs à rejeter ces brutes hors du règne des insectes proprement dits.

L'abeille, au contraire, créature noble, depuis longtemps alliée à l'homme et le comblant de la douceur du miel, a été observée avec sympathie et admiration depuis que l'homme observe. Et même les hommes, pourtant, n'ont dû constater qu'avec horreur la mort du mâle en action, dont Maeterlinck dit : « Une sorte de membrane transparente, un hasard très précaire, sépare la mort de l'amour ; l'idée profonde de la nature veut que l'on meure dans le moment où l'on transmet la vie. C'est probablement cette crainte héréditaire qui donne tant d'importance à l'amour. »

Les Grecs en avaient dû être profondément impressionnés — ou plutôt les prédécesseurs des Grecs. Car une fois de plus, les Grecs nous donnent à penser qu'ils ne croient pas à ce qu'ils rapportent, et que c'est pas acquit de conscience qu'ils nous transmettent les antiques récits de l'époque des géants.

En effet, ils disaient que le Dieu géant, Cronos, ayant peur de ce que lui feraient ses enfants grandis, les exilait dans les gouffres du monde inférieur. Mais sa divine épouse, Géa, la Terre, se fatigua de ses maternités incessantes qui ne lui

donnaient pas de famille. Elle incita un de ses fils adolescents à attaquer son père. Armé d'une faucille d'or — et le récit a de nombreuses variantes — Ouranos, ou Saturne, d'un coup terrible, aux conséquences imprévues, coupa les organes génitaux de son père, lequel, ainsi diminué s'effaça, disparut, laissa le règne à ses fils. Ce qui d'ailleurs leur porta malheur.

Mais les Grecs disaient que ce sang du premier Dieu, tombant sur la terre, la féconda, et que de cet étrange hymen sont issus les géants. C'est, transposé dans le monde divin, l'événement nuptial des abeilles. Le sang, c'est le semen, et la puissance fécondante du mâle continue à agir une fois le mâle disparu.

Ainsi un premier écho d'une très antique religion qui avait enseigné aux hommes comment se reproduisaient certains insectes, se trouve parmi les plus anciens mythes transmis par les Grecs.

Mais le même thème se retrouve en Egypte, déformé d'une autre façon : nous savons tous que Osiris est mort coupé en morceaux et dispersé dans toute la terre, par le crime de son mauvais frère. Nous savons aussi que l'épouse éplorée, Isis, a inlassablement accompli la tâche de retrouver les fragments du Dieu assassiné, y a réussi et les a réunis. Mais les organes génitaux ont manqué longtemps encore, et ce n'est qu'à la fin de sa douloureuse recherche que Isis a retrouvé ces parties essentielles. Car Isis voulait se faire féconder, afin de donner un vengeur à Osiris. Elle réussit enfin, et par sa magie réussit à ressusciter Osiris tout juste assez pour qu'il engendrât Horus, puis il mourut définitivement. Horus grandit et lui succéda.

Nous trouvons encore chez les Egyptiens le thème de l'abeille : le mâle mis en morceaux, et la fécondation de l'épouse après la mort du mâle. Aussi, le thème du scorpion, plus violent encore.

Or, à l'origine, Osiris était le Dieu local du *nome* de l'abeille. Un de ses domaines premiers, dans le Delta, avait cet emblème et ce nom.

Cette fois, c'est presque consciemment que l'antique sagesse nous a été transmise. Osiris a dû être d'abord l'abeille mâle, qui doit être mise en morceaux avant de pouvoir féconder la reine.

Robert Graves écrit sur la dérivation des mythes grecs, dont le départ reproduit les rites copiés sur les mœurs des abeilles (1) :

« A l'origine, le roi meurt par violence, sitôt qu'il s'est uni à la reine, comme le faux-bourdon meurt après l'accouplement. Plus tard, l'émasculation et le bris de la jambe ou des membres, furent substitués à la mort ; plus tard encore, on substitua la circoncision et le port des faux pieds qui faisaient boiter. »

Si des mythologies classiques, nous passons à l'ethnographie, nous trouvons d'innombrables traces de cet ancien savoir, de la pratique immémoriale des scorpions, des araignées et des abeilles.

C'est l'Amérique du Sud, encore une fois, qui nous donne les informations les plus précises. Cette antique terre des géants, en effet, nourrit encore de nos jours une tribu extrêmement dégradée. Tribu dévouée au miel et donc en relation directe avec les abeilles. Malheureusement, cette

(1) *The White goddess*, Faber, Londres, 1948.

tribu, au terme de sa dégradation, n'a rien livré de l'antique scène, semblable à ce perroquet légendaire et sans doute fictif du même pays, qui répétait encore quelques mots incompréhensibles d'une langue disparue. De même, nous savons que cette tribu était (est peut-être encore, si elle n'est pas éteinte maintenant) un peuple parasite des abeilles, vivant d'elles et sur elles (1). Mais les régions de l'Amazone fourmillent d'autres témoins, aussi très dégradés, donc très « primitifs », c'est-à-dire éloignés le plus loin possible d'un état très ancien de civilisation, amenuisée peut-être par trois cent mille ans de dégradation jusqu'à l'abrutissement presque total.

Un explorateur, doué à la fois d'une imagination extraordinaire et d'une documentation accumulée pendant plus de trente ans, Harold T. Wilkins. (2) a réuni tout ce qu'on peut savoir sur les Amazones de l'Amérique du Sud, et nous donne toutes les preuves nécessaires de la transmission dans l'humanité « sauvage » des mœurs les plus affreuses à nos yeux, des insectes.

D'abord, sur la questions des géants, H. T. Wilkins rassemble les données du folklore sud-américain et confirme tout ce que j'ai soutenu dans *L'Atlantide et le Règne des Géants.* Le sous-titre

(1) Jehan Vellard, *Une civilisation du miel.* N.R.F.

(2) M. T. Wilkins, *Secret Cities of South America*, Library Publishers, New York, 1952. Sans adopter en tout les théories historiques de M. Wilkins, souvent exagérées sous l'impulsion de ses enthousiasmes, on peut faire confiance à sa documentation, autant qu'au récit de ses observations personnelles.

de son livre est « *Atlantis unveiled : La découverte de l'Atlantide,* en Amérique du Sud (1) ».

Mais, sur la question du mâle fécondateur, les documents de M. Wilkins sont complètement probants. Si on prend l'évolution des sauvages comme une évolution de l'humanité en général, alors les hommes ont jusque très récemment (jusqu'à il y a quelques pauvres milliers d'années) imité les insectes, mangeurs ou destructeurs de mâles. J'ai expliqué dans mon précédent livre que je n'admets aucunement cette théorie et, au risque de me répéter, exprime encore mon opinion que les sauvages sont des dégénérés et non des primitifs.

Je vois donc dans le folklore actuel des restes de hautes doctrines interprétées de plus en plus bassement par certaines races au cours des millénaires, mais non partout ; puisque dans d'autres races ces mêmes traditions montaient jusqu'aux plus hautes spiritualisations.

Mais les données rassemblées par M. Wilkins nous montrent, en divers endroits et à diverses époques, dans des tribus « humaines » et « sauvages » :

1) le mâle mangé après la fécondation ;

2) le mâle tué après qu'on lui a pris sa semence ;

(1) Sur cette question du folklore sud-américain, M. Jorge Carrera Andrade, diplomate de l'Equateur et poète célèbre, a déclaré au reporter de l'*Information* qui l'interrogeait sur mon livre (13 juillet 1954) : « Les colonnes géantes trouvées près du lac Titicaca et la tradition orale d'un âge d'or peuplé de géants, tradition partagée par tous nos pays ibéro-américains, me paraissent probantes. »

3) le massacre des mâles de la tribu ou des tribus voisines.

Jusque-là, on peut penser à un parallélisme frappant entre l'homme et l'insecte, mais ensuite l'évolution des hommes semble s'être produite séparément et a donné :

4) la révolte ou la réaction des mâles ;

5) les guerres d'extermination des femmes contre les hommes avec parfois l'extermination des amazones ;

mais parfois, aussi, la réduction en esclavage des hommes conquis :

6) le matriarcat ;

7) le matriarcat par délégation au mâle (comme en Egypte pharaonique) ;

8) l'esclavage des femmes ;

9) l'égalité des sexes ?

L'explorateur anglais Sir Walter Raleigh écrit vers 1600 dans ses *Discoveries of Guiana :*

« Sur le fleuve Caroli sont les Canuri, gouvernées par une femme qui vint de très loin pour voir notre nation (les Anglais de l'expédition), et nous poser des questions sur « Sa Majesté, notre Reine-Vierge, Elisabeth ». (Dans leurs guerres contre les tribus voisines), « les hommes faits prisonniers sont d'abord employés à féconder les femmes, puis tués » (Wilkins).

Le but des guerres était justement de se procurer ces prisonniers. Que souvent ils étaient non seulement tués, mais mangés, est évident dans d'autres récits.

Pierre d'Anghierra (Pierre Martyr) rapporte

vers 1500 que ces femmes et leurs « maris » occasionnels étaient cannibales et se mangeaient d'un sexe à l'autre. Les femmes d'une île du lac Titicaca sont cannibales, pratiquent les sacrifices humains et boivent le sang des victimes.

Parfois même, l'honneur d'être mangé par les femmes est considéré comme trop élevé pour les hommes, et on donne les mâles une fois employés à manger au bétail de leurs épouses et reines.

Avant 1510, Vasco de Lobeira rapporte que dans la basse Californie :

« Ces femmes... ne gardent que les bébés du sexe féminin et tuent les garçons et tiennent dans une grande barque cinq cents bêtes de somme (griffons ?) nourries et engraissées de chair humaine. » Utilisé par Garci-Ordonez de Montalvo dans *Esplandian.*)

Ces Amazones sont armées de massues d'or. L'emploi de l'or comme métal d'armement remonte à la période antique où même le cuivre n'était pas connu, encore moins le bronze ou le fer. « L'âge d'or » en ce sens péjoratif est antérieur à l'âge du bronze et peut-être même à l'âge de la pierre, l'or brut trouvé à l'air libre étant plus malléable que la pierre même.

Cette utilisation des hommes va même jusqu'à faire d'eux des montures.

Gonzalo de Oviedo rapporte :

« Il y a des femmes qui se font porter dans la bataille sur le dos des hommes, ce que font aussi certains caciques. »

Tout ceci jette un jour très éclairant sur les origines du cannibalisme. Ce sont d'abord les femmes qui ont mangé les hommes afin d'aider au

travail de la fécondation, exactement comme le scorpion ou l'araignée femelle mange le mâle en action, la nourriture concentrée et digérée qu'est le corps du mâle facilitant le travail physiologique considérable qui produit les œufs et la progéniture.

Il est possible que le cannibalisme masculin, dont nous trouvons des traces dans les tribus sauvages, ne soit, en définitive, en son essence, qu'une fin de rituel religieux, bâti sur l'imitation des femmes cannibales. Il est, en effet, rapporté d'un peu partout que c'est souvent pour assimiler les qualités combattantes des ennemis, ou des chefs, qu'on les mange. Rituel qui remonte à une antiquité immémoriale où les femmes dévoraient les mâles après l'acte fécondant, ayant pris leur leçon dans les mœurs des arachnides.

Ces pratiques nous paraissent particulièrement horribles, parce que dans la mentalité humaine notre sens de la valeur du moi s'est développé d'une façon spéciale : c'est peut-être pour développer ce sens du moi que l'humanité a été enfin créée. Peut-être qu'en disant « le moi est haïssable », Pascal ne fait que transporter dans le spirituel un événement d'abord réalisé dans le physique.

Si l'insecte individuel n'a pas de moi, comme le soutient Marais, il n'a pas le sens de la mort. Il est comme une cellule de notre corps humain, et une cellule de notre sang, par exemple, n'a pas de sentiment d'horreur et de sacrifice lorsqu'elle est utilisée à remplacer une cellule tuée par une blessure ou à accélérer un processus quelconque de la physiologie en disparaissant.

Si nous comptons le scorpion mâle, ou l'abeille

mâle, comme un individu conscient de soi, leur destin est terrible. S'ils sont simplement une cellule qui joue son rôle, notre point de vue sentimental est faux. Il nous faut chercher ailleurs, chez la femelle concentrée sur sa fonction, la conscience et peut-être le plaisir qui s'étend au corps social tout entier. Ainsi la reine des termites sent et pense pour toute sa tribu, et en elle tous jouissent. Comme notre corps jouit tout entier quand sa physiologie fonctionne en sacrifiant d'innombrables cellules qui ne sentent rien, n'ayant pas de moi.

L'homme aurait donc acquis une conscience universelle, une intelligence et un moi en se séparant d'un processus presque universel, et en allant vers un but qui est supra-naturel. Ce que nous trouverons dans l'histoire des religions.

Ainsi les femmes amazones, cannibales des mâles, étant encore dans l'emprise du comportement de trois cents millions d'années de vie d'insecte, sont dans la ligne du cosmos matériel, et n'ont aucune mauvaise conscience.

Il est même probable qu'à ce stade psychique, c'est volontairement et avec joie que les hommes s'offrent à la jouissance et à la mort. Le dieu aztèque que l'on élevait et tuait tous les ans, passait l'année d'avant sa mort avec ses quatre épouses, dans la joie ; et la joie culminante était sa mort. Nous voyons là peut-être la dernière phase civilisée du processus ; mais il est plus probable que c'était la phase première la plus élevée, au contraire, et que les Amazones sont, ou étaient jusque dans l'ère chrétienne, les représentants dégradés d'un haut rituel.

Remarquons, en effet, une contradiction fonda-

mentale dans nos sentiments relatifs à l'acte physique de l'union.

Le sens de l'obscène, l'obscénité, est une acquisition récente de l'humanité.

« A l'heure où l'on s'enivre aux lèvres d'une femme,
De ce qu'on croit l'amour, de ce qu'on prend pour l'âme,
On fait rougir là-haut quelque passant des cieux (1). »

Pourquoi rougir ? Pourquoi le rire est-il déchaîné par l'allusion à l'acte de vie ? Pourquoi avons-nous honte ? L'animal n'a pas honte, l'insecte n'a pas honte, le « sauvage » retombé dans l'emprise antique n'a pas honte.

Ainsi le soldat de nos jours n'a pas la honte de l'orgueil et de la joie qui s'emparent de lui quand il entre dans la bataille, parce qu'il sait qu'il va y laisser sa vie.

C'est la mort qui donne la dignité. Si le Christ n'était pas mort, il ne serait pas notre Dieu.

Péguy a admirablement fait remarquer que les Grecs ne méprisaient leurs dieux, que parce que ces dieux ne pouvaient pas mourir, donc les hommes leur étaient supérieurs en valeur, puisque les hommes prenaient le risque, et tôt ou tard, payeraient de leur vie.

Ainsi l'obscénité a paru lorsque le mâle n'a plus été tué. L'acte solennel, fécondant et fatal,

(1) Hugo, *Contemplations*, VI. XVII.

est devenu un acte lâche et dégradant. Nous n'en sommes ici qu'aux débuts psychologiques. Evidemment, l'homme a ensuite à nouveau ennobli l'amour, par d'autres voies, mais nous cherchons à établir ici les bases du sentiment de la honte sexuelle, qui est un élément constant, même s'il est vaincu, dans nos civilisations.

Que ces données ne sont pas uniquement sud-américaines, mais ont, à certaines époques, été répandues dans le montier entier, est prouvé de deux façons.

D'abord, l'ethnographie nous donne des manifestations de cette mentalité chez des contemporains, de pays « sauvages », mais aussi de pays « civilisés ».

Ensuite, les Grecs nous ont transmis des récits qui témoignent sur un état de choses constaté dans leur antiquité.

Malinovski rapporte que dans certaines parties des Iles au sud-est de la Nouvelle Guinée, dans des régions considérées comme « arriérées » et terribles par les indigènes des îles environnantes, c'est une coutume reconnue que de violer ou de tuer l'homme qui s'aventure dans les territoires « sacrés ». Ces territoires sont dominés par les femmes. Ces femmes, jeunes, en troupes armées, courent le pays et quand elles rencontrent un homme, soit égaré, soit aventureux, elles s'emparent de lui, l'étendent par terre, l'accablent par le nombre, lui extraient le fluide séminal, et puis le tuent ou le laissent s'enfuir, suivant les cas.

Malinovski ajoute que des sauvages des pays environnants, parfois ne peuvent pas résister à l'attrait de l'aventure et vont de propos délibéré

s'offrir au viol et au danger. Ils reproduisent ainsi, fais-je remarquer, la conduite du scorpion mâle ou du mâle de l'araignée.

« Une araignée femelle, beaucoup plus grande que le mâle, s'avança un peu et se mit à faire vibrer les fils de la toile... le mâle se mit tout à coup à marcher autour de la toile. Le mâle, apparemment, était incertain de l'accueil qui lui serait fait, et battit en retraite à deux reprises, quand la femelle s'avança vers lui. ... Le mâle revint à l'entrée de l'entonnoir (ici prend place l'accouplement), il reprit sa position à cinq centimètres environ de l'entrée de l'entonnoir où la femelle se tenait immobile. Une heure plus tard, il était encore dans la même position. Le lendemain matin il avait disparu, mais deux nuits plus tard les restes d'un mâle fraîchement dévoré reposaient sur la toile. Le corps était réduit à son enveloppe (1). »

Le récit, atroce pour nous, ne laisse aucun doute : le mâle, comme l'homme, a alternativement la peur et le désir d'être dévoré. Mais le désir l'emporte. Le mâle humain n'est qu'un lâche comparé au mâle de l'araignée. C'est pour cela que l'homme a honte.

Malinovski ? Pacifique ? Sauvages ?

Pyrénées — vers 1900.

C'était une coutume (j'espère que ce ne l'est plus), dans les montagnes de la haute Ariège, que les filles se promènent en groupes de huit

(1) K. C. McKeown, *Vie et mœurs des araignées d'Australie*, Payot, 1954.

ou dix dans la montagne. Elles espéraient rencontrer un jeune homme seul. Les hommes mariés étaient laissés en paix. Même les jeunes hommes du village étaient épargnés, surtout les « fiancés » des jeunes filles. En somme, on pratiquait, en cela, l'endogamie. Mais si un jeune étranger se rencontrait dans un endroit solitaire, les jeunes filles se précipitaient sur lui et se conduisaient comme les filles du Pacifique. Sauf qu'on ne le tuait jamais ; et il en était pour sa courte honte, d'ailleurs soigneusement tenue cachée et de lui et des filles. C'était un secret de caste féminine, et dans toutes les tribus les femmes ont des secrets.

Les coutumes des Amazones ont donc laissé des traces dans le monde entier.

De plus, les Grecs, gens rationnels et très amateurs de morale, nous ont appris ce qu'il en était entre 1000 et 300 avant Jésus-Christ dans leur coin du monde.

Diodore de Sicile rapporte que les Amazones, dans leur guerre, « passaient au fil de l'épée tous les hommes au-dessus de l'âge d'enfant. Elles furent, en châtiment, exterminées par Hercule... ne pouvant sentir qu'il y eût une nation gouvernée par les femmes ». La contre-attaque masculine fut évidemment violente aux époques postérieures.

Remarquons que ceci se passe en Occident, est en relation avec les récits sur l'Atlantide, et avec la légende des géants, comme beaucoup des événements du cycle d'Hercule. Symptôme de survivance des temps gigantesques.

Tuer le mâle devient vite tuer le dieu, tuer le roi, tuer le prêtre. Frazer a rassemblé des volumes

de témoignages, sans jamais oser remonter jusqu'à l'explication (1).

L'Atlantide, le meurtre du mâle, le sacrifice du dieu, les géants, ces thèmes font tous partie de la même religion tombée en fragments avant l'arrivée des Grecs, et survivent en fragments encore aujourd'hui.

De même, les bacchantes mettaient en pièces l'homme (ou le dieu) rencontré. De même Médée avait coupé son père en morceaux pour donner la vie à ses enfants : parallélisme frappant avec la conduite de l'araignée.

Et sans doute dans le Zohar de la Cabale juive, c'est encore la même mythologie antique qui fait que dans les funérailles, le diable (la mort) se cache parmi les femmes du cortège, séparé soigneusement de celui des hommes.

Terminons ce chapitre par une note plus gaie que nous apportent les cousins des Juifs, les Arabes, dans leur *Mille et une Nuits.*

Mal connue encore est la ressemblance entre les *Mille et une Nuits* des Arabes et le *Zohar* des Juifs. Peut-être dans notre pensée superficielle les deux sont-ils trop différents par leur apparence. Les *Mille et une Nuits* sont en surface un assemblage de contes érotiques, amusants et fantasques. Le *Zohar* est une encyclopédie presque illisible de la doctrine occulte des Juifs. Et pourtant : les deux sont, en gros, de la même période, pendant

(1) R. Graves dit (*The White goddess*, Faber, Londres, 1948 : « Jusqu'à sa mort (sir James Frazer) il fit voile soigneusement et méthodiquement tout autour de ce dangereux sujet, comme s'il relevait les lignes de côtes d'une île dont il ne voulait jamais affirmer qu'elle existait. »

laquelle les deux races collaboraient intimement dans tous les domaines, et en particulier dans le domaine de la culture (les Juifs de Bagdad aidaient à traduire les classiques grecs en arabe), les deux ouvrages rassemblent des traditions innombrables et variées et n'ont chacun que peu d'unité intérieure, et leur longueur est comparable.

C'est un fait humain et un peu triste, et aussi un peu consolant, que chez nos faibles mortels, les vieilles religions abandonnées deviennent comiques et restent utiles comme source de plaisanterie.

N'est-il pas évident que les *Mille et une Nuits* sont l'extrême degré d'une décadence ? La conduite des deux princesses et de leur suite est absurde au-delà de tout, et réellement contraire au solennel *Coran.*

Qu'est-ce que ce prince, extrêmement civilisé d'ailleurs, qui veut tuer sa femme tous les matins, et ne lui permet de vivre que pour continuer à lui raconter une histoire interminable ? Le raffinement et la barbarie ne vont pas ensemble, quoi qu'on dise.

Et cette princesse Badroulboudour — quelle fille bien élevée c'est là ! Sa conduite avec le prince endormi ne peut être narrée dans un récit modeste — quelle honte aux nobles dames de l'Islam ! et pourtant, quelle adorable princesse, et qui oserait la condamner ? Pas l'auteur, ni le lecteur.

Les Juifs, sérieux, nous ont dit la vérité.

La princesse Schéhérazade n'a jamais existé. Mais chaque nuit l'âme paraît devant le saint — béni soit-il ! — pour être jugée ; chaque nuit, pécheurs que nous sommes, nous méritons la peine de mort ; mais le saint — béni soit-il ! — dans

sa miséricorde infinie, nous permet de vivre un jour de plus pour continuer l'histoire, car Dieu sait que nous finirons par nous amender.

Ces dégénérés qui habitaient Babylone et puis Bagdad, voilà ce qu'ils ont fait de la Sainte Histoire. Ce n'était pas des Arabes, à vrai dire, mais un ramassis de dégénérés qui voulaient s'amuser. Les vrais Arabes, les cavaliers d'Allah, les auraient tués, ces calomniateurs de Dieu. Aussi la plaisanterie servait de manteau au blasphème.

Et cette princesse Badroulboudour, qui abuse du jeune prince endormi et se fait engrosser, les Juifs nous diront que ce n'était pas au commencement, quand Dieu créa le ciel et la terre, une gracieuse obscénité. C'était, en vérité, la Matrona sainte, la Schékina splendide qui est venue demander à Dieu de créer le monde dont elle est la mère. Elle s'était parée de ses plus beaux joyaux : la communauté des Justes à venir, et pour l'amour d'eux, Dieu, malgré toutes les calamités trop prévisibles, consentit à la Création. Et il est vrai que Dieu dormait. Car Dieu, comme le prince du malicieux conte arabe, ne s'éveille au réel que quand il est père. Il dort, inconscient, tant que le monde n'est pas créé. C'est là, en vérité, la raison profonde de la Création : donner à Dieu la vie, qui est paternelle.

Les prophètes du Désert, hommes simples, disaient qu'il était bien connu que Dieu n'avait pas de femme, comment aurait-il pu avoir un fils ? Mais les Juifs connaissaient la vérité. Aussi les Arabes durent faire un chant licencieux, autrement les cavaliers d'Allah auraient tué le narrateur.

Mais les Juifs pendant nos siècles noirs après

la chute de Rome dirent tout, cachant la vérité dangereuse dans les commentaires infinis. Moïse de Léon, Juif du nord de l'Espagne, vers l'an 1300, publia le *Zohar*.

Voici la vraie version de ce que nous appelons, à tort, les contes arabes ; voici l'ancienne histoire que les méchants — et charmants — garnements de Bagdad nous ont racontée plus tard, à leur façon inimitable et perverse, toute renversée. Voici le vrai de ce qui devint faux. Ici où la miséricorde infinie de Dieu se fait voir, et non le caprice d'un potentat aimable et dégénéré.

Qu'il s'agisse du Très Haut, ou qu'il s'agisse du prince époux de Badroulboudour, c'est quand il est endormi, c'est-à-dire *mort*, que le mâle devient fécondateur. Derniers échos raffinés d'un côté jusqu'à la métaphysique, de l'autre jusqu'à la grivoiserie, d'une grande doctrine descendue du tertiaire.

La relation directe avec les géants est donnée par une étrange découverte décrite par Harold Wilkins :

« Au mois d'août 1889, on trouve sur les rives du Lago de Jampa, près d'une ferme appelée Boa Vista de Santa Anna, qui est près de Rio Trombetas (une des régions où l'on signala lors de la conquête espagnole, un royaume de guerrières blanches, les Amazones du Paraguay et du Brésil) une statuette de pierre, horrible mais admirablement sculptée. Elle représentait un anthroposaure (à moitié homme et à moitié saurien) avec les jambes et le corps d'un géant enlaçant une femme nue. Les bras de la femme, arc-boutés contre les bras du monstre, montrent qu'elle s'efforce

d'empêcher un acte de coïtion antinaturelle. Les yeux de la femme et ses traits expriment une souffrance d'agonie. Cette idole est sculptée dans du grès rose et des trous à sa base semblent faits pour laisser passer une corde (1). »

(1) Un directeur du Jardin botanique de Rio de Janeiro, J. Barbosa Rodriguez. est cité comme témoin. Deux grandes haches de pierre avaient été trouvées près de l'idole. Ceci est à rapprocher des bifaces énormes signalés par M. Burkhalter et M. Lafenechère en Syrie et au Maroc — d'un poids de quatre à cinq kilos — alors que le poids normal est de cinq cents à six cents grammes : outillage paléolithique de géants.

5

LE SOUVENIR DE LA DÉESSE BLANCHE

Nous avons retenu de cette première religion des géants insectolâtres l'utilisation de la termitière qui va au plus proche de la communion des saints sur le plan physique ;

puis la grande tradition, qui remonte aux abeilles, de la mort du mâle fécondateur.

Voyons maintenant un premier pas de cette adoration de la mère qui prend sa source dans le service de la reine des termites et à un degré au-dessous dans l'imitation de la ruche construite autour de l'abeille-mère. Car on n'a pas vraiment trouvé chez l'abeille-mère les pouvoirs de la déesse termite. Les abeilles, on vient de le prouver (1), communiquent entre elles en tant qu'individus par un langage dansé et ne sont pas guidées télépathiquement par leur reine, comme le sont les termites.

Moins avancées que les fourmis dans l'art de la démocratie, elles ont cependant des activités politiques, de groupes et d'insectes séparés, mais en-

(1) K. von Frisch, *The dancing bees*, Methuen, London, 1954.

fin elles ont une reine qui n'est peut-être qu'une pondeuse. Pour les premiers hommes qui ont observé les ruches à miel, la reine abeille devait correspondre à la déesse termite.

Après la chute, il est donc resté du matriarcat primitif, sans doute instauré chez les géants à l'imitation des insectocraties, d'innombrables traces chez tous les hommes dégénérés : des légendes du pouvoir et de la majesté d'une puissance féminine divine :

Das Ewig Weibliche
Zieht uns hinan.

L'éternel féminin nous dirige, dit encore Gœthe au XIXe siècle chrétien.

Sans aucun doute, dans ce qu'on appelle maintenant le subconscient de beaucoup d'hommes, le souvenir de l'enseignement antique relatif à la déesse reine et mère est rendu puissant et vivifié par le désir physique de la femme géante, désir dont bien des poètes ont témoigné.

Byron définit son idéal comme de taille gigantesque et divine :

A daughter of the gods, divinely fair
And most divinely tall.

Beaudelaire adore sa géante, désirant

Parcourir à loisir ses magnifiques formes
Ramper sur le versant de ses genoux énormes,

en tout semblable dans son rêve éveillé, au termite mâle-roi de notre photographie (confirmant

ainsi un autre rêve de termitière, rapporté plus loin et montrant une filiation directe, d'âme à âme. La déesse-télépathe jette encore ses charmes sur nous)

Dans un magnifique roman du Pays de Galles au temps du roi Arthur, le plus grand des romanciers anglais du XXe siècle, John Cowper Powys, prend comme sujet (*Porius*) le désir de posséder physiquement la géante, dans l'âme d'un jeune chef à demi herculéen :

« Cette blessure profonde dans la psyché de la race, cette réluctance très personnelle, très secrète, très privée, à confesser son sentiment au sujet des géants de Cader Idris, sa manie étrange de désirer les vents du sud-ouest (qui apportaient l'arôme lointain de la fille géante), et au-dessous de tout, son puissant désir nostalgique de posséder une créature féminine inconnue qui habitait les montagnes et qu'il puisse associer à sa grande ancêtre Creiddylad, la géante, son arrière-grand-mère. »

C'est du Pays de Galles, en effet, que nous allons tirer notre exemple de l'ancien culte : Robert Graves ayant dans son livre étonnant *The White Goddess :* « La Déesse Blanche », étudié à fond la survivance du culte dans deux poèmes gallois des XIIIe et XIVe siècles..

Pourquoi le Pays de Galles ?

L'Irlande et le Pays de Galles (si intimement liés) sont les pays des fées. Et que sont les fées ?

Les petits hommes volants, les petites femmes ailées, qui habitent les arbres creux et les trous des rochers, les grottes, intelligents, bons et gracieux, Obéron, Titania ?

Les restes dans l'imagination (peut-être dans le

souvenir, peut-être dans la perception des hommes, des femmes, plus encore des enfants surtout) de l'âge des insectes géants et sages ?

Dans les pays mêmes où ont survécu les géants le plus tard, jusqu'au IVe siècle, dit Powys, jusqu'au XVIIIe siècle, dit Blake.

C'est que ces pays, dits celtiques, sont peuplés d'hommes méditerranéens bien antérieurs aux Celtes et ont conservé les traditions des géants que les Grecs ont trouvées chez les indigènes, en descendant du nord jusqu'aux rives de leur mer. Partout ailleurs, la civilisation gréco-latine et sa fille, la civilisation chrétienne, ont effacé les géants et les insectes. Mais ces extrémités du continent ont gardé des fragments vivants de la vieille sagesse.

Les pouvoirs magiques de l'abeille survivent et sont employés dans la sorcellerie galloise (1). Le charme disait :

Je me ferai un corps d'abeille
Très horriblement
Et m'en irai dans la ruche au nom du diable.
— Abeille, attention, la poule te mangera
Car je viens ici au nom de Notre Dame
Pour te ramener à la maison.

La maison c'est la ruche, l'âme humaine rappelée par la dame reine, c'est l'abeille.

Graves dit que le *seul* thème poétique est l'invocation de la déesse blanche :

qui règne du Caucase aux Iles Britanniques.

(1) Graves, *Procès-verbal du procès de sorcellerie de* 1073.

(ce qui est confirmé dans Lahovary : c'est le domaine de la race méditerranéenne vers 10 000 ou 5 000 avant Jésus-Christ).

« Aucun véritable poète depuis Homère n'a manqué à chanter sa vision de la reine. La raison pour laquelle les cheveux se dressent, la peau frémit, et un frisson descend la colonne vertébrale lorsqu'on écrit ou lit un véritable poème est que tout poème véritable est nécessairement une invocation de la Déesse Blanche, la Muse, la Mère de tous les Vivants, l'ancienne puissance de peur et de luxure, l'araignée femelle ou la reine abeille qu'on ne possède que par la mort. »

Et Hugo écrit (*Dieu ; le Vautour*) :

Vaincus, de tous les points du monde en même [temps
Les bergers, les songeurs, les voyeurs, les colos- [ses,
Les mornes dieux de l'Inde aux têtes de molosses,
Les lourds typhons d'en bas, le peuple hydre et [géant,
Pullulant, fécondant, multipliant, créant,
Frémissant d'approcher peut-être de leur mère
Fixent leurs fauves yeux sur l'obscène chimère !
Et l'écume embrassant le roc sauvage et brut,
Les baisers de l'orage et les vagues en rut,
L'entourent, et son souffle émeut la bête immonde,
Et sans cesse, à jamais, dans l'air, la flamme et [l'onde
A travers l'éternelle et livide vapeur,
La prunelle des nuits regarde avec stupeur,
Et l'ouragan flagelle et la vague caresse
La prostitution de la sombre déesse.

La mère qui tue le mâle. Le désir du mâle d'être tué dans la jouissance. Les poètes donnent encore les échos de la tragédie et de la tentation. Ainsi encore Keats dans *La Belle Dame sans merci.* Mais déjà dans la légende humaine, une note plus haute peut être entendue : le sacrifice du moi à la vie spirituelle apparaît, qui a son maximum dans le christianisme. L'humanité cherche à transposer dans le spirituel le mythe de l'abeille, où le mâle est tué, et le mythe de la termitière, où le mâle acquiert son rôle chaste, mais éternel.

En ce sens, l'humanité, et même l'animalité, sont des tentatives faites de plus en plus consciemment pour échapper à la destinée des insectes mécanisés, abeilles, fourmis, termites. En introduisant de plus en plus d'intelligence, de liberté, d'individualité, l'animal, puis l'homme, transposent sur le plan spirituel le processus physique des commencements de la terre. Le cycle du Graal est un des degrés de cette transmutation.

Parsifal, parce qu'il est chaste, échappera à la mort et accomplira l'œuvre sur le plan religieux.

Le roi malade, au contraire, parce qu'il a touché à la Déesse Blanche, doit mourir.

Il existe encore dans les Pyrénées des fontaines appelées grasales (1) : les fontaines étaient gardées par les fées qui donnaient à boire aux passants dans un « grasal ». Mais ceux qui voulaient toucher à la fée périssaient, et la fée disparaissait. Le nom reste aux fontaines. Les Pyrénées sont, comme les montagnes galloises, un pays de la très

(1) J'en connais une sur la montagne qui sépare Serres-sur-Arget d'Alzen (canton de Foix).

vieille civilisation méditerranéenne, un pays de géants, de matriarcat, de fées et de graal. Aussi trouvons-nous, à plusieurs reprises, des confirmations pyrénéennes. Le géant Bebryx, sa fille Pyréné, l'amante malheureuse d'Hercule, le graal et la chasteté cathare font partie du même cycle ancien, qui allait du Caucase aux Hébrides, le long des côtes.

Graves explique le rôle des Druides dans cette transmission du mythe de l'abeille, qui aboutit au cycle du graal :

« Le mythe de l'émasculation de Cronos (est répété) dans l'acte de couper le gui sur le chêne : l'acte des Druides répétait l'émasculation de l'antique roi. Le gui était d'abord un emblème phallique. Le roi lui-même était mangé eucharistiquement après la castration, comme en témoignent plusieurs légendes de la dynastie de Pélops. »

C'est la mort du mâle de l'abeille, c'est le cannibalisme de l'araignée ; ce sont les pratiques des Amazones et des filles du Pacifique. C'est la forme la plus grossière de la communion chrétienne.

Les Gallois donc ont caché à l'Eglise, pendant tout le Moyen Age, les fragments de leurs grandes hérésies, restes des hérésies de la fin de l'Empire. L'Eglise les a devinées et combattues, et par exemple n'a jamais vu d'un bon œil les contes du graal (1). Pour les Gallois, Jésus était Mithra, le dieu fécondant mort et partagé en petits fragments. Marie était un peu trop la Déesse Blanche, et les

(1) Jean Marx a beaucoup insisté sur ce point. Le graal couvrait toutes les hérésies : Pélage, le manichéisme, le catharisme. Il semble avoir été apporté dans le Midi par les conteurs gallois à la cour du Poitou anglais.

trois Marie correspondaient un peu trop aux triples déesses du vieux temps ; c'étaient des dogmes trop parallèles : c'était remplacer le blanc par le noir « escarni Jesu », suivant une formule pyrénéenne : d'où les poèmes gallois. La poésie en langue inconnue des persécuteurs est une protection : comme, ailleurs, l'a été souvent la vieille poésie des dialectes, en langue d'oc pour les cathares.

L'Aubépine était le chef des géants mauvais. Dans le mois de l'aubépine on ne pouvait pas se marier. Le chef géant imposait la chasteté. Puis, à grand risque, on coupait l'aubépine, comme jadis pour Cronos. Alors la Reine Blanche, son royal époux mort, était livrée aux hommes. La géante appartenait à qui pouvait s'en emparer. Doublure sombre du cycle du graal, humbles débuts en Extrême-Occident de l'amour courtois et chevaleresque (Graves).

« Le cas de Thomas le Rimeur, Thomas d'Erceldoune est remarquable. C'était un poète du XIIIe siècle qui prétendait avoir reçu ses dons de la reine des Elfes, Elphanie, qui avait fait de lui son amant.

« Il est probable que cette « reine » était une femme choisie rituellement pour être l'incarnation d'Hécate, reine des sorcières. Elle le fit renoncer à la religion chrétienne et l'initia à la sorcellerie sous le nom de « Vrai Thomas ».

« Les procès écossais de sorcellerie prouvent que ce genre d'aventure a persisté jusqu'en 1597 (en tout cas) à Aberdeen et à Kilshaton en 1655. »

Ainsi périt (espérons-le) dans les superstitions les plus dégradantes et les procédures judiciaires les plus humiliantes, la grande tradition commencée il y a peut-être cent cinquante millions d'années chez les abeilles : la consommation physique d'un mystère que l'homme devait faire passer sur le plan spirituel.

Souvenons-nous de nos étonnements d'enfants, lorsque pour la première fois on nous explique que les Grecs et les Troyens se sont battus pendant dix ans pour une femme. Depuis, nous sommes habitués à cette idée absurde, contraire à tout ce que l'Histoire nous apprend : Alexandre, Hannibal, César, Louis XIV, Napoléon, ne se sont jamais battus pour des femmes. Les guerres persiques, la guerre de Cent ans, la Révolution française, Bismarck ?

Mais l'enfant qui aborde Homère doit d'abord accepter cette donnée.

Si nous pensons au *Mahabharata*, une autre absurdité initiale nous est aussi imposée de force. Au début de tout, il y a une femme, Draupadi, qui a sept maris ; et toute la guerre des deux cents mille vers est causée par l'acquisition de cette femme.

Une femme a sept maris ?

Deux cent mille vers de guerre pour une femme ?

Ne sont-ce pas, ces premières épopées de nos races, les transformations de très vieilles traditions de la religion tertiaire : où une femelle reine déesse était plus importante qu'une termitière ou une ruche. Les insectes n'ont guère à se battre pour leurs reines : ils sont trop bien organisés pour que cela leur arrive, sauf peut-être par de très grandes exceptions.

Mais si vous transférez ce fait à l'humanité, se battre pour la possession de la Déesse-Mère rede-

vient normal, et les vers de Tennyson compréhensibles.

We saw two cities in a thousand boats
All fighting for a woman on the sea.

Nous vîmes deux cités armer mille navires
Et se battre pour une femme sur la mer.

Aux débuts de la littérature sont les souvenirs rapetissées des Mères-Géantes. Et toute la grande tradition moyenâgeuse, de Guillaume d'Aquitaine à Dante et Pétrarque, est une sorte de tentative désespérée et chevaleresque de donner à nouveau à la *domna*, à la femme idéalisée, l'importance et le rayonnement qu'a la reine des termites ou des abeilles dans l'âme des chastes travailleurs et des chastes guerriers.

6

LA VIERGE MÈRE

De la Déesse Blanche, mère de tout un peuple et exterminatrice du genre mâle, il y a un abîme jusqu'à la vierge-mère. Concept étonnant et presque inaccessible à l'humanité, mais réalisé parfois — assez souvent — chez les insectes.

Problème pourtant qui s'est présenté dès que l'humanité a commencé à penser. Toute théorie débute par le Premier, l'*Un*. Qu'il y ait eu au commencement un être, une chose, c'est là une idée naturelle à l'homme. Une matière indifférenciée pour les matérialistes, un seul Dieu pour les déistes : c'est en logique la même chose. Le Premier, c'est l'*Un*.

Mais comment sortir de l'Un ?

Avoir deux au début, le mâle et la femelle : bien des religions l'ont tenté. En vain. La logique humaine fonctionne de telle façon que derrière les deux, nous cherchons l'Un qui les a produits. Nous admettons volontiers que l'Un ait toujours été. Nous soupçonnons Deux d'être impensable comme origine.

Que l'Un ait produit un second Un, cela finit toujours par être notre ultime recours en logique. Ensuite, les relations entre l'Un et le Second, entre l'Un et l'Autre, peuvent commencer. Platon a écrit sur ce point un de ses plus décourageants dialogues. Les Chinois n'en sont pas encore sortis avec leurs *yin* et *yan*.

Les Egyptiens, dès leurs débuts connus, avaient inventé que « Râ fit le mari dans son poing ». Râ, l'Un, féconda une partie de lui-même par une autre partie de lui-même et ainsi produisit les Deux. Platon, lui, fit observer quelque cinq mille ans plus tard que s'il avait des parties, il n'était plus uniquement l'Un.

Peut-être que l'humanité aurait oublié ce problème, insoluble, et particulier à l'esprit humain, sans les insectes.

Car les insectes font dans le concret ce que l'homme fait dans l'abstrait, ou tout au plus dans le spirituel. Et le concret garde toujours une sorte de primauté inévitable.

Ainsi les insectes ont inventé la vierge-mère. Que cette vierge-mère ait reçu, par hérédité, quelque germe masculin, ancestral, du plus profond de la nuit des générations, nous ne pouvons pas le savoir ; nous pouvons le dire, mais rien dans nos moyens d'observation ne nous permet de le constater. Ce que nous avons découvert, ce que donc la civilisation du tertiaire a pu découvrir, préoccupée comme elle l'était des insectes, et surtout (comme nous) des procédés de reproduction des insectes qui sont si importants pour nous à connaître à cause de la multiplication qui est leur avantage principal sur nous, c'est que la parthénogénèse existe vraiment et fréquemment chez beaucoup d'insectes.

Les plus faciles à observer étaient, et sont encore, les abeilles.

Les fourmis et les termites, habitants des cités souterraines, gardent plus durement leurs secrets. Les abeilles, que les hommes pratiquaient et sans doute cultivaient, ont dû être observées par les premiers hommes. Et c'est justement chez les abeilles que la parthénogénèse est le plus facilement observable, et l'homme avait un intérêt direct à ces observations.

Il avait besoin du miel, donc de ruches.

Or, c'est la disparition accidentelle de la reine abeille qui est une des causes visibles de la décadence et de la mort d'une ruche. En cherchant donc à voir ce qui arrive à ses pourvoyeurs de miel, l'homme a pu constater des cas fréquents, où, la reine morte, des ouvrières se mettaient à pondre sans avoir été fécondées ou sans avoir même eu de possibilités de fécondation.

Et ces mères vierges donnent invariablement naissance à des mâles.

Ce qui n'aide aucunement la ruche, qui a besoin de femelles.

Ce fait est visible.

Un autre fait invisible, que peut-être dans l'humanité nous avons été les premiers à découvrir, est plus curieux encore.

Le mâle de l'abeille, même lorsqu'il naît d'une mère fécondée, naît toujours d'un œuf non fécondé.

En effet, à l'accouplement, la reine abeille reçoit le sperme dans un organe spécial qui le conserve. Revenue chez elle et débarrassée à jamais du mâle,

la reine se met à pondre ; les œufs sortent de ses ovaires et passent devant l'ouverture de la spermathèque, où sont emmagasinés les spermes. Au passage de chaque œuf, la reine laisse, ou ne laisse pas, tomber, à sa volonté nous semble-t-il, une gouttelette de sperme sur chaque œuf. Les œufs ainsi fécondés deviennent soit des ouvrières, soit des femelles.

Les œufs qui ne reçoivent pas la gouttelette de sperme deviennent des mâles. De sorte que le mâle, même s'il ne vient pas d'une vierge, vient d'un œuf vierge.

Le Fils naît toujours d'une virginité.

L'*Atlas d'entomologie* (1) en reste encore scientifiquement étonné.

« Un troisième type de parthénogénèse, dit-il, enfin, est dit arrhénotoque, c'est-à-dire producteur de mâles. On l'observe en particulier chez les abeilles. L'œuf non fécondé donne naissance à un faux bourdon. L'abeille étant de type humain, on comprend mal qu'un œuf non fécondé (donc haploïde : A + X) puisse donner un mâle, c'est-à-dire un individu porteur de 2 A + X : on n'a pas encore élucidé le mécanisme par lequel une partie de la chromatine X doit être éliminée. »

Le célèbre généticien et botaniste anglais, Ruggles Gates, argumentait une fois devant moi, en 1938, contre un professeur de théologie dogmatique à Kings' College, Londres. Nous déjeunions tous ensemble. Ruggles Gates disait que Jésus-Christ, s'il était né de la Vierge Marie, n'aurait pas pu vivre, dès sa naissance, parce qu'il aurait

(1) Chez Boubée, fasc. II, (Dr Jeannel, 1946).

manqué à ses cellules la moitié des chromosomes nécessaires.

Malheureusement, ni le professeur de théologie ni moi n'avions encore lu l'Atlas entomologique de Jeannel, qui est de 1946. Nous aurions autrement répondu à Ruggles Gates : puisque l'œuf non fécondé (donc haploïde A + X) peut donner un mâle, c'est-à-dire un individu porteur de 2 A + X, sans qu'on connaisse le mécanisme par lequel une partie de la chromatine X doit être éliminée, la théologie dogmatique chrétienne ne présente plus sur ce point aucune difficulté.

Pour les croyants sincères, ce sera une source d'émerveillement que le fait central du christianisme catholique, l'événement focal de toute la religion, se soit répercuté jusqu'à la limite ultime de la vie cosmique, jusque dans le monde des insectes.

On peut en suivre des ondes encore plus loin. Je me sers encore du même Atlas (p. 34).

« Il est assez fréquent chez les insectes que les œufs se développent sans avoir été fécondés. Des générations se succèdent ainsi sans intervention des mâles pendant un temps plus ou moins long.

« On connaît une parthénogénèse en quelque sorte accidentelle, par laquelle le développement de l'œuf n'atteint que rarement celui d'images.

« Le cas, de beaucoup le plus fréquent, est celui où des œufs non fécondés donnent naissance à des femelles (parthénogénèse thélytoque). Des espèces se perpétuent ainsi indéfiniment. »

Il est nécessaire de faire observer que dans le catharisme pyrénéen et languedocien (je n'ai pas de documents pour d'autres théâtres) la croyance est répandue (encore aujourd'hui) que la Vierge

Marie n'est pas la seule des vierges mères de l'humanité. Pour eux, elle est la Mère de Dieu, mais il y a eu des mères de saints qui ont aussi donné des naissances virginales.

Est-ce aller trop loin que de voir là les derniers échos des antiques croyances du temps où des sages avaient observé non seulement les abeilles, mais le monde des insectes ?

Des Pyrénées viennent aussi des rumeurs d'un temps des géants, et des variations sur le thème du graal, et des pratiques dégénérées sans doute, mais caractéristiques, des époques sombres où des femmes essayaient de vivre sans hommes.

Je ne fais pas le tour des folklores : tout le monde a lu des récits ou des descriptions venant de religions où des vierges sont mères ; la mère de Bouddha et de Zoroastre, dans certaines sectes, en sont. Loin d'y voir les origines du dogme chrétien, j'y vois, au contraire, les échos affaiblis de ce dogme, se répercutant dans le temps et dans l'espace, et atteignant les filles des rois de Mésopotamie, qu'on faisait coucher au sommet des hautes tours pyramidales, comme le dit l'incrédule Hérodote, afin qu'elles soient fécondées par le dieu ; échos renvoyés par les murs circulaires du globe cosmique, et aussi loin que nous puissions les percevoir : dans tout le monde étonnant des insectes.

7

LA DOULEUR DE LA MÈRE

Les termites sont de loin les plus civilisés des insectes : les plus « humains », comme nous aimons à dire.

D'abord, ils n'exterminent pas les mâles, comme le font les abeilles, le roi de la termitière continue à vivre, et à jouer un rôle auprès de la reine ; cela doit marquer un tempérament spécial puisque les fourmis, qui après la fécondation n'accordent plus au mâle la moindre attention, et le laissent mourir dans la jungle extérieure, sont des guerrières, et même ont, comme nous, des armées organisées, avec des tanks et des artilleries. Guerres civiles ou guerres étrangères.

Les termites ne sont pas guerriers, ils ont des soldats pour leur défense, surtout contre les fourmis, mais n'attaquent pas les autres.

Enfin, ce sont les termites qui ont inventé l'amour maternel. Ils voient leurs petits sous forme de termites-bébés, alors que les fourmis ou les abeilles ne voient que des larves ou des œufs.

Marais décrit longuement le premier accouche-

ment (car c'est un accouchement plus qu'une ponte) de la reine termite et y trouve les symptômes de la souffrance. Il découvre ensuite les symptômes de l'amour maternel pour un petit être semblable à la mère, ce que les autres insectes ne connaissent pas.

« Quand elle se met à pondre, les contractions de son corps deviennent extraordinaires. Quand la première portée est sortie, elle se retourne et se met à les examiner longuement et soigneusement. Elle les touche de ses mandibules et de ses pattes de devant, et puis elle se couche et reste immobile à côté d'eux. Quelle est la signification de cette conduite ?

« C'est que nous observons ici une de ces merveilles qu'on ne trouve chez aucun autre insecte ailé, ni chez aucun insecte du même stade. Si l'on n'a pas observé ces faits chez un animal un peu plus élevé dans l'échelle de la vie, on ne peut pas comprendre. C'est ici l'apparition d'un complexe qui joue un très grand rôle dans la condition décadente et antinaturelle de la race humaine d'aujourd'hui.

« Nous voyons ici le premier signe dans la nature des douleurs de l'accouchement. »

Marais explique ensuite que les insectes, d'ordinaire, pondent avec autant de facilité qu'ils boivent ou mangent.

« Les insectes n'ont pas de « bébé » ; ils ont des larves. L'insecte femelle ne voit jamais ses « enfants ». Elle ne pourrait les reconnaître si elle les voyait. Comment la jolie créature ailée reconnaîtrait-elle comme nées d'elle ces larves étranges, ces vers tortilleux ? »

Mais la reine termite a des bébés : des petits

qui lui ressemblent, qui ne sont plus soumis aux métamorphoses, qui grandissent lentement, comme des bébés humains. C'est le seul fait de ce genre dans le monde des insectes ; chez le scorpion sud-africain seulement, il se passe quelque chose de semblable.

Marais examine ensuite les douleurs de la parturition dans l'échelle animale et arrive à cette conclusion que, quoique la douleur, en général, protège le souffrant contre une mort possible, il y a une grande exception : les douleurs de l'accouchement :

« Les souffrances de la parturition ouvrent la porte à l'amour maternel. Où elles ne se trouvent pas, il n'y a pas d'amour maternel. Dix ans d'observations ne m'ont fait trouver aucune exception. Là où la souffrance est négligeable, il n'y a que peu d'amour et de soins maternels. Où la souffrance est absente, l'amour maternel est absent. »

Marais décrit ensuite les soins de la mère termite pour ses enfants lors de la première ponte, jusqu'au moment où des ouvrières sont formées et l'amour maternel, dépassé par les milliers de naissances qui se précipitent ensuite, est transféré à la termitière tout entière, tout en restant sous le gouvernement télépathique de la Mère Reine.

8

LA CHASTETÉ ET LE MYSTICISME

Où les hommes ont-ils appris la chasteté ? (dans la mesure où ils l'ont apprise, bien entendu). Mais même, d'où ont-ils tiré le concept de la chasteté ?

Pratique et idée au premier chef antinaturelles. Pas des animaux certainement. Pas des dieux grecs, en tout cas.

Seule réponse : des insectes. C'est de la primitive religion insectolâtre que sont venues les leçons de chasteté, l'utilisation des forces sexuelles ailleurs que dans la reproduction. Nous revenons à notre hypothèse fondamentale, d'une très haute civilisation des géants, à l'époque de Tiahuanaco, il y a trois cent ou cinq cent mille ans. Car nul, entre-temps, depuis lors jusqu'à nos jours, n'a suffisamment observé les insectes pour connaître leurs secrets.

Et nulle civilisation ne les a adorés, imités ou combattus, comme cette civilisation qui a reproduit sur ses calendriers des termitières magiques.

Les termites, les fourmis, les abeilles, ont des castes de neutres — des travailleurs, des guerriers, l'immense majorité de la nation — souvent la totalité moins un de la nation, qui sont chastes, « asexués ».

D'où les hommes ont-ils appris à faire des moutons et des bœufs ? Le taureau est un animal presque inutilisable. Le bélier même est difficile. Le bœuf et le mouton sont des travailleurs asexués, comme l'abeille, la fourmi, les termites ordinaires.

Les hommes ont même fait des ennuques parmi eux.

Puis le Christ est venu nous parler de ceux qui se châtrent pour l'amour du royaume de Dieu, et Paul a ajouté cette parole mystérieuse, que le corps n'est pas destiné à la fornication, mais au Seigneur.

Mais les reines insectes : l'abeille, la fourmi, le termite, savaient supprimer le sexe dès la naissance et former ainsi les travailleurs et les soldats de la cité. Et pas exceptionnellement, comme parmi nous, mais par masses.

Remarquons que ces événements miraculeux ou peu fréquents chez nous, la conception virginale, la castration, l'adaptation du corps au métier, se produisent chez les insectes normalement et par très grands nombres.

Car les asexués des insectes, les abeilles de Hugo,

chastes buveuses de rosée,

les neutres termites ou fourmis, ne sont pas des sans-sexe dès le principe ; tous pourraient être mâles ou femelles. Les neutres des abeilles viennent d'œufs fécondés, et pourront se développer en reines ; question de nourriture, d'élevage et

d'éducation. De même, les fourmis et les termites neutres gardent des vestiges d'organes sexuels.

Feytaud écrit que les dernières autorités estiment que « si les nouveau-nés sont en apparence semblables, l'examen du cerveau, des yeux et des organes génitaux permet la distinction immédiate des futurs reproducteurs et des futurs castrats dont l'avenir serait déterminé dès la fécondation de l'œuf.

« Les soi-disant futurs sexués pourraient bien n'être que des larves du premier stade un peu plus âgées que les soi-disant futurs neutres. »

Pour d'autres :

« Tous les œufs fraîchement pondus sont identiques, chacun pouvant fournir indistinctement un sexué, un travailleur ou un soldat. Ce sont les actions stimulantes exercées par les ouvriers soigneurs et nourriciers, qui influencent l'évolution aux divers temps.

« La destinée des individus peut être déviée aussi longtemps qu'ils n'ont pas atteint leur état adulte. »

Les insectes nous donnent donc bien l'exemple en masse d'un conditionnement savant, dont nos « castrations » ne sont que de vulgaires et grossières imitations.

Notre « chasteté » acquise si rarement et à si grand effort, n'est qu'une répétition aléatoire d'un état de vie normal pour l'immense majorité des insectes qui vivent en cité.

Ainsi la puissance de travail des insectes ouvriers, la puissance guerrière des insectes soldats, provient de la dérivation vers ces activités extérieures de puissances sexuelles non employées à la reproduction.

C'est vers le service de la cité que l'insecte dirige les forces sexuelles captées et façonnées à volonté. L'homme va essayer de les diriger vers le service de Dieu.

Nous verrons à plusieurs reprises la supériorité morale des insectes : l'insecte, à son stade le plus haut, sait mieux que l'homme, se sacrifier à la patrie ; il sait même, ce que l'homme ne sait pas faire, risquer la cité, la nation, pour le bien de l'espèce, lors des essaimages dangereux.

Mais l'insecte sait-il se sacrifier à une abstraction, comme l'homme sait parfois se sacrifier à Dieu ? Nous ne pouvons le dire, puisque de l'insecte en dedans de lui-même, de sa conscience intime, de ses sentiments, nous ne connaissons rien. En tout cas, nous pouvons dire que, même si c'est chez les insectes qu'à l'aube du tertiaire nous avons appris le dévouement à la cité, ce n'est pas chez les insectes que nous avons appris le sacrifice à Dieu. Dans cette voie, l'homme s'est avancé seul.

Nous avons déjà dit que l'humanité est peut-être la tentative d'échapper par la conscience individuelle et la liberté aux trois cents millions d'années des termites. Sans doute, est-ce une évasion vers Dieu.

Parsifal est chaste, d'abord parce que c'est par la chasteté qu'il accumule les forces qui lui feront conquérir le graal. Mais le graal est l'amour de Dieu, bien au-dessus de l'amour de la cité.

Cependant une première leçon sur l'abolition de l'égoïsme nous a été donnée par les insectes. L'annihilation du moi du termite devant la reine, nous a dit Marais, est pascalienne et totale. Si le

termite a des joies, ce sont les joies de la reine, auxquelles il participe à sa place.

Mais en abolissant l'égoïsme, le termite a aussi aboli le moi.

L'homme cherche à faire mieux : à abolir l'égoïsme, mais à garder le moi, à s'unir à un Dieu souverain, mais en gardant et même en développant sa propre conscience et sa propre liberté d'homme. Ainsi l'homme prétend dépasser l'insecte, faire passer sur le plan spirituel ce qui n'est que du concret matériel mécanisé, peut-être inconscient pour le termite.

Pourtant, c'est chez l'insecte social, termite, fourmi, abeille, que l'homme a vu les premiers exemples du dévouement à la cité, premier pas peut-être pour l'homme de l'intégration à Dieu.

Premier pas dont les plus anciens Hébreux nous ont gardé la démarche, puisqu'ils ne croyaient pas à la survie de l'âme. Ils ne pouvaient faire la volonté de Jéhovah qu'en s'identifiant au peuple sacré. Dieu avait élu le Peuple, la Race même ; l'individu ne pouvait avoir accès à Dieu qu'en se fondant dans le peuple. Sublime et premier héroïsme ; sans aucune récompense pour lui, que dans sa propre idée et sa propre fierté, l'homme se sacrifiait, s'intégrait au peuple saint.

Puis le Christ est venu apporter l'espoir d'un second pas à faire ; que ce sacrifice pouvait être transposé sur le plan de l'éternité et l'homme jouir éternellement de l'abandon de son moi devant Dieu. Celui qui donnera sa vie la gardera éternellement.

J'aime à citer Maeterlinck, qui sur les insectes a appliqué sa pensée avec le plus de rigueur et

d'efficacité, pour faire mentir les dictionnaires récents qui disent (1) :

« La philosophie sans queue ni tête qui émerge de ses études d'histoire naturelle est maintenant tombée dans un discrédit presque total. »

Cela n'est pas vrai, et ce livre en est une preuve. Maeterlinck a eu des intuitions de grand poète, et des expressions de grand poète. Voici ce qu'il dit des fourmis et du mysticisme des fourmis, ancêtres du mysticisme humain. Et il a entièrement raison (2), sauf peut-être que son enthousiasme est un peu anthropomorphique : il oublie qu'il n'est pas fourmi.

« La fourmi vit dans le bonheur, parce qu'elle vit dans tout ce qui vit autour d'elle, et que tous vivent en elle et pour elle comme elle vit en tous et pour tous. Elle vit surtout dans l'immortalité, parce qu'elle fait partie d'un tout que rien ne peut anéantir.

« Si étrange que paraisse au premier abord l'assertion, la fourmi est un être profondément mystique qui n'existe que pour son Dieu et n'imagine pas qu'il puisse y avoir d'autre bonheur, d'autre raison de vivre que de le servir, de s'oublier, de se perdre en lui.

« Elle est tout imprégnée de la grande religion primitive, la plus ancienne, la plus chargée des millénaires, la plus grande que l'homme a pratiquée. »

Interrompons Maeterlinck pour dire que la fourmi pratiquait cette religion (qu'il appelle d'un mot démodé *totémisme*) cent cinquante millions

(1) *Cassel's encyclopedia of literature*, Londres, 1953.
(2) *La Vie des Fourmis*, Edition de 1930.

d'années avant que l'homme paraisse et que donc ce doit être l'homme qui a imité la fourmi, et non la fourmi qui a imité l'homme.

Et Maeterlinck cite le grand égyptologue Moret et le fait témoigner (un peu de travers) sur le totémisme égyptien. Les Egyptiens, en effet, se sont civilisés au contact des termites (qu'on a appelé des « fourmis » jusqu'à nos jours, malgré les savants).

« L'homme primitif avait l'esprit de son clan. A la place de celui-ci nous n'avons plus que quelques fantômes qui bientôt disparaîtront à leur tour. Il ne nous restera que notre existence d'une heure, et nous nous sentirons de plus en plus isolés, de moins en moins défendus contre la mort. »

Car Maeterlinck n'a pas voulu passer du mysticisme insecte au mysticisme humain. Voyant que sur bien des points l'insecte nous est supérieur, il n'a pas vu que sur le point essentiel nous dépassons l'insecte. Mais il a pourtant raison de deviner dans l'insecte notre premier éducateur.

Pourtant relisons Mc Keown :

« Une araignée femelle, beaucoup plus grande que le mâle, s'avança un peu et se mit à faire vibrer les fils de la toile... le mâle se mit tout à coup à marcher autour de la toile... le mâle, apparemment, était incertain de l'accueil qui lui serait fait, et battit en retraite à deux reprises quand la femelle s'avança vers lui... le mâle revint à l'entrée de l'entonnoir. Il reprit sa position à cinq centimètres environ de l'entrée de l'entonnoir où la femelle se tenait immobile. Une heure plus tard, il était encore dans la même position. Le lendemain matin il avait disparu, mais deux nuits plus tard les restes d'un mâle fraîchement dévoré reposaient sur la toile : le corps était réduit à son enveloppe. »

Quelle parabole vivante, dans la nature, depuis des centaines de millions d'années !

C'est la danse de l'âme qui s'approche de Dieu et qui a peur de la mort et recule, et revient, mais qui sait bien que c'est dans la mort seulement que se réalise l'amour suprême, l'amour de Dieu.

Image au plus lointain de la matière vivante, de l'extase finale des saints.

9

TÉLÉPATHIE

La télépathie est l'art de communiquer des idées, des sentiments, et même des actions à distance, sans moyens intermédiaires visibles ou invisibles, et au-delà de la portée de nos sens, yeux, oreilles, nez.

Notre cher vieil ami Fabre a beaucoup écrit sur la télépathie des insectes. Les savants modernes font semblant de ne pas avoir aimé Fabre ; mais au fond, ils ont pour lui, comme nous tous, une admiration affectueuse et sans limites. Les Anglais ont mis sa statue en grande vedette au beau milieu de leur plus magnifique musée d'histoire naturelle. J'aurais voulu le citer pendant tout ce livre, et j'ai beaucoup de mérite à m'en être abstenu, pour essayer de faire plaisir aux savants modernes. Mais enfin, on arrive toujours à un point où il faut citer Fabre (1) :

L'histoire du Grand Paon doit être lue en entier. Les mâles viennent vers la femelle par douzaines, la nuit, à travers des fouillis de branchages. Les expériences de Fabre éliminent comme moyens de renseignement, la lumière, même obscure, l'ouïe, l'odorat. La mémoire des lieux ne joue pas.

(1) *Souvenirs entomologiques*, VII[e] série, XXIII, le Grand Paon.

« A travers la distance, les ténèbres, les obstacles, ils savent découvrir « la désirée. »

Cent cinquante arrivent de plusieurs kilomètres pour rendre visite à la femelle emprisonnée. Beaucoup reviennent plusieurs fois : si l'on change la prisonnière d'endroit, ils vont droit à sa nouvelle prison, sans reconnaître l'ancienne.

« La physique nous prépare aujourd'hui, nous dit cet ancêtre Fabre, la télégraphie sans fils, les ondes hertziennes. Le grand paon nous a-t-il devancés dans cette voie ? Pour mettre en émoi les alentours, avertir les prétendants à des kilomètres de distance, la nubile qui vient d'éclore disposerait-elle d'ondes magnétiques, connues ou inconnues ? Se servirait-elle d'une sorte de télégraphie sans fil ? A cela je ne vois rien d'impossible ; l'insecte est coutumier d'inventions aussi merveilleuses. »

Le petit paon, papillon diurne, est peut-être plus étonnant encore. Ils arrivent vers la femelle, venant du nord, par temps de mistral, qui, donc, empêche toute odeur de leur parvenir, et parcourant des kilomètres.

« Le reflux des molécules odorifères à contresens du courant aérien me semble inadmissible. »

Fabre allait même jusqu'à couper les antennes de ces papillons, pour le cas où ces antennes eussent été des instruments de transmission, mais les

paons, petits ou grands, retrouvent la femelle même sans antennes.

Remarquons encore la relation étroite entre la télépathie et les forces sexuelles. Le procédé deviendra plus tard une exploitation des forces sexuelles à autre chose qu'à la reproduction. Pour les termites, à la communication dans la cité ; pour les cathares, à la communication avec Dieu.

Marais écrit :

« Le fonctionnement de la communauté du groupe psychique, de la termitière, est tout aussi merveilleux et mystérieux pour un être humain qui a une psyché différente, que la télépathie ou ces autres fonctions de l'esprit qui touchent le surnaturel. »

Il décrit longuement les communications entre la reine et les insectes, et compare en détail la termitière à un organisme dont la reine est le cerveau et les termites les organes. Mais on ne trouve aucune trace de nerfs ou de voies, ou de système de communication entre la reine et les termites.

1. Tous les mouvements du termite sont contrôlés de loin.

2. Toute sa conduite est rattachée à quelque chose qui émane de la reine.

3. Cette influence domine quand la distance grandit.

4. La mort de la reine détruit cette influence. Les blessures de la reine la diminuent en proportion de leur gravité.

C'est donc une télépathie absolue dont se sert la reine, la déesse des termites ; cela impose à

distance (jusqu'à vingt, trente et quarante mètres) une conduite déterminée à ses sujets.

Or, la télépathie peut être considérée comme le facteur commun de toutes les magies antiques et modernes. Qu'il s'agisse de tuer quelqu'un à distance ou de transmettre seulement une pensée, le principe est le même : d'un point donné, on projette sur un autre point, hors de la portée humaine, une force, une idée, une influence.

Toutes les religions de l'Antiquité, ou toutes les sorcelleries de nos décadences, ont ce but : agir à distance.

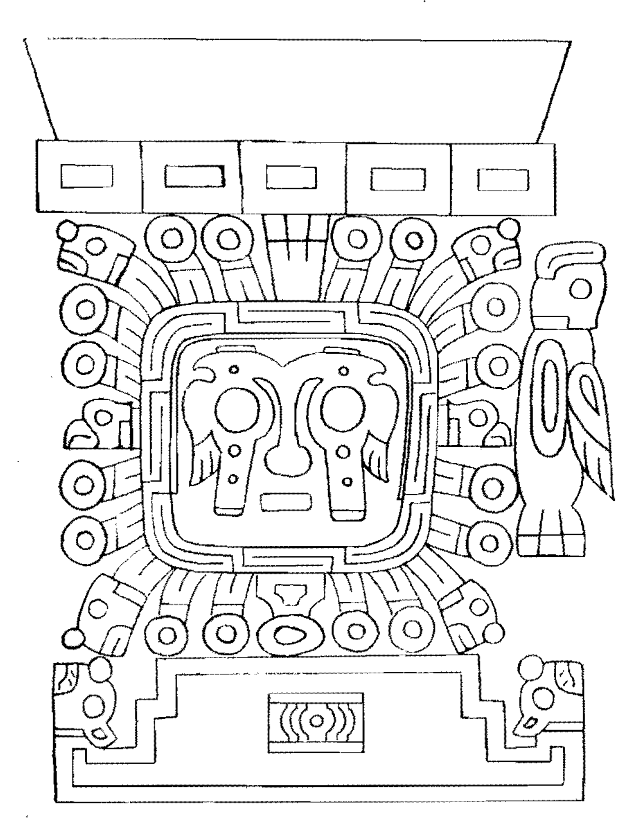
Le plus haut sujet d'admiration des premiers hommes savants a donc été ce pouvoir des insectes. L'imitation de l'insecte, ou la recherche au moins de ce pouvoir, envié, est constante à la fois dans le calendrier de Tiahuanaco et dans les pyramides d'Egypte. Car je fais volontiers présent de cette idée aux égyptologues ; les pyramides sont des imitations de la termitière (1).

Il ne s'agit pas de conserver le corps mort du Pharaon ; il reste très peu de ce corps, puisqu'on l'a vidé et soumis à beaucoup de transformations chimiques. Il s'agit de faire jouer au Pharaon mort le rôle qu'il jouait avant, et c'est le rôle de la reine des termites.

Gouverner la termitière psychiquement.

Comme les hommes de Tiahuanaco ont imaginé et construit leur calendrier pour capter la force psychique des termitières, les hommes d'Egypte ont (croyaient-ils sans doute) fait mieux. Ils ont

(1) Connue probablement bien des milliers d'années avant les dynasties, et bien loin de l'Egypte, les ressemblances étant à la fois essentielles et lointaines.



Reine, chambre, garde, roi.
Calendrier géant de Tiahuanaco
(*Graphique dans* ***Bellamy***)

construit ces énormes termitières qui sont les pyramides, à l'imitation de celles des insectes qui dominaient l'Afrique. Ils ont mis leur roi au centre. Ils ont construit des galeries compliquées qui conduisaient à la cellule royale. Ils ont tout fait pour nourrir et amuser et entretenir l'âme du souverain, en relation mystérieuse avec les restes de son corps. Toute une administration de prêtres correspondait à l'organisation des termites autour de la reine.

Pourquoi ?

Pour que l'influence du roi dieu (sa mort n'était qu'un épisode sans grande importance) continue à faire monter le Nil à l'époque favorable, et à faire tout fonctionner dans toute l'Egypte.

Que pouvait-on faire de mieux que d'imiter du plus près possible les merveilleux conquérants du continent africain, qui se gouvernent si admirablement par des moyens télépathiques ? Il est possible que, dans l'esprit des Egyptiens des premières dynasties, plus la pyramide était grande, et plus le pouvoir était grand. Ne condamnons pas trop vite cette idée. C'est de la même façon que nous construisons des téléscopes ou des centres atomiques industriels de plus en plus grands.

Nous ne sommes même pas en mesure d'affirmer définitivement que les Egyptiens avaient tort. Il est probable que leurs façons de faire produisaient quelques résultats, puisqu'ils ont continué pendant des milliers d'années. Mais en tout cas, la ressemblance entre leur conduite et la conduite des termites est frappante. Je ne connais aucune autre explication satisfaisante de l'incompréhensible et surhumain effort qui a fait dresser tant de pyramides. Elles devaient bien, dans l'esprit

des constructeurs, servir à quelque chose, et la seule idée de conserver et de nourrir un cadavre inutile à tous (sauf peut-être au Pharaon mort) ne semble pas suffisante pour légitimer l'énorme travail.

C'est l'insectolâtrie du tertiaire qui continuait en Egypte, comme elle a continué longtemps dans l'adoration des rois, et dans les pratiques de la magie du monde entier et de tous les temps.

10

LE CATHARISME PYRÉNÉEN ET LE FOLKLORE

L'une des efflorescences les plus probantes de tout le folklore est le développement du catharisme pyrénéen. Le catharisme du Midi de la France a, comme toutes les religions (et comme tous les fleuves) plusieurs sources. Même si l'une est la principale. Un fleuve devient rarement lui-même sans l'apport de plusieurs affluents. Luchaire protestait déjà (dans LAVISSE, *Histoire de France*, tome II, 2e partie, p. 198, 1911) contre l'idée que le catharisme de notre Midi venait tout droit de l'Orient. Aujourd'hui assez de folklore pyrénéen nous est connu pour que nous puissions dire que la source la plus lointaine de cette religion vient du pays des géants, qui s'étendait des Corbières jusqu'aux monts Cantabres dans tout le pays des grandes grottes de montagne où l'on a retrouvé les plus merveilleuses des premières œuvres d'art de nos races.

Les Basques et les montagnards de la Haute

Ariège nous apportent des témoignages très suggestifs et presque probants (1).

Le tableau général se présente ainsi à l'imagination (or l'imagination populaire n'étant qu'une dégradation de l'imagination des ancêtres, nous avons le droit de pousser le tableau vers le maximum raisonnable dans ce champ de l'esprit).

Dans des temps extrêmement reculés, il y a peut-être trois cent mille ans, les Pyrénées étaient peuplées de géants, d'ailleurs assez peu nombreux, qui régnaient bénévolement sur des hommes de notre taille, et qui étaient soumis, sans organisation politique extrême, à un système de matriarcat ; la prédominance de la femme était acquise sentimentalement et psychologiquement et formait un peuple pacifique, communisant et très libéral, surtout au point de vue sexuel.

Les connaissances scientifiques étaient sur certains points très avancées, surtout du côté astronomique. Nous appellerions plutôt cette « science » l'astrologie, car elle était à la fois mathématique et psychique et s'occupait avant tout des influences des astres sur les événements et les sentiments humains.

Cette science permit de prévoir la catastrophe qui allait être causée par la chute de la lune tertiaire, décrite dans l'*Atlantide et le Règne des Géants*. La réaction des dirigeants fut réfléchie et raisonnable. L'existence des races géantes allait devenir impossible : jusque-là, l'attraction de la

(1) Cf. Lahovary, *Le Sang des Peuples* ; *Le substrat linguistique*. Les données utilisées ici sont confirmées par des documents folkloriques du Pays de Galles, de l'Irlande et des Hébrides, pays peuplés autrefois par la même race méditerranéenne qui occupait les Pyrénées.

lune, qui tournait à une distance de cinq rayons terrestres environ (au lieu des soixante rayons de notre XXe siècle) aidait les géants à porter leur poids, en soulageant considérablement l'effet de la gravitation terrestre, et donc aussi à effectuer leurs travaux : tout était plus léger pour des hommes beaucoup plus grands et musclés. Mais la lune une fois tombée, un nouvel ordre allait être établi.

D'abord la mer, qui montait à deux mille mètres ou plus de nos côtes d'aujourd'hui, allait redescendre jusqu'au littoral de l'ère chrétienne. Ainsi des moyens de transport et des nourritures d'ichtyophages allaient disparaître. Les îles, hauts sommets des Pyrénées, allaient s'intégrer à tout un continent.

Ensuite, les géants allaient être handicapés par leur poids devenu excessif pour leurs muscles, et l'activité même de leur cerveau allait être fortement diminuée. Une décadence physique, intellectuelle et morale était à prévoir.

Par contre, les petits hommes, alors sujets des rois-géants, allaient graduellement devenir des êtres supérieurs, étant mieux adaptés à la nouvelle gravitation. Les relations entre les deux races allaient être renversées, et bientôt les petits hommes allaient être plus intelligents, plus rapides, plus redoutables que les géants.

Mais dans leur religion la plus ancienne, transmise depuis la fin du secondaire, depuis peut-être quinze millions d'années, les géants trouvaient la solution des problèmes de leur race. Leur religion, établie au contact des insectes, leur avait appris deux rites peu utilisés à cette époque de la fin du tertiaire : l'exogamie et la chasteté des mâles.

Pendant tout le tertiaire, ces deux rites, appris des insectes de la fin du secondaire à la suite de la catastrophe de la lune secondaire, n'avaient guère servi : en période de prospérité, les géants civilisés, comme les hommes ordinaires à leurs débuts, pouvaient faire ce qu'ils voulaient ; cela n'avait guère d'importance pour les races, qui florissaient librement dans l'abondance.

Mais la fin du tertiaire reproduisait les conditions de la vie de la fin du secondaire, puisque à nouveau une lune allait venir s'écraser sur nous. Donc, il fallait revenir à la religion du secondaire. à la religion des insectes.

La race des géants devait cesser de se reproduire elle-même, puisque ses enfants allaient fatalement dégénérer jusqu'au cannibalisme et à l'idiotie ; d'où la première loi : les filles des géants ne devaient plus s'unir qu'aux petits hommes, ce à quoi d'ailleurs elles étaient habituées.

Ainsi le petit mâle de la reine énorme de la termitière redevenait la loi.

Les enfants de ces couples seraient de plus en plus petits au cours des générations, et donc, en gardant, par leurs mères, quelque chose de l'intelligence et de la bonté des géants, pourraient survivre et servir à civiliser les petits hommes. L'Hercule pyrénéen, descendant de géant (ou de dieu) et encore surhumain dans sa force, est le type de ce produit de l'exogamie obligatoire.

Il fut défendu de marier les filles dans le clan géant.

Donc, l'inceste devint le plus grand des crimes. Epouser sa sœur, devint l'ignominie la plus basse. Ainsi s'établit cette loi, dont l'origine est inexplicable autrement, et qu'on retrouve par toute la terre dans les tribus sauvages.

Beaucoup plus tard, les peuples qui se rappelaient cela voulurent remonter le courant et conduire l'humanité à produire à nouveau des géants qui régneraient sur les hommes. Ainsi les Pharaons d'Egypte, ainsi beaucoup de leurs sujets, ainsi les Perses, se mirent à épouser leurs sœurs. Et, en Egypte en particulier, certains résultats, du moins psychologiques, furent obtenus, et l'Egypte eut des périodes de prospérité longues et remarquables.

Mais pour les géants menacés dans les Pyrénées, il y a trois cent mille ans, l'inceste devint le grand tabou. Or, dans le matriarcat, les « sœurs » sont toutes les femmes du clan.

Que restait-il donc aux géants masculins ? Ils ne pouvaient guère s'unir aux filles des hommes, quoique la Bible nous garde le témoignage de quelques tentatives, lorsque les fils des dieux (au pluriel, donc les fils des géants) trouvèrent que les filles des hommes (ordinaires) étaient belles. Mais cela ne rendait guère. Les filles mouraient à l'accouchement, en général, tuées par l'enfant tendant au gigantisme.

La religion des insectes fournissait le second commandement : la chasteté du mâle. Les ouvriers de la fourmilière et de la termitière sont, en effet, des mâles dont les organes mâles ne sont pas développés : ceux à qui on n'a pas permis de devenir des fécondateurs. Or, ils ont, chez les fourmis en particulier, les rôles actifs : la force sexuelle inemployée se transforme en énergie de travail.

Naturellement, c'est sur le plan psychique que la chasteté du mâle géant développe le plus ses effets. Sans doute les forces ainsi transformées

doivent souvent produire aussi des forces physiques : le géant sauvage Cacus, qui durait encore du temps des Grecs, n'avait pas de femme.

Mais les géants civilisés créèrent ce que les hommes ont plus tard appelé le platonisme : l'amour chaste de la dame, devenue le modèle spirituel, et à laquelle on ne devait pas toucher. Ainsi était acquise la télépathie, ainsi acquis les pouvoirs surnaturels. Dans le monde entier encore, les sorciers sauvages ou civilisés pratiquent encore la méthode, avec des résultats aléatoires. Mais la tradition est unanime dans le folklore terrestre. Apprise chez les termites, les fourmis et les abeilles, la science psychique, basée sur le culte de la chasteté source de force, dure encore chez nous.

D'où, dans le Midi de la France, la chasteté cathare, source de pouvoirs spirituels et encore pratiquée — et plus qu'on ne croit — dans d'assez nombreux « mariages blancs », qui comportent l'amour le plus intense, mais transmué sur le plan spirituel. Alors qu'en principe le saint chrétien est chaste tout seul devant son Dieu, à qui il offre ses forces, le saint cathare, en principe, est chaste en compagnie d'une âme sœur, et c'est à deux qu'ils se transfèrent sur le plan spirituel (Roché, p. 158).

D'où les troubadours, si souvent d'ailleurs récalcitrants ; d'où Dante et Béatrice, et plus tard, déjà dégénérés, les pétrarquisants.

Les filles des géants avaient enseigné à leurs descendants la religion des insectes.

D'où, enfin, dans notre Midi français, jusqu'au XIIIe siècle en floraison, jusqu'à aujourd'hui en décadence, le système cathare des deux lois qui semble si illogique, mais qui devient ainsi parfaitement raisonnable.

Si la chasteté est bonne, est nécessaire, pour les élus, pour les parfaits, pourquoi y a-t-il une loi différente pour les simples croyants, pour le peuple, à qui on laisse faire ce qu'il veut, et qui ne s'en prive pas ?

Parce que les élus continuent la tradition des géants tombés étant, en principe, descendus des filles géantes et ayant reçu d'elles la tradition des parfaits, alors que le peuple descend des hommes ordinaires qui n'avaient aucune nécessité d'être chastes.

La chasteté avait pour but d'empêcher la reproduction des géants. L'horreur cathare de la reproduction ne s'applique, en réalité, qu'à la reproduction des élus, la reproduction des hommes ordinaires, union des croyants, n'est pas interdite.

De ces traditions sur les géants parmi les cathares, Déodat Roché apporte de précieux témoignages :

« On voit des exemples précis de la concordance du manichéisme et du catharisme dans les explications de la génération des géants qui viennent d'une période de l'évolution antérieure à celle de la terre actuelle. »

Je préférerais dire (et je ne voudrais pas pousser Déodat Roché, malgré lui, dans mon sens) : ces traditions viennent du tertiaire, période d'évolution différente de la nôtre sans doute, mais encore de la terre.

Déodat Roché place, comme moi, les centres essentiels du catharisme pyrénéen dans la Haute Ariège : Ussat, Montségur, Vicdessos, Montrealp de Sos, la grotte mithraïque de Bethléem, en sont les lieux sacrés.

11

LES MÉTAMORPHOSES

LA VIE SOUS LA TERRE
NOURRIR LES ENTERRÉS
LA RÉSURRECTION
L'ASCENSION
LA COMMUNION

Peu de choses dans l'univers sont aussi incroyables que les métamorphoses des insectes.

D'un œuf sort une larve.

La larve est enterrée et vit d'une vie réduite et misérable en apparence, dans beaucoup d'espèces ne voyant jamais la lumière ; dans d'autres se traînant lamentablement (à nos yeux) sur des feuilles.

Puis la larve, petit vermisseau méprisé, s'enferme dans un linceul et se met au tombeau. En apparence, tout est fini.

Mais à l'intérieur du linceul, un changement miraculeux se produit ; il se forme une créature splendide, un papillon par exemple, merveilleux de couleurs et de formes.

Un moment vient : la résurrection se produit ; du linceul sort l'ange.

L'ange s'envole vers le ciel.

Les premiers hommes qui ont connu cela ont

dû se dire avec une envie essentielle : pourquoi pas nous ?

Et enfin, ils se sont dit : nous aussi.

Nous nous enfermerons sous la terre dans un linceul, nous deviendrons des corps glorieux, nous ressusciterons d'entre les morts, nous monterons au ciel.

Comme les insectes. Nous voulons être des insectes.

Nous serons des insectes.

Insectolâtrie, dès les géants du tertiaire.

Au point culminant de l'histoire humaine, le Christ fera tout cela. Non pas dans l'esprit, mais dans la chair.

Réellement, concrètement, comme les insectes.

Et aussi spirituellement, en tant qu'homme.

Mais que de tentatives, d'oublis, d'échecs, de dégradations, de reprises, de triomphes dans les grandes civilisations, que de chutes et de recommencements sur la route de quinze millions d'années, si l'on accepte l'homme géant à la fin du secondaire, d'un million d'années si on veut l'homme seulement quaternaire, entre les insectes qui ont régné trois cents millions d'années, et le Christ qui n'a régné qu'un jour.

Il est presque inutile de montrer que la vie sous la terre, que ce soit la vie de la larve ou la vie de la chrysalide, est le souci principal de l'insecte parfait.

Il suffit de lire tout Fabre, ou les livres des insectes de Maeterlinck, pour voir avec joie et émerveillement comment la vie des scarabées, des fourmis, des abeilles, des termites, se passe dans les plus ingénieuses activités consacrées à préparer la nourriture, le logis, le bien-être des pe-

tites créatures en apparence tellement impuissantes que sont les larves ou les nymphes.

Blake exprime son émerveillement dans le livre de Thel.

Thel dit :

Hélas ! je ne savais pas cela, et c'est pour cela que je pleurais,
Que Dieu aimât un ver, je le savais, et que Dieu punirait le pied du méchant,
Qui, exprès, écraserait la forme sans défense ; mais que Dieu chérisse le ver
Avec le lait et l'huile, je ne le savais pas, et donc je pleurais.
Et je me lamentais dans l'air adouci, parce que je dois mourir
Et me coucher dans la tombe froide de l'argile, et perdre ma forme brillante.

La Reine des Vallées, l'argile, la Mère, lui répondit : j'ai entendu tes soupirs.
— O Reine, veux-tu entrer chez moi ? Il t'est donné d'entrer
Et de ressortir : ne crains rien.

Thel entra et vit les secrets de la terre inconnue,
Elle vit les couches où dorment les morts,
Et elle vit sa propre tombe et elle s'y assit.
Elle entendit la voix de la douleur qui sort de la tombe creuse.

« Pourquoi y a-t-il un petit rideau de chair sur le lit de notre désir ?
Et la Vierge se leva en sursaut et avec un grand cri,

Sans aucune difficulté, elle s'envola dans les vallées de Har.

Tout le mythe éternel est dans ces vers.

Le ver est aimé de Dieu avec de l'huile et du lait. Le monde entier des insectes travaille à nourrir et à soigner le ver sous la terre.

Puis Thel va sous la terre comme le Christ va sous la terre pour faire ressusciter les vers, les morts.

Et puis, comme le Christ, elle rompt le petit rideau de chair sur le lit du désir et elle ressuscite sans empêchement, et elle s'envole dans les vallées heureuses du ciel.

Certainement, il fallait nourrir le Pharaon dans sa tombe, pour qu'il puisse enfin subir sa métamorphose et s'envoler vers le ciel. Absurde de nourrir les morts ? Nécessaire de nourrir les larves. Ainsi, aux yeux de tous, les insectes meurent au début de l'hiver, et puis, aux yeux de tous, sortent ressuscités de la terre au printemps.

Plus encore, l'Eucharistie a son parallèle direct dans la vie des abeilles. Le Mâle, le Christ, laisse en mourant, en charge à l'Eglise, la Mère fécondée, par la mort, les fragments dont il dit : « Prenez et mangez, ceci est ma chair. »

Le mâle de l'abeille, en mourant, laisse dans le sein de la mère, la reine, les fragments infinitésimaux de sa chair et de son sang, et par millions la mère pourra les distribuer sur les œufs qui sont ses enfants et ainsi leur donner la vie

Pour vivre, pour pouvoir se reproduire, chacun doit avoir une goutte de sperme après la mort du mâle. L'Eucharistie, tirée du corps de Jésus-Christ,

donne cette goutte à chacun des enfants de la Mère-Eglise, et leur donne ainsi l'immortalité.

Et cette immortalité suit strictement le rythme de l'insecte. On enferme le corps mort dans un trou, on l'enveloppe dans un linceul comme la chrysalide ; et il sort du tombeau au jugement, et la chair transformée est devenue ailée, s'envole alors vers le ciel comme le Christ l'a fait, comme l'insecte le fait tous les ans sous nos yeux.

Pour les premiers chrétiens, le christianisme était avant tout la résurrection d'entre les morts : l'acquisition du statut des insectes.

12

LES RÊVES

J'ai utilisé déjà, dans l' *Atlantide et le Règne des Géants*, des rêves en témoignage de la survie, dans le subconscient jungien, de très anciennes visions qui ne relevaient pas du rêveur individuel. La légitimité du témoignage n'a pas été contestée par la critique.

Voici deux rêves d'insectolâtrie qui me semblent très probants. Sans doute, les spécialistes de récit de rêves en trouveront d'autres.

Le premier vient d'une fillette de huit ans, dont j'ai le manuscrit, et qui a rapporté l'expérience d'un termite allant nourrir sa reine ; tout y est : les longs couloirs qui mènent à la cellule royale, le trou dans le mur qui est à l'entrée de la cellule, la reine emmurée, l'acte de donner à manger, le soulagement de l'insecte qui a accompli sa tâche, le départ précipité.

Vaillant raconte :

« Immédiatement devant la tête de la reine, il y avait une petite ouverture d'entrée et de sortie

aux ouvrières, mais bien trop petite pour que la reine puisse y passer.

« Une rangée de travailleurs était occupée à nourrir la reine. Chaque insecte s'arrêtait devant la tête, et se baissait pour arriver à la bouche... Aussitôt que le termite avait donné son morceau à la souveraine, il se hâtait vers la sortie à l'extrémité opposée du souterrain.

« Le travail procédait avec la plus grande rapidité, sans qu'un ouvrier embarrasse ou gêne jamais l'autre. »

Dans le rêve, en effet, la fillette se croit seule, et le tout est transposé dans le règne humain, de sorte que l'horreur vient de la traduction en termes humains d'un événement normal dans le monde des termites.

Je me suis assuré qu'aucun livre sur les insectes n'était dans la maison de la fillette, et que l'enfant n'avait jamais rien lu sur ce sujet.

Il n'y avait, dans son esprit, aucune association entre son rêve et aucun insecte, elle n'avait jamais entendu parler de termites.

Je n'ai moi-même pensé à associer ce rêve à la termitière qu'en 1954, en écrivant ce livre.

Rédaction de la fillette, écrite à quatorze ans, le 4 septembre 1936. (Le rêve a été répété régulièrement et fréquemment entre huit et dix ans.)

« Un long tunnel avec des détours fréquents, et qui devient de plus en plus étroit. Quelque chose me dit qu'il faut que j'y aille.

« J'ai grand peur, mais je sais qu'une fois entrée, je ne pourrai plus revenir.

« Dans mes poches et dans mes mains, je porte des biscuits, des gâteaux et d'autres nourritures.

Je sais que tout d'un coup je vais voir. Un visage sans corps est devant moi.

« Un visage seul, entouré d'ombres terrifiantes.

« Je nourris la bouche avide, mais silencieuse. Les yeux sont grands, froids, sombres, et regardent fixement.

« Quand c'est fini, je me mets à courir tout le long du reste du tunnel et je me trouve au même endroit qu'avant d'entrer, je suis heureuse que ce soit fini, au moins pour ce jour-là.

« J'étais épouvantée et toute crispée en marchant vers l'endroit où la vision m'attend. Le tunnel est si étroit à un certain endroit que je suis obligée de me mettre à quatre pattes. Mais une fois la vision nourrie, je puis courir librement jusqu'à l'endroit d'où je suis partie. »

Les déclarations de Marais sont confirmées. C'est par la télépathie que l'insecte est dirigée : « Quelque chose me dit qu'il faut que j'y aille », dit la fillette, et « je sais que tout d'un coup je vais voir ».

Le second rêve a été publié dans *La Mort et le Rêveur* (1). Il est tiré de mon journal de rêves. Je regrette de n'avoir ici que mon propre témoignage, mais le rêve est trop « insecte » pour que je ne le donne pas.

Il s'agit évidemment d'insectes géants et intelligents, qui viennent explorer l'humanité, peut-être en venant d'un autre monde, séparé de nous par « un mur de flammes ». Peut-être venaient-ils du tertiaire ou du secondaire : le rideau de flammes serait une figuration de la chute enflammée d'un satellite sur la terre. Les insectes géants

(1) La Colombe, Paris, 1947, D. Saurat.

viendraient alors de périodes précédentes, et y retourneraient.

C'est en tout cas un second exemple curieux d'insectolâtrie de nos jours. Il est du 11 novembre 1941, date à laquelle j'étais très loin d'études entomologiques, et il n'est en relation avec rien : ni autres rêves d'insectes, ni recherches scientifiques ou philosophiques, ni lectures, ni conférences, ni romans interplanétaires que je ne cultivais aucunement à cette époque. A Londres, à cette date, nous étions tous occupés à bien d'autres choses.

Mais il est possible que les violentes émotions de guerre remuent en nous des zones de l'être que sans cela nous ne connaîtrions jamais.

L'homme regardait. Dans le rien que couvrait son regard apparut graduellement un être étonnant.

Un mètre de haut peut-être, un mètre de large. Aucune épaisseur évaluable ; peut-être un demi-centimètre. Composé de cinq grandes valves réunies par le centre ; comme un insecte sur le dos duquel quelques grandes élytres viennent se réunir. Non pas par paires, mais les cinq reliées par leur centre, sans membrane ni lien de cohérence ; très solidement reliées cependant, se recouvrant toutes un peu, imbriquées, au centre. Dures écailles sans corps ; immense insecte composé uniquement de cinq élytres dures, mais sans ailes, sans corps, sans jambes, sans tête, avec l'épaisseur presque fictive de l'élytre très dure.

L'être s'approcha de l'homme, sans paraître employer aucun moyen de locomotion, sans jambes, sans mouvoir ses cinq élytres ; il s'approcha simplement d'un mouvement abstrait ; il était à dix

mètres, il fut à cinq mètres, puis à deux mètres. Il regardait l'homme. L'homme le regardait avec ses deux yeux et son cerveau.

L'élytréen regardait l'homme avec toute sa substance noire, dure et luisante, sans yeux, sans antennes, sans pattes, sans filaments, sans corps. Avec son épaisseur d'un demi-centimètre au moins, avec les courbes suprêmement élégantes de ses valves allongées à cinquante centimètres ou plus de son centre, en ovales de trente centimètres sur leur largeur.

L'homme voyait clairement les cinq valves imbriquées au centre de cet être, et courbées vers leur arrière, assez semblables à d'immenses écailles d'huîtres dont le creux aurait été vers l'homme, mais noires en dedans comme au-dehors. Pas très creuses.

Noires, luisantes, laquées. Une qualité vivante dans cette laque ; peut-être était-ce par cette laque qui recouvrait ses valves que cet être sentait, voyait, pensait ? L'homme ne pouvait concevoir comment, mais il savait que l'élytréen l'examinait avec la plus grande attention ; et il sentait que lui, l'homme, était aussi incompréhensible pour l'élytréen, que l'élytréen l'était pour un esprit porté par l'humanité.

Tout à coup, derrière le noir laqué de l'être, un grand mur de flammes parut ; trois ou quatre mètres de feu en hauteur et en largeur, dont émanait jusqu'à l'homme une chaleur plutôt douce et nullement menaçante.

L'élytréen parut se rassembler dans son immobilité, sa noire dureté ressortant sur le mur de flammes ; puis aussitôt, sans intervalle, il fut dans le feu, comme s'il était entré chez lui ; sa

substance noire devint transparente, rosit, rougit sur la flamme jaune, puis se dora, puis s'argenta, et la flamme jaune s'argenta, et l'élytréen fut dissous, argenté dans l'argenté, et le tout pâlit et disparut.

L'homme regardait à nouveau en vain ; il n'y avait rien à voir dans la portée de son regard.

Du temps passa : l'homme vécut, alla et revint, s'occupa de son métier, de sa femme et de ses enfants ; puis plus tard, un jour, à un moment, se retrouva au même endroit, peut-être au même moment où il avait vu l'élytréen.

Comme la première fois, rien ne se trouvait devant son regard.

Puis, graduellement, apparut un nouvel être, évidemment de la même race que le premier, mais complètement différent. L'élytréen avait dû aller l'alerter, l'avertir, lui expliquer sa mission, lui dire comment il avait vu un homme, ou du moins trouvé un homme, et n'avait rien pu en tirer ; et puis l'envoyer, lui, ce second habitant du même inconcevable univers, mieux équipé pour la recherche.

En effet, celui-ci avait de très longues pattes, d'un mètre peut-être, très flexibles, en huit, ou dix morceaux articulés pour chacune ; huit, dix pattes peut-être ; l'homme ne put les compter. Car celui-ci remuait beaucoup. Un gros centre noir, élytréen encore ; valve courbe laquée de la grandeur de la main ouverte, sans forme définissable, en partie circulaire, en partie rectangulaire ou trapézoïde, mélange de plusieurs géométries. L'être s'immobilisa un instant devant l'homme et une sorte de communication s'établit. L'homme pensa ; il sait, il perçoit moins de moi que je ne perçois

de lui ; il vient pour s'informer, pour informer les siens ; laissons-le faire.

Aussitôt, l'élytréen à pattes, comme s'il avait compris le consentement de l'homme, d'un bond fut sur l'homme. Il ne pesait rien ; l'homme ne bougea pas, resta parfaitement immobile, de cœur, d'esprit, de corps. Avec une infinie délicatesse, les longues pattes se mirent à frôler tout le corps de l'homme, passant doucement sur son visage, se courbant pour toucher le derrière de sa tête, se déroulant à un millimètre de ses yeux, pénétrant très légèrement dans ses oreilles, sans aucun chatouillement, sans aucun dérangement, s'insinuant même sous ses vêtements sans arracher un seul de ses poils, faisant dans le plus complet détail la topographie de tout son corps ; s'enroulant autour de ses doigts et de ses orteils, poussant même une antenne à peine sentie entre la plante de son pied et la semelle de son soulier.

L'homme sentait directement la délicatesse infinie de cet être, qui ne voulait lui faire ni le moindre mal ni le moindre déplaisir ; et l'homme admirait l'intelligence extraordinaire de l'élytréen, bien au-dessus de l'intelligence humaine, puisque l'élytréen prenait les mesures les plus précises et les plus minutieuses sans rien offenser de l'organisme terrestre, alors que l'homme n'osait pas remuer la main de peur de meurtrir ou de déranger quelqu'une des articulations du grand insecte. « Il comprend bien mieux mon corps que je ne puis comprendre le sien, pensait l'homme. Il a donc un bien meilleur point de départ pour me comprendre que je n'en ai pour le comprendre. »

Puis, par une sorte de courtoisie intercosmique,

l'élytréen aux longues pattes, en se retirant, se dressa devant l'homme, étendant aussi loin que possible dans tous les sens ses huit, ou dix, ou douze pattes. L'homme ne sut pas parvenir à les compter, et se sentit intellectuellement inférieur. L'être debout devant lui sur deux de ses pattes, rayonnant dans tous les sens, fit fonctionner toutes ses articulations devant l'homme, évidemment pour le mettre à même de comprendre l'organisation élytréenne, comme lui, l'élytréen, avait appréhendé l'organisation humaine.

Et même, par une sorte de suprême salut, il leva du sol les deux pattes qui semblaient le maintenir, et resta suspendu apparemment dans le vide ; puis il rassembla toutes ses pattes autour de son centre, et disparut tout d'un coup.

Mais l'homme se souvenait du premier élytréen, qui n'avait ni tentacules, ni pattes, ni corps, et qui était disparu dans le mur de flammes.

Et l'homme ne comprenait rien de ces deux êtres, sauf sur le plan purement spirituel ; ils étaient venus avec bonne volonté, et lui les avaient reçus avec bonne volonté.

Et l'homme fut très content de cela. Quelle meilleure base d'intelligence même aurait-elle pu trouver pour un avenir inconcevable ?

13

MYTHOLOGIE ET POÉSIE

Les Grecs contaient que Hercule, géant mystérieux dont ils n'ont jamais bien compris les aventures, avait erré vers l'Extrême-Occident dans l'accomplissement d'un de ses travaux.

Or, quelque part sur le Guadalquivir ou dans les îles Azores, ou plus loin encore (en Amérique ? en Atlantide ?) il avait rencontré un monstre étonnant dont on savait le nom : Geryon.

Ce monstre avait trois corps, reliés l'un à l'autre par une espèce de grosse corde, et il avait des ailes puissantes.

Chose plus étonnante encore, il possédait un bétail domestiqué et fructueux.

Hercule le tua à coups de flèches et emmena le bétail.

Il est évident, au point où nous en sommes, que Hercule, l'un des premiers géants humains, avait rencontré un insecte géant ; les insectes seuls ont trois corps reliés par un câble : la tête, le corselet et l'abdomen. Regardez une abeille. Et avec de puissantes ailes.

Et certains insectes, dont encore aujourd'hui les fourmis et les termites, élèvent du bétail.

Quelque très ancienne tradition sur les géants ennemis des insectes gigantesques est donc parvenue aux Grecs. Car les géants ont dû nettoyer la terre des monstrueux insectes qui la possédaient avant eux, comme nous avons dû nettoyer la terre des monstrueux géants qui la possédaient avant nous.

Hercule au tertiaire tuant Geryon, c'est David au quaternaire tuant Goliath.

Dans les deux cas, avec l'arme de jet, flèche ou pierre, car l'adversaire était trop formidable pour le corps à corps.

Dans un roman anglais récent et célèbre, le héros, au cours d'une aventure souterraine, rencontre dans une grotte un monstre terrifiant, qui est un parallèle exact de Geryon. Comme C.-S. Lewis n'a établi aucune relation avec la saga d'Hercule, à quoi son roman ne ressemble nullement, je cite le passage comme l'expression d'un rêve qui se produit dans l'imagination d'un de nos contemporains, doublant ainsi le rêve de la fillette qui appartient au monde des termites :

« D'abord parut quelque chose qui ressemblait à un branchage d'arbre, puis sept ou huit points de lumière groupés irrégulièrement comme une constellation, puis une masse tubulaire qui réfléchissait la lueur rouge comme une surface polie. Le cœur de notre héros fit un grand bond dans sa poitrine quand il vit tout d'un coup que les branches étaient de longues antennes à aspect métallique et que les points de lumière étaient les yeux nombreux d'une tête coiffée d'écailles ; la masse qui suivait cette tête était un large corps

à peu près cylindrique. Des choses horribles suivaient cela, des jambes anguleuses à points nombreux. Puis, alors qu'il pensait que tout le corps était maintenant visible, un second corps suivit et après cela un troisième. Le monstre était en trois parties qui étaient unies l'une à l'autre par une sorte de structure semblable au lien qui unit les différentes parties d'une guêpe. Ces trois parties ne semblaient pas être vraiment alignées et on avait l'impression que quelqu'un avait écrasé cet être. C'était un monstre énorme, informe, et dont tout le corps était dans un état de frémissement perpétuel (1). »

Graves écrit : *le mot « Hercule » a beaucoup de significations.* Cicéron distingue (*The White Goddess*) six personnages différents nommés Hercule ; Varron en connaît quarante-quatre. Son nom en grec signifie *gloire de Héra* (Héraclès), Héra étant la déesse de la mort.

« Il est le personnage le plus embarrassant de la mythologie classique.

« Il paraît d'abord comme un roi pasteur sacré, dans les légendes, le folklore, les monuments mégalithiques. Il est faiseur de pluie et manie la foudre. Les légendes le font venir de la Libye et de l'Atlas. Il peut bien être venu de ces régions du Paléolithique. »

(Rappelons son aventure pyrénéenne avec le géant Bebrix et la jeune Pyréné.)

« Les prêtres de Thèbes en Egypte, qui l'appelaient Shu, le dataient de dix-sept mille ans avant Amasis (suivant Hérodote). »

(1) C. S. Lewis. *Voyage à Vénus*, Club du Livre d'Anticipation.

Peut-être en relation avec cet Hercule égyptien, un texte égyptien des pyramides, que l'on cite comme remontant à une période bien plus ancienne encore, dit que :

« Le roi mort est un chasseur qui attrape et dévore les dieux, afin de s'approprier leurs qualités. » Le Pharaon mort redevient géant.

Les « dieux », pour les géants, ce sont les grands insectes, comme plus tard pour les hommes, les « dieux » seront les géants. On les mange pour les mêmes raisons, pour s'approprier leurs qualités.

Cet écho de l'association géants-insectes n'était pas le seul en Grèce.

Achille, le géant invincible, était le roi des Myrmidons ; les Myrmidons étaient les descendants des fourmis.

Dans les temps premiers, un fils de Jupiter (qui avait beaucoup de fils, par des mères diverses) était tombé amoureux d'une merveilleuse créature féminine, la mère des trois Grâces, Eurymedusa. Mais elle ne voulut rien savoir. Alors, ce fils de Dieu, pour prouver son amour, se changea en fourmi et montra toutes ses qualités, sa persévérance, son courage, son dévouement, son industrie, son intelligence. La déesse fut touchée et céda.

Ainsi naquirent les peuples des fourmis, qui devinrent ensuite sous forme humaine, les Myrmidons d'Achille.

Victor Hugo aussi se souvient de l'âge d'or des insectes (*Contemplations*) :

L'être créé, paré du rayon baptismal,
En des temps dont nous seuls conservons la mé-
[moire,

Planait dans la splendeur sur des ailes de gloire.
Tout était chant, encens, flamme, éblouissement,
L'être errait, aile d'or dans un rayon charmant,
Et de tous les parfums tour à tour était l'hôte.
Tout nageait, tout volait.

Le Satyre de la légende donne le nom de cet âge.

Il dit : les premiers temps, le bonheur, l'Atlantide.

14

CHUTES ET DÉPASSEMENTS

LA RÉSURRECTION

Comme l'a fait remarquer le savant hollandais Albert Raignier, c'est une erreur de refuser à l'insecte individuel tout élément d'intelligence et de volonté personnelle.

Quand dix mille termites se battent contre dix ou vingt mille fourmis, il est vain de dire que chacun des combattants est guidé par l'instinct, quel que soit le contenu de ce concept « l'instinct ». Dans une lutte, le coup à porter à l'adversaire est jugé et décidé par une intelligence qui ne peut être qu'individuelle. Nul autre que le lutteur ne peut décider immédiatement et sous peine de mourir, de l'opportunité de tel ou tel coup, de telle ou telle prise, de tel mouvement d'avance ou de retraite. Deux pantins mis en face l'un de l'autre et animés par l'électricité ou la radio, ne peuvent pas vraiment se battre au sens où deux hommes, ou bien deux fourmis, se battent.

Quand un insecte cherche à vous échapper, et souvent réussit, à son niveau, c'est son intelligence qui est en action contre la vôtre.

Inversement, un observateur impartial, non humain, voyant une de nos armées en action ou en mouvement, voyant les individus en formation agissant ensemble, renonçant apparemment à toute liberté et à toute intelligence (et nous savons qu'ils y renoncent dans une large mesure) pourrait aussi logiquement conclure que les êtres humains n'ont ni volonté séparée ni intellect individuel.

Les abeilles, si elles pouvaient observer nos danses, n'y trouveraient pas de sens, alors que les leurs diffusent des informations précises et précieuses.

Il n'est pas possible de décerner l'instinct à l'insecte d'un côté et l'intellect à l'homme de l'autre. Dans l'homme, une énorme partie de son activité lui échappe complètement : presque tout le comportement de sa physiologie — digestion, circulation — qui est la base de tout le reste, mouvement ou repos, santé, dépression ou joie ; et une bonne partie de ses sentiments qui sont involontaires, à commencer par le plus important de tous, l'amour, sans parler de l'amour maternel, de l'envie, de la colère, de tant d'autres.

De quelle nourriture nous avons besoin, cela ne dépend pas de nous. Nous la procurer est notre affaire. Nous sommes en cela dans le même cas que l'insecte.

Chez l'insecte, il y a aussi de l'intelligence ; les fourmis ont leurs hommes politiques.

De plus, il y a à notre intelligence de graves inconvénients. Notre horreur, notre peur de la mort et de la maladie, qui gâtent une grande partie de notre vie, doivent être inconnues des insectes. L'insecte tué sans doute ne le sait même pas. Notre stupeur et notre désarroi devant le monde

des insectes sont stupides. Nous nous mettons à la place de l'insecte avec nos sentiments, qu'il n'a pas. Sans doute, le mâle du scorpion ne se sent pas mangé. Et pourtant, dans les batailles, les insectes savent très bien éviter la mort, tout comme nous.

Si nous regardons les animaux, dans un troupeau surveillé par le berger et le chien, chaque mouton pourtant trouve son herbe et la mange.

En religion, ce que nous appelons « la foi », est peut-être notre forme de l'instinct. Le croyant appelle le Christ son « berger ». La foi est, en effet, adhésion directe ; elle comporte raison et « intellect », mais passe au-dessus. L'action est « l'instinct » de l'insecte : l'action est une adhésion plus directe encore, puisque :

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Gœthe, dans sa traduction si célèbre de « Au Commencement était le verbe » arrive avec l'étonnant monologue de *Faust* à :

Am Anfang war die That.
Au commencement était l'action.

Si Gœthe n'avait écrit que cela, il serait un très grand homme. L'action de l'insecte, en effet, implique intelligence, liberté et adhésion volontaire, qui ne se manifestent qu'ensuite.

L'insecte manifeste concrètement, sans hésitation, dans sa vie et sa mort physique, ce que nous ne manifestons qu'avec des hésitations, des reprises, des tâtonnements, des doutes. Dans l'exécution du rythme de la vie que nous avons défini au début de cette recherche, les insectes nous sont bien supérieurs. Ils sont meilleurs chrétiens que

nous. Le Christ s'est incarné clairement dans tous les insectes. Il n'a pu s'incarner qu'en *Un* homme.

Marais arrive à cette conclusion que pour comprendre la termitière, il faut la juger comme une unité organique qui comprend les milliers d'insectes comme des cellules de notre corps.

Maeterlinck qui, à son niveau, a beaucoup réfléchi à ces sujets, plus sans doute que la plupart des spécialistes, se réfère à un « esprit de la ruche » qu'on lui a reproché sans trop chercher à savoir ce qu'il voulait dire.

Tous les zoologistes et biologistes que j'ai lus, tôt ou tard glissaient dans le finalisme et l'anthropomorphisme et même, et surtout, dans le déisme déguisé, comme les citations données plus loin le montreront.

En fait, une conscience plus élevée vient s'insérer, et est observable, dans tous les points où la possibilité en est créée.

Quelque chose de plus que l'homme paraît dans l'histoire de l'homme.

« L'esprit » de la ruche ou de la termitière fait se sacrifier, au besoin, l'insecte individuel, et l'homme sait aussi, moins bien que l'insecte, il est vrai, mais enfin il sait, se sacrifier à la cité, à la patrie.

Mais alors que la ruche ou la termitière savent parfois se sacrifier à la race, ou à tout le moins s'exposer, la cité humaine ne sait se sacrifier à l'humanité.

Il semble pourtant que l'homme soit arrivé à une conception plus haute que celle de la race. Dans le mysticisme, l'homme arrive à supprimer son moi devant Dieu, à se sacrifier à Dieu dans les martyrs, « même s'il n'y avait ni ciel, ni en-

fer, ni immortalité, mais uniquement pour l'amour de Dieu », a dit la grande sainte Thérèse.

Il semble donc que dans l'homme on puisse voir un dépassement moral du monde. Le dépassement de soi commence chez l'insecte, vers un « soi » plus grand sans doute, cité ou race, mais « soi » encore. Le dépassement humain fait concevoir l'abolition du moi.

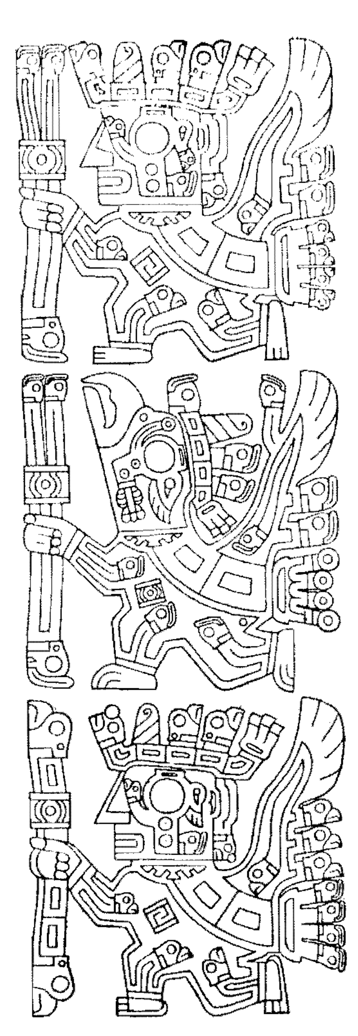
C'est peut-être donc vers cela que tendent ces insertions de liberté et de conscience que nous sommes forcés de constater dans l'organisation des êtres, lorsque, mettant le plus loin de nous ceux qui nous ressemblent le moins, nous promenons notre esprit comme une lampe sur les degrés ainsi arrangés.

Remarquons que c'est dans le monde concret, le plus concret possible, que les insectes sont de meilleurs chrétiens que nous. Au centre du christianisme, le rituel concret des insectes est devenu spirituel. Avec la résurrection de la chair, le concret est sauvé jusque dans l'éternité, mais c'est qu'il est transporté dans l'éternité même par l'esprit même, alors que dans l'insecte nous croyons voir, au contraire, l'esprit devenu matière vivante et enfoncé totalement dans le concret.

Et cette série de dépassements se fait par une série de chutes. Nous concevons, assez facilement, avec le géologue Perrier ou le poète Hugo, un âge d'or des insectes suivi par une chute des insectes : Hercule tue Geryon.

Avec Bellamy et les Grecs, nous concevons une chute de géants que nous avons presque vue : David tue Goliath.

Et ces chutes ont été soudaines, non pas le résultat de longues décadences, mais la conséquence



Les trois ailés

chacune d'une catastrophe cosmique : la chute sur la terre de la lune secondaire, puis de la lune tertiaire, l'expulsion physique, en un seul jour, par un cataclysme universel, hors d'un paradis longuement savouré.

La chute du secondaire a libéré l'homme des mécanismes des insectes, dirigés par le sexe et la reproduction ; et lui a donné assez de conscience et de liberté pour créer une seconde civilisation qui a commencé à dégager l'individu.

La chute du tertiaire a libéré l'homme des matriarcats gigantesques et des contraintes sexuelles que les anciennes mythologies rapportent encore ; plus de liberté et plus de conscience ont été introduites dans le monde des hommes qu'il n'y en avait dans le monde des géants.

L'homme s'est approché d'un pas plus près de Dieu qu'au temps des géants, c'est la conclusion inévitable de tout ce que nous avons rapporté ici ; l'homme a échappé au cannibalisme, au sacrifice concret du mâle, au matriarcat, à la vie souterraine (symbole inscrit dans la matière). De même que le géant s'était approché d'un pas plus près de Dieu que l'insecte.

Des insectes géants et intelligents, l'être est tombé aux insectes mécanisés. Des géants bons et puissants, l'être est tombé aux cannibales et aux brutes. Quelle peut être la chute de l'homme ? Le drame se joue.

Mais en même temps, des insectes aux géants, le rituel a commencé à se spiritualiser ; les géants l'ont appliqué aux dieux plus qu'à eux-mêmes ; ensuite, depuis la religion des termitières de Tiahuanaco jusqu'au christianisme, le rituel s'est, parmi les hommes, complètement spiritualisé, et cela a

fait oublier à beaucoup d'entre eux qu'il doit être à la fois concret et spirituel.

Une ascension de l'être doit évidemment continuer, en stricte logique, jusqu'à la destruction de la terre et la projection de l'homme dans l'éternité. Alors, dans quinze millions d'années, nous dit Hoerbiger, la trompette du géant de la Porte du Soleil, mue par les fluides de la terre tout entière, sonnera à la fois le jugement dernier et le triomphe de la planète dans le monde spirituel.

15

LA CITÉ ET LA NATION

LA DÉMOCRATIE DES FOURMIS

LES PARALLÈLES

Je ne défends pas la thèse absolue et j'estimerais, moi aussi, blasphématoire de dire, par exemple, que les vérités révélées de la religion nous ont été apprises par une antique observation du monde des insectes.

Je pense plutôt raisonnable de croire à une harmonie universelle entre le monde de la pensée et le monde des faits concrets. Le cycle de vie qui, dans la vie du Christ, est donné à la fois au spirituel dans son enseignement et au physique dans son histoire terrestre, se trouve dans toute la création. Logiquement, si l'on croit en Dieu, c'est dans la pensée de Dieu que le cycle existe, et donc on doit le retrouver dans la périphérie du monde, dans le concret vivant que représentent, au plus loin de nous, les insectes. Que nous nous prenions comme le centre est parfaitement inévitable.

Donc, pour nous, posant inévitablement notre conscience au centre du tout et faisant un effort

« surhumain » et donc efficace pour passer de cet anthropocentrisme au théocentrisme, nous pouvons aller intellectuellement du Cycle-Christ au Cycle-Insecte, ou inversement de l'Insecte au Christ. Les deux mouvements seront faux, étant également produits par l'esprit humain.

Ce sont les mouvements de l'esprit par lesquels nous apprenons quelque chose sur l'univers ; ce ne sont pas les mouvements de l'univers.

On a bien dit que l'histoire n'existe pas ; ce que nous imprimons sous ce nom, c'est l'histoire des idées des historiens. A ce qui s'est passé, nous n'avons pas accès : nous avons accès aux réflexions de ceux qui ont vu, ou qui ont pensé les événements.

De même, nous ne pouvons expliquer par la vie du Christ de 1 à 33 après Jésus-Christ, le monde des insectes, ni non plus par le cycle des insectes la vie du Christ de 1 à 33. Nous pouvons voir que le monde entier est sorti parallèlement sur tous ses points de l'esprit de Dieu et voir ces parallélismes, et voir quelquefois les relations transversales : mais généralement nous nous trompons. Aussi, ce n'est pas non plus l'étude des grandes religions qui explique les croyances des sauvages ; ni l'étude des croyances des sauvages qui éclaire les grandes religions.

On peut dire : les ressemblances dans tout le cosmos viennent d'un centre qui rayonne partout.

On peut dire aussi : les ressemblances viennent de parallèles qui traversent l'être sous toutes ses formes.

On voit ainsi que même les figurations mathématiques ne sont que des expressions du langage humain, puisque en mathématiques la diffusion

en partant d'un centre est le contraire du parallélisme, et que cependant l'une et l'autre formules s'appliquent au réel.

En y regardant de près, je ne crois donc pas qu'on puisse dire, en général, que les cités des hommes ont été des imitations des cités des insectes. Pourtant il est intéressant de noter les ressemblances.

Il n'y a que quatre formes possibles de gouvernement, et nous les trouvons toutes quatre chez les hommes et chez les insectes :

la royauté absolue,
la royauté modérée (ou constitutionnelle),
la démocratie,
l'anarchie.

Nous avons vu la royauté absolue chez les termites.

La royauté modérée de la reine abeille n'a peut-être plus que le nom de royauté.

L'anarchie, apparente en tout cas, n'est que trop visible. Bossuet prétend dans la conclusion de son *Discours sur l'histoire universelle* que l'anarchie n'est qu'apparente et qu'en réalité Dieu dirige tout jusque dans les moindres détails. Thèse très séduisante, mais peu admise en politique de nos jours.

Mais il est curieux de remarquer comment vivent les fourmis.

Les pondeuses ne semblent exercer aucune autorité. En fait, nul ne semble chez les fourmis exercer d'autorité. Mais les fourmis ont une catégorie d'individus qui correspond exactement à ce que nous appelons les hommes politiques. Les auteurs anglais et américains ont étudié de près

ces individus et les appellent « centres d'excitation » : *Centers of excitement.*

Maeterlinck écrit, s'inspirant de Michelet (*La vie des fourmis*) :

« Quand il s'agit de prendre une résolution dont dépendra peut-être le sort de la cité : l'abandon de la maison natale, une émigration, une expédition dangereuse, par des caresses antennales, surtout par l'exemple, elles s'efforçent de convaincre celles qui ne partagent pas leur avis. Il leur arrive alors, comme le dit fort bien Michelet, qui cette fois n'est pas trop sentimental, d'enlever l'auditeur, qui ne fait aucune résistance, et de le transporter au lieu, à l'objet désigné. Dans ce cas, qui sans doute est celui d'une chose difficile à croire ou à appliquer, l'auditeur convaincu s'unit à l'autre, et tous deux vont enlever d'autres témoins qui, à leur tour, font sur d'autres en nombre toujours croissant, la même opération. Nos mots parlementaires *enlever la foule, transporter l'auditoire,* ne sont nullement métaphoriques chez les fourmis. »

D. W. Morley écrit : « Ces centres d'excitation sont les premiers meneurs. Ils décident de ce qu'on va faire, non pas en s'asseyant pour réfléchir, mais en *excitant* les autres fourmis à faire le travail en le commençant eux-mêmes. »

L'observateur décrit le commencement d'une nouvelle fourmilière : les peu nombreux « meneurs » ont décidé qu'il fallait construire une autre cité.

« Chaque « meneur » portait soit une larve, soit un ouvrier, mais le début du mouvement est sujet de dispute. Un ou deux ouvriers qui sont allés reconnaître un nouveau site se mettent à en por-

ter d'autres vers le nouvel endroit. Mais souvent il y a bagarre, et parfois les fourmis transportées au nouveau site proposé par les meneurs, s'enfuient et retournent à l'endroit où on les a prises. Mais les meneurs s'emparent par la force d'autres ouvriers et les transportent au nouveau site, d'autres se joignent volontairement aux meneurs, des ouvriers récalcitrants continuent à revenir vers l'arrière, mais graduellement le mouvement vers le nouveau site grandit. Certains des récalcitrants rentrent à la vieille cité, souvent emportant à leur tour d'autres ouvriers vers l'arrière, mais même ces meneurs de l'opposition finissent par se laisser entraîner vers la cité nouvelle et se rallient aux premiers. Un nombre de plus en plus grand demeure sur le nouveau site, et bientôt on se met à creuser et à construire.

« Ce conflit peut continuer longtemps après que la cité nouvelle est bien établie. Il y a des ouvriers qui refusent de bouger même alors, même quand l'ancienne fourmilière est en fait abandonnée, et qui y vivent dans un état léthargique jusqu'à leur mort (*The Evolution*).

« Quelques-unes de ces fourmis, centres d'excitation, sont plus que les autres, les puissants moteurs de la colonie. Ce sont les plus sensitifs et les plus énergiques des travailleurs de la cité. Ils réagissent plus rapidement aux événements et aux sensations, aux renseignements qui s'accumulent dans leurs organes sensoriels. Ils agissent avec plus d'intensité d'énergie nerveuse. Ils sont les moteurs de la cité, les premiers qui perçoivent la présence de la nourriture ou de l'ennemi, ou qui sentent bouger un grain de terre ou une brindille sur les chemins frayés. Les premiers à agir

et, ressemblant étrangement à certains hommes, les premiers à se faire tuer.

« Mettez-les dans un labyrinthe artificiel, et ils découvrent, les premiers, la sortie.

« Ils sont la mémoire et le jugement de la fourmilière. »

Morley rapporte qu'au cours d'une expérience, un de ses collègues américains, Turner, mettait des fourmis sur une petite estrade qui les menait à un nid où elles transportaient des larves. Les fourmis apprirent à venir se poser avec leur fardeau sur la petite spatule qu'utilisait Turner et à raccourcir ainsi leur chemin. En fait, ces bestioles intelligentes se servaient de l'entomologiste pour se faire faciliter leur tâche.

L'amour des sports est développé chez les fourmis.

« Elles ont des batailles simulées et des luttes corps à corps l'une contre l'autre, et montrent tous les symptômes de la joie de vivre. »

Il a fallu longtemps aux formicologues pour découvrir certaines batailles privées dans lesquelles les fourmis ne se faisaient pas de mal, et ces matches de boxe se passent au milieu d'une foule de spectateurs qui, à juger par leur conduite, s'amusent autant que nous autres spectateurs de football ou de catch.

Tout le monde sait aussi que les fourmis élèvent du bétail et en tirent du « lait » comme nous de nos vaches.

Mais enfin, les fourmis ont aussi un système de communications qui peut-être nous dépasse et devient de la télépathie, ou de la radio.

Voici une mobilisation de guerriers Pheidole : (est-ce assez humain ?) : « Les soldats des Phei-

doles sont pour la plupart des créatures paresseuses et lentes. Ils sont bien plus gros que les ouvriers, leurs têtes sont rectangulaires et souvent aussi longues que le reste de leur corps ; au-dessus de la bouche, ils portent une énorme paire de mâchoires de guerre. La mobilité n'est pas une de leurs caractéristiques. Ils errent, sans but, le long des chemins tracés, parmi les ouvriers affairés, mais ne font aucun travail.

« Ils ne donnent des signes d'activité que quand les ouvriers eux-mêmes s'excitent au-delà de la normale. Et puis, tout d'un coup, comme si quelque chose arrivait qui les anime comme un commutateur électrique anime un courant, ils se précipitent au-dehors du nid et se mettent à courir de çà de là, en attaquant de leurs immenses mâchoires toute créature étrangère qui passe à leur portée. »

Et pourtant, quelquefois, comme chez nous, les soldats aident à faire la moisson :

« Excepté en ce que, de temps en temps, ils aident les ouvriers à décortiquer les graines, voilà tout ce qu'ils font pour le service de la cité. »

Et enfin, chose incroyable mais certaine (1), il y a des fourmis qui s'adonnent à l'ivrognerie. Certains parasites de la termitière produisent une sécrétion excitante mais délétère, et il y a des travailleuses qui aiment tant cet alcool qu'elles s'en gavent jusqu'à être stupéfiées, et elles sont alors « mises au lit » par les autres jusqu'à guérison.

Mais c'est dans l'art de la guerre que nous devons admirer les fourmis et constater des ressemblances avec nos tactiques et nos stratégies. Ici

(1) Voir Maeterlinck, *Fourmis*.

encore, il n'est pas question que nous ayons appris d'elles, ni elles de nous. Nos dispositions, insectes ou hommes, viennent de plus profond, et doivent être innées.

Il est à peine nécessaire de dire que les fourmis ont des armes de jet et des tanks ; elles font la guerre chimique par jets corrosifs d'acide formique et elles ont spécialisé leurs meilleures brutes et les ont transmormées en chars d'assaut. Sans doute quand nous les aurons étudiées à fond, trouverons-nous chez elles quelques procédés à imiter. Elles n'ont pas l'air d'avoir inventé la bombe atomique, ou peut-être l'ont-elles trouvée trop dangereuse pour ceux qui l'emploieraient.

Feytaud, d'après Bathellier, décrit ainsi une bataille de fourmis contre les termites. Pour notre satisfaction humaine, la bataille s'est terminée par la victoire du bon droit, car les termites sont évidemment les attaqués et les fourmis les agresseurs. Malheureusement, il arrive souvent que les fourmis triomphent : la guerre, encore en cours, dure depuis cent cinquante millions d'années entre les deux espèces.

« Au commencement de la bataille, les soldats (termites) se précipitèrent sur les fourmis qu'ils essayaient d'étrangler dans leur pince. Mais ils étaient (les termites soldats) immédiatement saisis dans une nuée d'ennemis qui les tenaillaient au ventre, s'accrochaient à eux et ne lâchaient pas prise, malgré leurs sauts et contractions suivis de brusques détentes. Empoisonnés sans doute (par l'acide formique), ils retombaient paralysés et mouraient.

« Entre-temps, les ouvriers (termites) qui s'étaient mis à réparer la vaste brèche (lâchement

faite par le savant Berthellier lui-même et aussitôt exploitée par les fourmis), recouvraient les meules à champignons de terre mastiquée, tout en ménageant de petites ouvertures aussitôt gardées par autant de soldats.

« Des renforts arrivent aux fourmis sous forme d'une longue colonne dont l'extrémité se perd dans la prairie environnante ; elles traînent avec elles ces énormes neutres à forte cuirasse et à puissantes mandibules qui leur servent, selon le cas, de boucliers ou de machines de guerre et qui, répartis dans la masse à distances régulières, semblent des chars d'assaut dans une colonne d'infanterie. Mais cette redoutable formation rencontrait partout des guerriers (termites) vigilants. Dès qu'une fourmi passait à leur portée, ils s'élançaient sur elle, lui décochaient un coup de cisaille, puis, reculant aussitôt, reprenaient leur faction à l'entrée de l'orifice qu'ils étaient chargés de défendre.

« La machine de guerre, le tank fourmi, deux fois plus grosse que son adversaire (le guerrier termite) était coupée net en deux tronçons.

« La lutte, qui fut rude, se termina par la retraite des fourmis. »

Ainsi, conclut Feytaud, les termites seraient en état d'infériorité dans la lutte à découvert (que les hommes leur imposent parfois en ouvrant les termitières, ce dont les fourmis profitent). Ils ont une aptitude supérieure dans les combats d'embuscade, « les seuls auxquels la nature les astreigne pour se maintenir dans leurs places fortes ».

Autrement dit, leurs lignes Maginot sont mieux conçues que les nôtres.

« Cela est vrai aussi bien dans le cas où les défenseurs combattent à l'arme chimique. Le sac contractile qui alimente leur pistolet nasal est garni de l'humeur visqueuse qu'ils projettent sur l'adversaire.

« Un soldat (termite) frôlé par une fourmi, s'arrête, dirige le rostre de son côté et la gratifie d'un jet de glu. Abandonnées à leur sort, les fourmis ne réussissent pas à se dégager et meurent sur place complètement immobilisées. »

Je m'en voudrais de fournir des arguments aux ennemis de la démocratie, mais il semble bien que les fourmis démocrates soient les plus aguerries des créatures vivantes. Elles se battent entre elles, parfois même en guerres civiles dans la même cité ; elles attaquent d'autres fourmis moins douées, et s'en font des esclaves ; quant à attaquer tout ce qui n'est pas fourmi, c'est leur tâche quotidienne.

Admirables donc en elles-mêmes à certains points de vue, elles ressemblent trop aux hommes pour ne pas être dangereuses pour nous. Sir John Lubbock a dit que le plus proche parent de l'homme, sur le plan moral et intellectuel, n'est pas le singe, mais la fourmi. C'est donc peut-être aussi la fourmi qui est pour l'homme l'être le plus dangereux sur terre. Et il y a des savants qui pensent que la terre finira par appartenir aux fourmis, une fois l'homme disparu.

Maigre consolation de penser que probablement les pacifiques termites non agressifs réussiront à se maintenir contre les fourmis, ce à quoi l'homme aura échoué.

Ne nous consolons pas avec Pascal, en pensant que la fourmi n'en saura rien, et que les insectes

ne sont que des machines. L'un des meilleurs connaisseurs des fourmis, Albert Raignier, qui est en plus professeur de biologie générale, chargé de missions internationales et connaît les hommes aussi bien que les bêtes, écrit (1) :

« Il y a encore des mondes à découvrir dans la vie psychique des fourmis. Car une colonie de fourmis n'est pas un groupe d'automates, mais, comme toute communauté animale, elle se compose de personnalités ; de types possédant un caractère et des habitudes, et peut-être aussi des défauts et des passions propres. » (Je rappelle que certaines fourmis sont enclines à s'enivrer de sécrétions spéciales de leur bétail, et alors deviennent inutilisables pour un temps, comme nos ivrognes.)

« Rien n'est aussi inexact que de considérer un peuple de fourmis comme un amas de produits fabriqués en masse. »

Ni pour les termites ni pour les abeilles, on n'a pu en dire autant, bien loin de là. Marquons donc un point en sens inverse, en faveur de la démocratie : c'est dans ce milieu où il y a des centres d'excitation, et des guerres civiles, et des ivrognes, et des politiciens, que la liberté de l'individu semble paraître avec quelque clarté.

Constatons pourtant que notre La Bruyère s'est trompé. Il est bien vrai encore, comme il le dit, qu'on n'a jamais vu dans une vaste plaine cinquante mille lions alignés pour se battre contre soixante mille tigres, ou dix mille loups contre quinze mille renards, mais on a vu, et on voit

(1) *Vie et mœurs des fourmis*. Payot, 1952, traduit du néerlandais.

couramment, des millions de fourmis parfaitement organisées en armées, et semant la terreur sur leur passage, non seulement parmi les autres insectes, mais parmi les bêtes les plus grosses et parmi les hommes. Quand une habitation humaine, comme cela arrive souvent en Afrique, est sur la route d'une de ces armées de fourmis, la seule chose que les hommes puissent faire, et qu'ils font, c'est de s'en aller, en emportant tout ce qu'ils ne désirent pas laisser dévorer. Souris, cheval, lion ou homme, tout ce qui ne s'enfuit pas disparaît.

Seuls les termites, dans leurs forteresses, peuvent défier les féroces impérialistes, et il arrive aussi, parfois, que les termites soient vaincus.

Dans un livre où on a tant parlé des termites, les relations politiques entre les termites et les fourmis ont peut-être leur place, car ces relations intéressent l'humanité, comme tiers parti.

Les termites ont régné pacifiquement sur la terre pendant cent cinquante millions d'années, mais alors les fourmis ont paru : et les termites ont dû s'armer.

« Presque tous les instruments de défense des termites ont été produits spécifiquement pour la défense contre les attaques continuelles des fourmis. Les guerriers termites à grosse tête, les cornes des unicornes *nasuti termes* par lesquelles un liquide particulièrement corrosif est lancé, les mandibules spéciales des *capritermes* qui permettent de sauter en arrière et d'échapper à la prise d'un ennemi, les sécrétions de *captotermes* qui collent l'une à l'autre les mâchoires de l'agresseur, toutes ces armes sont spécifiquement construites contre les fourmis.

« Les fourmis, elles, s'occupent bien moins des termites. Les termites sont pour les fourmis une source importante de nourriture, sans doute, mais une seulement. Aucune espèce de fourmis ne compte exclusivement sur les termites.

« Les succès des fourmis dans leurs guerres contre les termites sont énormes, et ainsi les fourmis contribuent considérablement à l'économie humaine dans les tropiques. »

Ainsi les hommes se sont laissés mettre dans cette position humiliante d'avoir pour alliés les féroces impérialistes contre les bons insectes pacifiques.

Il est juste d'ajouter que, comme nous l'avons vu, les termites eux-mêmes semblent ne pas avoir hésité, dans certains cas, à s'attacher comme mercenaires des fourmis guerrières pour la défense contre les autres fourmis.

La politique (on est un peu honteux de revenir sur cette platitude, mais elle est vraiment inévitable) ne connaît pas de lois morales, ni chez les hommes ni chez les insectes.

Mais qui pourra nier les parallélismes entre le monde des insectes et le nôtre ?

16

DE L'« HOMO SAPIENS » A L'« HOMO FABER »

Bergson écrit (1) :

« Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *homo sapiens,* mais *homo faber.* En définitive, « (italiques de Bergson *l'intelligence envisagée dans ce qui en paraît être la démarche originelle, est la faculté de fabriquer des objets artificiels, en particulier des outils à faire des outils et d'en varier indéfiniment la fabrication* ».

Je ne cherche pas à utiliser ici tout le bergsonisme ; mais on accordera que certaines idées de ce grand homme, à la fois poète et penseur, vont plus loin que toute autre tentative de notre époque. Je crois qu'ici il exprime une idée essentielle.

(1) *L'Evolution créatrice.*

Mais je voudrais soutenir la thèse que pendant une première période, avant « l'histoire et la préhistoire » dont parle Bergson, l'homme a essayé, et dans une certaine mesure a réussi, à garder la puissance spirituelle qui avait précédé la puissance industrielle-scientifique.

Renan s'est admirablement moqué du grand Joseph de Maistre, lequel avait écrit :

« Il est impossible de songer à la science moderne sans la voir constamment environnée de toutes les machines de l'esprit et de toutes les méthodes de l'art. Autant qu'il nous est possible d'apercevoir la science des temps primitifs, on la voit toujours libre et isolée, volant plus qu'elle ne marche, et présentant dans toute sa personne quelque chose d'aérien et de surnaturel. »

Or, ce même grand Joseph de Maistre avait écrit aussi : « On a constamment pris le sauvage pour un primitif, tandis qu'il n'est et ne peut être que le descendant d'un homme détaché du grand arbre de la civilisation.

« On a pris les langues de ces sauvages pour des langues commencées, tandis qu'elles sont et ne peuvent être que des débris de langues antiques, ruinées (1). »

Mais, comme cela arrive souvent, le moqueur a tort. L'homme de talent ne réussit que trop facilement à se moquer de l'homme de génie. Considérant la différence d'information entre 1810, la date de la pensée de Joseph de Maistre, et 1850, la date de la pensée de Renan, c'est Joseph de Maistre qui apparaît comme l'homme de génie. Ses erreurs sont de son époque, ses intuitions sont

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg*, édition Vitte, 1924.

de lui. Renan est tout entier de son époque, sauf pour son charme, qui n'est qu'à lui, et que de Maistre eût admiré, comme il a admiré celui de Voltaire.

Mais tout ce que nous avons appris depuis de l'ethnographie et de l'histoire tend à montrer que de Maistre a raison.

C'est, en effet, un phénomène autrement inexplicable que ce fait trop répété pour ne pas être frappant. Ce sont les premiers, les plus anciens monuments d'une civilisation qui sont les plus hauts et toute l'intellectualité postérieure, si élevée qu'elle soit, n'atteint plus aux origines. C'est d'un autre côté, du côté de la pratique, que dérive notre intelligence « moderne ».

Exemples :

Platon. Pourquoi déguiser le fait que toute notre philosophie, jusqu'à Hegel, et jusqu'à Husserl, jusqu'à Descartes, Bergson et Hamelin, n'est qu'un commentaire (ou une contradiction, ce qui est la même chose) de Platon ? Or, c'est Platon qui est le premier penseur dont nous ayons les « œuvres complètes ».

Ajoutez à cela que Platon est aussi le plus grand des prosateurs que nous connaissions. La beauté de la forme est conjuguée en lui avec la profondeur de la pensée.

Or, sans aucun doute, c'est la « beauté », puissance mystérieuse et irrésistible, qui est la marque même de « l'intuition » selon Bergson. La beauté et la perception « de l'intérieur », par une variété de télépathie accessible à tous, d'une réalité qui dépasse l'intellect même. Est-il besoin de parler de l'amour, produit inévitable de la beauté ?

Que donc Platon, le penseur, soit beau de forme, le met, à l'horizon premier de notre culture, à la limite de cette période mystérieuse à dates variables suivant les races, où la science « antique » volait. Platon porte encore quelque chose de la grande période d'avant l'industrie de l'intelligence, quelque chose que nous avons perdu depuis.

Avant Platon, d'ailleurs, et à la fois plus inintelligible et plus somptueux encore, il y a Homère, plus près du paléolithique, et que nul poète n'a approché depuis.

Mais regardons plus loin.

Les Egyptiens nous ont dit, à toutes leurs époques, que leur grande période avait été sous les premières dynasties — avant même les pyramides — et les textes des pyramides, eux-mêmes, nous disent incontestablement que « leur » grande période était beaucoup plus « antique » encore, avant la période qui a laissé des monuments. En cela aussi, nous pourrions ne pas le croire, sans le témoignage de la beauté, comme pour les Grecs. Mais nous avons des spécimens de l'art des premières dynasties, pour voir qu'une force souveraine, un réalisme parfois total, et une stylisation parfois insurpassée ont été atteints à l'origine de la culture égyptienne et plus jamais depuis.

Et la Mésopotamie ?

C'est l'épopée de Gilgamesch, que nous ne comprenons à peu près pas, qui est le document le plus ancien, et qui évidemment domine les quatre mille ans d'une très brillante civilisation postérieure.

Et l'Inde ?

Les Védas, apportés ou jaillis dans l'Inde entre 2000 et 1500 avant Jésus-Christ, dominent toute

la pensée indoue jusqu'au plus grand de tous les penseurs, Sankara, et la langue et la poésie des Védas sont aussi une incarnation qu'on n'a plus jamais revue de la beauté « aryenne ».

De tous les côtés nous vient le même témoignage : dans nos civilisations mécanisées et industrialisées — et parfois très admirables — nous portons, dès l'origine, des preuves d'intuition et de grandeurs venues de périodes précédentes et inconnues.

Même dans notre courte évolution actuelle, nous voyons la même chose. Une mystérieuse explosion a créé notre culture européenne actuelle entre 1000 et 1300. Nous n'avons plus rien fait de comparable aux cathédrales, architectures, couleurs, sculptures. Nous n'avons plus rien pensé de si subtil, de si puissant que saint Thomas d'Aquin (que nous l'acceptions ou non, aucun de nous ne peut nier sa force prééminente). Or, avant cette période de sagesse et de beauté, rien. L'Empire romain était tombé (et après quelle décadence) vers 400, nous avons repassé six siècles dans la néolithique.

Et Dante, le premier de nos grands poètes européens, est encore le plus grand de tous, parce que seul il nous donne les deux mondes de l'esprit européen : le monde de la terre et le monde du ciel, alors que Shakespeare, si grand qu'il soit, ne donne déjà plus que le monde de la terre.

James Stephens, le célèbre romancier irlandais, soutenait que le plus grand des poètes anglais est Chaucer, qui est aussi le premier, et mettait après Chaucer, Spenser et *la Reine des Fées,* de Shakespeare seulement troisième.

Paul Valéry m'a confié, un jour où il était dé-

primé, dans le métropolitain de Londres, qu'il considérait Ronsard comme le plus grand des poètes français, et lui Valéry, comme le dernier, le plus petit, mais encore poète, alors qu'après lui, Valéry, il n'y aurait plus personne. Morne gloire.

Mais il ne faudrait pas non plus mécaniser cette théorie.

Revenons à Bergson.

Pour lui (*op. cit.*) nous avons, dans notre observation de la vie, laissé échapper le « fluide » : tout ce qu'il y a de proprement vital dans le vivant.

L'insecte, au contraire, soutient Bergson, en examinant le cas fameux du Sphex présenté par Fabre, ce Sphex qui « sait que le grillon a trois centres nerveux qui animent ses trois paires de pattes, ou du moins fait comme s'il le savait », l'insecte connaît sa victime (ou ses collaborateurs, comme la fourmi les connaît, dit D. W. Morley) de l'intérieur par *sympathie*. *Empathie*, dit Morley, quand cette intuition s'exerce *pour* et non *contre* un autre insecte. Télépathie en tout cas.

Marais, Morley et Bergson sont d'accord.

Il faut supposer « entre le Sphex et sa victime une *sympathie* qui le renseignât du dedans sur la vulnérabilité de la chenille. Ce sentiment pourrait ne rien devoir à la perception extérieure et résulter de la seule mise en présence du sphex et de la chenille. »

« La science positive » est œuvre de pure intelligence. « Quand l'intelligence aborde l'étude de la vie, nécessairement elle traite le vivant comme l'inerte, mais la vérité où l'on aboutit ainsi ne peut avoir la même valeur que la vérité en physique ».

En résumé nous avons, dit Bergson, constitué une certaine scolastique nouvelle qui a poussé pendant la seconde moitié du XIXe siècle autour de la physique de Galilée, comme l'ancienne autour d'Aristote ».

Nous nous sommes séparés de l'antique religion des insectes et de « l'intuition » en nous séparant de la religion chrétienne et de la « sympathie » avec les êtres vivants. Nous nous sommes séparés de la communion.

L'insecte a été *sapiens*.

Les géants ont été encore à demi *sapiens* et ont commencé à être *faber*. C'était la chute.

Nous avons cessé d'être *sapiens* et sommes devenus *faber*. Aussi nous construisons d'énormes villes, des avions et des bombes atomiques. Mais nous ne comprenons plus rien à la vie et à la mort.

Nous n'essayons même plus.

Nous nous souvenons de l' « âge d'or » où « les bêtes parlaient », comme le dit le « bon La Fontaine ». C'est-à-dire du temps où nous les comprenions.

A quand situer cette « chute » ?

Bergson dit : Au moment où l'on fait *des outils à faire des outils*. Ce qui veut dire ?

L'outil de bois ou de pierre est permis, il est fait par la main de l'homme.

L'outil de fer (ou l'arme de fer) ou de bronze n'est plus permis. Il est fait par la métallurgie.

La pierre et le bois sont la vie même de la terre, la nature vivante. Les métaux sont les maladies de la pierre. *Age de fer* est synonyme d'âge mauvais. Avec le fer, nous faisons *des outils à faire des outils*.

L'histoire commence avec les outils de métal. L'histoire est donc l'enregistrement d'une décadence. Donc, encore au paléolithique, nous trouvons des restes des anciennes religions naturelles. A partir des Grecs, nous avons le grand départ vers la mécanisation.

Nous allons avoir besoin d'un sauveur.

A la période des anciennes religions naturelles, va succéder la période du christianisme. Joseph de Maistre a bien dit que Dieu n'a voulu donner la science, physique et chimique, qu'aux chrétiens ; seuls ceux qui savent où est le salut devraient se servir de la science. Autrement, ils sont perdus.

Ne nous moquons pas trop du vieux sage antirévolutionnaire : le XX[e] siècle a l'air de lui donner raison.

Dieu n'a donné la physique expérimentale qu'aux chrétiens.

« Les anciens nous surpassaient certainement en force d'esprit. Au contraire, leur physique est à peu près nulle ; car, non seulement ils n'attachaient aucun prix aux expériences physiques, mais ils les méprisaient. »

C'est vrai de Platon, et même d'Aristote.

« Lorsque toute l'Europe fut chrétienne, le genre humain étant ainsi préparé, les sciences naturelles lui furent données. »

17

DISCOURS DE LA MÉTHODE

SAINT PAUL ET LES HOMMES DE SCIENCE

LE FINALISME

Jules Lagneau, l'un des plus « distingués » des philosophes récents (l'un des plus strictement philosophes purs), étant déiste lui-même, a nettement marqué cette règle. On a beau croire en Dieu, il ne faut jamais le faire intervenir parce que, évidemment, au point de vue recherche scientifique, « Dieu » est simplement un effet de vocabulaire qui n'explique rien : l'explication doit être la découverte d'un phénomène antécédent relaté au phénomène constaté. Kant avait déjà posé (trop absolument même) la règle :

Le noumène n'est pas en relation avec le phénomène.

La science ne s'occupe que du phénomène, et même que de la façon de percevoir le phénomène.

Après Lagneau, la même idée est développée par Alain, son disciple, lequel, déiste au fond, a passé sa vie à être professionnellement athée, et donc

a cessé d'être philosophe pour devenir, à notre joie, un grand écrivain.

Parallèlement, Hamelin, dans le dernier grand livre de la philosophie française (*Essai sur les éléments principaux de la représentation*) arrivait à un déisme avoué comme le dernier mot, non de la science, qui doit rester athée, mais de la philosophie.

Enfin, Bergson, après l'*Evolution Créatrice*, où la même année que Hamelin il montre un Dieu intérieur travaillant dans le temps, arrive à un déisme théoriquement démontré dans ses derniers ouvrages. Il rejoint ainsi le premier théoricien du matérialisme moderne, Locke, qui était déiste, et Darwin, déiste aussi : l'évolutionnisme ne rend que si l'on possède un Dieu intérieur qui le fait fonctionner.

Ces philosophes touchent à la science : Bergson se pique d'y avoir regardé de près. Comment les savants proprement dits procèdent-ils en zoologie, en entomologie ?

On nous a enseigné avec persévérance qu'il ne faut jamais avoir recours aux causes finales, concept néfaste hérité du Moyen Age ; il ne faut jamais rien expliquer en disant que Dieu l'a fait dans tel but. Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur puéril de *Paul et Virginie*, ouvrage charmant et stupide, ayant dit que Dieu a fait le melon pour qu'on le mange en famille et donc l'a partagé en tranches, ce Bernardin de Saint-Pierre est devenu l'épouvantail de la science : il ne faut jamais dire que Dieu a fait ceci, afin d'aboutir à cela.

La science doit être matérialiste et athée.

Les savants actuels, loin d'être athées et matérialistes, font appel à chaque instant de leur pensée aux causes finales. Le savent-ils ? Quelques-uns le savent. La plupart, n'ayant jamais fait de littérature ni de philosophie (ce qui n'est qu'une branche de littérature) ne le savent pas. Ainsi, pour écrire ce livre, j'ai consulté les derniers, les plus au courant, des savants, et je vais me permettre quelques citations convaincantes :

« Dieu n'existe pas ; Dieu n'agit as. »

« L'insecte est une machine, mise en mouvement par des mouvements d'autres « choses » et ne sachant pas ce qu'il fait. »

K. P. Mc Keown (1) :

« Est-il possible que la nature, soucieuse comme toujours de la conservation de la race et tenant compte des dangers que le mâle minuscule doit affronter sur sa route, ait conçu cet état extatique (de l'araignée femelle, qui reste passive pendant l'accouplement), ce sommeil de Belle au Bois dormant, comme mesure de protection pour le pauvre amant ? Sans cela il aurait peu de chance de jouer son rôle. »

Qu'est-ce que cette « Nature » qui considère si exactement et les dangers et les protections, avec tant d'intelligence ? Ne ressemble-t-elle pas au Dieu de notre bon vieil ami Fabre, à ce Dieu bien catholique qui arrangeait tout pour le mieux chez les insectes ? Où est la différence ?

Jean Feytaud dit (2) :

(1) Conservateur à l'Australian Museum, Sydney, *Vie et mœurs des araignées d'Australie*, Payot, 1954.

(2) Professeur à la Faculté des Sciences de Bordeaux, *Le Peuple des termites*, Presses Universitaires de France, 1949.

« La Nature a donné aux sociétés familiales de termites le précieux privilège de se perpétuer en remplaçant les fondateurs défaillants par des sujets qu'elles tiennent en réserve. »

Qui est intelligent ici ? Les sociétés familiales ? La Nature ? Le « Dieu » des naturalistes ? Cette Nature a, en effet, toutes les qualités que le catéchisme donne à Dieu.

Le manuel courant d'entomologie (1) dit :

« Se plaçant à un autre point de vue, on constatera que beaucoup d'insectes absorbent des aliments solides qu'ils doivent triturer ; d'autres, assurément aussi nombreux, se nourrissent de liquides, soit qu'ils les aspirent doucement, soit qu'ils aient à perforer les tissus des plantes pour atteindre des sucs internes. Ces différences dans le mode d'alimentation ont entraîné des spécialisations anatomiques des pièces buccales, des adaptations physiologiques particulières.

« Il en est, comme certaines larves d'Anobiides, dont les sucs digestifs transforment la cellulose en glucose.

« On a pu démontrer que certains termites profitent pour cela de protozoaires, commensaux, vivant dans leur tube digestif.

« Le problème de la digestion du bois par ces insectes reste mystérieux. »

Le finalisme est à peine plus caché dans ce passage que dans les précédents. Les différences « entraînent » des spécialisations. Comment font-

(1) R. Jeannel, professeur au Muséum National d'Histoire naturelle, *Introduction à l'entomologie*, II, biologie, Boubée, Paris, 1946.

elles ? Si « La Nature » nous paraît déjà un peu faible comme explication de la survie des mâles, ces entités plus abstraites encore, « les différences », suffisent moins encore à expliquer les « adaptations ».

Qu'est-ce qui s'adapte ?

Quelle est la puissance qui a la faculté de voir une difficulté, et alors de changer un comportement afin de tourner cette difficulté ?

Qui a la faculté de ne pas s'adapter en sens contraire et de ne pas se tuer, comme les hommes le font tous les jours, lorsqu'ils s'adaptent à un tournant de route en donnant à leur voiture un coup de volant mal jugé qui les lance dans la mort ?

Ces « différences » sont bien intelligentes.

Et ces termites (par hasard ?) ont dans leurs intestins des protozoaires qui transforment le bois en sucre ; sans doute, ils ne le font pas exprès. Mais quelqu'un a bien l'air de le faire exprès.

Enfin, le dernier en date, le plus sourcilleux des formicologues actuels, Dereck Wragge Morley, après avoir consacré des pages à nous avertir contre l'anthropomorphisme en entomologie écrit :

« Il y a environ cent cinquante millions d'années... le destin (?) donna aux fourmis une fertilité exceptionnelle. » (Qui est le destin ?)

« Les longs vers voraces (larves) firent se développer une glande spéciale qui semblait (à qui ?) n'avoir que peu d'importance, près de leur bouche, les fourmis adultes semblèrent (à qui ?) trouver agréable à leur goût les gouttelettes de liquide produites par ces glandes, et parfois se mirent à nourrir ces larves pour le plaisir de

lécher ces gouttelettes. Cet événement insignifiant devint un des moments les plus importants de l'histoire des fourmis.

« Les larves devinrent importantes, sans prix, à cause de cette friandise délicieuse, lécher et nourrir les larves devint un grand rituel » (la « nature » allait évidemment, sans cela, abandonner les larves, et les fourmis en tant qu'espèces disparaissaient toutes).

« Le développement de la conduite sexuelle des fourmis, comme celui de beaucoup d'autres animaux a été dirigé, en général, de façon à produire des mariages mixtes entre les individus de stocks différents. » Dirigé par qui ?

Pendant quatre admirables pages, cet entomologiste explique la conduite *d'une* de ses fourmis, vétéran âgé de trois ans et observé de près, en la comparant à la conduite d'un homme, habitant une cité fermée, et chargé chaque jour d'aller chercher un sac d'or dans un entrepôt caché à quelques kilomètres de la ville dans une caverne (le cas a dû évidemment se produire très souvent. On accuse les littérateurs d'être fantaisistes).

Bref, je pourrais citer des volumes. Je n'ai lu *aucun* livre d'histoire naturelle où le « génie de la ruche » tant reproché à Maeterlinck, « Dieu », tant reproché à Fabre, la Nature, l'espèce, la race, l'individu, ne jouent pas, parfois dans la coulisse à demi cachés, souvent sous les yeux du lecteur le plus naïf, ce rôle qu'on ne veut pas permettre aux philosophes ou aux poètes de décrire.

Anthropomorphisme défendu ?

Lisez encore Feytaud un peu honteux, mais concluant :

« Malgré la part de fantaisie qui caractérise cette narration et le tableau colorié qui l'accompagne, il faut reconnaître qu'ils ont le mérite de mettre en lumière l'importance des soins dont les termites entourent leurs couples royaux. »

Et voici le tableau : « La grosse reine coincée entre la voûte et le plancher de la cellule, flanquée du roi et entourée de soigneurs, les uns courant autour d'elle, les autres s'employant au pansage de son puissant abdomen ; aux extrémités, deux groupes plus compacts : celui qui déverse sans répit l'aliment stomodéal dans la bouche de la géante, celui qui se régale de matières venues de l'anus et lèche avec délices les œufs avant de les emporter vers les nourricières environnantes. La sortie, le nettoyage et l'enlèvement des œufs se poursuivent au rythme de trente par minute, cependant que de temps en temps la venue d'une gouttelette de fluide excrémentiel récompense les zélés serviteurs. Les ouvriers soignent le roi de la même façon, le léchant, le pansant et lui donnant la becquée. Des soldats du petit modèle, éparpillés au milieu d'eux, les surveillent et les stimulent en secouant la tête, tandis que les grands montent à l'entour une garde vigilante. »

C'est toute la cour de Louis XIV, mais mieux organisée.

Anthropomorphisme ? Mais nous ne pouvons faire autrement. Notre pensée même fonctionne ainsi. Alors ? Pourquoi ne pas l'avouer ?

C'est ainsi que nous voyons la « Nature ». Nous ne pouvons la voir autrement. Nos yeux, notre cerveau, fonctionnent ainsi. Nous allons contre la « Nature » en essayant autre chose.

C'est en nous rendant compte de ce fait que

nous pourrons éviter d'en être trop les victimes. Aussi n'écris-je pas tout ceci *contre* les hommes de science, au contraire : ils se conduisent « naturellement ».

En principe strict de logique, la science n'aurait pas droit à l'hypothèse.

L'hypothèse est *toujours* fausse parce qu'elle est « adaptée » non au fait, mais à la capacité de l'esprit qui considère le fait.

Et pourtant, l'esprit humain ne peut pas avancer sans hypothèses. La science nécessairement utilise dans son progrès des échafaudages anti-scientifiques qu'elle jette bas le plus tôt possible (le livre que j'écris, n'est, j'en suis parfaitement conscient, qu'une cathédrale d'hypothèses et en soi anti-scientifique).

L'homme de science « pur » n'est pas un être normal. Le mathématicien n'est pas un être « normal ». Il fonctionne contre la « Nature ». Rien dans la nature ne suit les mathématiques que l'esprit scientifique colle sur les choses. Cet état antinaturel des hommes de science est prouvé d'une façon étonnante et toute récente : par la facilité avec laquelle ils passent à l'ennemi et s'en justifient, contrairement à tous les « instincts » des hommes et même des insectes.

C'est dans la mesure où il n'est pas d'esprit scientifique que l'homme de science reste un homme et fait avancer les connaissances réelles.

Réfléchissons donc au danger de fonder une civilisation qui ne serait pas établie par les processus naturels, une civilisation « scientifique » qui serait donc l'ennemie de tout ce que la terre a produit jusqu'à présent. Qui triompherait en fin de lutte ? La terre, ou nous, les hommes

« scientifiques » ? Mais il n'y a pas de danger. Nous ne serons jamais « scientifiques » à ce point. Même les hommes de science ne le sont pas, comme leurs livres le prouvent.

Sans l'idée de Dieu, la théorie de l'évolution ne tient pas. Darwin le savait et reste déiste.

De même, avant cela, la théorie du matérialisme qui fait de la pensée un attribut de la matière, ne tient pas sans l'idée de Dieu. Locke, le fondateur moderne de cette théorie, le savait, et était déiste. Voltaire, son disciple, aussi.

Il est évident que Dieu n'agit pas du dehors, ne vient pas avec un scalpel, des désinfectants et des colloïdes, fabriquer pour le termite une tête puissante armée de fortes mâchoires et la coller ou la coudre sur un corps. Il agit du dedans, et transforme le corps existant de façon à produire une arme utilisable contre les fourmis. C'est contre cette idée puérile d'un Dieu agissant du dehors que se battent, puérilement, certains théoriciens du transformisme.

Mais nul philosophe ne soutient cette idée.

Et l'idée du Dieu qui travaille du dedans est utilisée constamment en zoologie ; seulement, on évite le mot « Dieu » et qu'est-ce que cela fait ? On dit *la race, l'espèce, la nature, l'instinct* et on fait faire à ces entités abstraites et non existantes le travail de ce qu'on appelait « Dieu ».

On veut dire que ce n'est pas l'individu insecte qui fait cela, ce qui est également évident. Le déisme reste le même que chez Locke et Darwin.

La nouvelle théorie des coïncidences de C. G. Jung, encore mal connue en France, et supplémentant une théorie en partie périmée des *causalités*

me semble devoir inévitablement mener au déisme. Aussi bien, c'est, mise à jour après la psychanalyse, la thèse de Leibniz sur l'harmonie préétablie, laquelle est le maximum du déisme. (Je ne me cacherai pas de tenir Leibniz pour le plus grand des philosophes européens.)

Montaigne disait déjà (Raymond Sebond, *in fine*) « de faire la poignée plus grande que le poing, la brassée plus grande que le bras, et d'espérer enjamber plus que l'étendue de nos jambes, cela est impossible et monstrueux. Ni que l'homme ne monte au-dessus de soi et de l'humanité, car il ne peut voir que de ses yeux, ni saisir que de ses prises. Il s'élèvera si Dieu lui prête extraordinairement la main ».

Cela s'applique au termite aussi bien qu'à l'homme.

On peut presque écrire que, dans la science actuelle, l'anthropomorphisme, surveillé au maximum par l'esprit critique afin d'éviter les traquenards, est la méthode réelle d'explication.

Saint Paul, dans la première des épîtres du canon (aux Romains, 1, 19, 20, 28) écrit :

« Ce qui peut être connu de Dieu est manifeste en eux, car Dieu le leur a montré.

« Car les choses invisibles relevant de Dieu sont clairement vues depuis la création du monde, et peuvent être comprises, dans les choses qui sont faites, sa puissance éternelle et sa divinité.

« De sorte qu'ils (les hommes) sont sans excuse. »

Les choses invisibles (les plans de Dieu) sont clairement vues (dans les choses créées) depuis la création du monde.

Saint Paul est le premier de nos philosophes, au-dessus de Platon et d'Aristote, et, en puissance de pensée, au-dessus de Descartes et de Kant ; il a d'ailleurs eu bien plus d'influence qu'eux, comme il est « naturel ». Nous n'échappons pas à son jugement que les choses invisibles sont clairement vues dans les choses visibles.

CONCLUSION

Je ne soumets ce livre comme une contribution à leurs disciplines, ni aux entomologistes ni aux métaphysiciens ; mon domaine, très limité, est tout différent des leurs. Limité en sa base, infini en ses perspectives. Je m'adresse vraiment à l'homme cultivé ordinaire, et à l'homme ordinaire qui reste au fond de tout spécialiste.

L'homme de science refuse — et il a raison — de répondre aux questions de l'homme ordinaire. Le métaphysicien aussi refuse. Qui répond ? L'homme de lettres. C'est donc sans honte que je réponds, car il faut des réponses même provisoires, même aléatoires. Il faut sauter par-dessus les fossés : autrement, on n'avance pas.

Habitué à l'étude des grands poètes, j'ai vu, et j'ai montré, que Milton, par exemple, a devancé le psychanaliste en disant que de la sexualité refoulée naissent les hérésies religieuses.

Couvert par ces illustres exemples, donc je saute.

Que conclure de ces faits qui vont des termites à Parsifal ?

Prenons d'abord le point de vue historique.

Quand on cherche à se représenter l'histoire de l'humanité après considération des faits ici énumérés, l'imagination pose d'abord une condition esthétique. L'homme est beaucoup plus ancien qu'on ne nous l'a dit.

Du temps de la crédibilité littérale de la Genèse et des six mille ans de vie humaine, les animaux (donc les insectes) considérés comme une préparation du monde en vue du confort humain, étaient peu antérieurs à l'humanité. Le tableau était harmonieux. Le Christ venait au centre du temps, et la fin du monde devait arriver aussi longtemps après lui que la création avait eu lieu avant lui. Donc, vers l'an 4000 après Jésus-Christ, le monde cessait. Beaucoup disaient que le Christ reviendrait sur terre et régnerait mille ans sur un monde régénéré et en paix. Ces mille ans correspondaient à peu près aux mille années que Dieu avaient dû mettre à préparer le monde pour l'homme.

Mais Hoerbiger nous dit que la lune actuelle tombera sur la terre dans environ quinze millions d'années, et mettra fin à toute existence vivante (sauf peut-être celle des insectes). Par la même loi esthétique qui commandait l'ancienne chronologie religieuse, l'homme ainsi condamné a dû paraître sur la terre il y a quinze millions d'années. Les deux mille ans qui nous séparent de l'époque du Christ ne comptent pour ainsi dire pas ; nous sommes encore à l'époque du Christ.

Mais l'ethnographie et la préhistoire refusent de nous donner plus d'un million d'années de race humaine. Nous sommes donc forcés d'imaginer la race des géants qui a précédé la race

humaine comme datant de la fin du secondaire, il y a quinze millions d'années.

Bon nombre de savants actuels (mais ceci n'est pas l'objet du livre) commencent à penser que l'homme est, en effet, l'un des plus anciens des mammifères, loin d'être le plus récent. L'homme est à la fois plantigrade et bimane et se tient verticalement : il est normal. Les animaux horizontaux ne sont pas normaux : leurs yeux sont, par leur position, dirigés vers le sol et l'animal doit redresser le cou malencontreusement pour voir. D'où peut-être les girafes et la tête levée des lions.

Le pied de l'homme précède dans l'évolution les mains postérieures du singe qui n'en sont que des formes dégénérées.

La position horizontale de l'animal le force à rejeter la tête en arrière et à équilibrer le poid de son crâne en arrière par le poids de ses mâchoires vers l'avant : position de dégénéré aussi ; mais peut-être l'animal y a-t-il gagné d'avoir plus de place pour les fosses nasales et de développer son odorat. Mais en renonçant au développement de son cerveau.

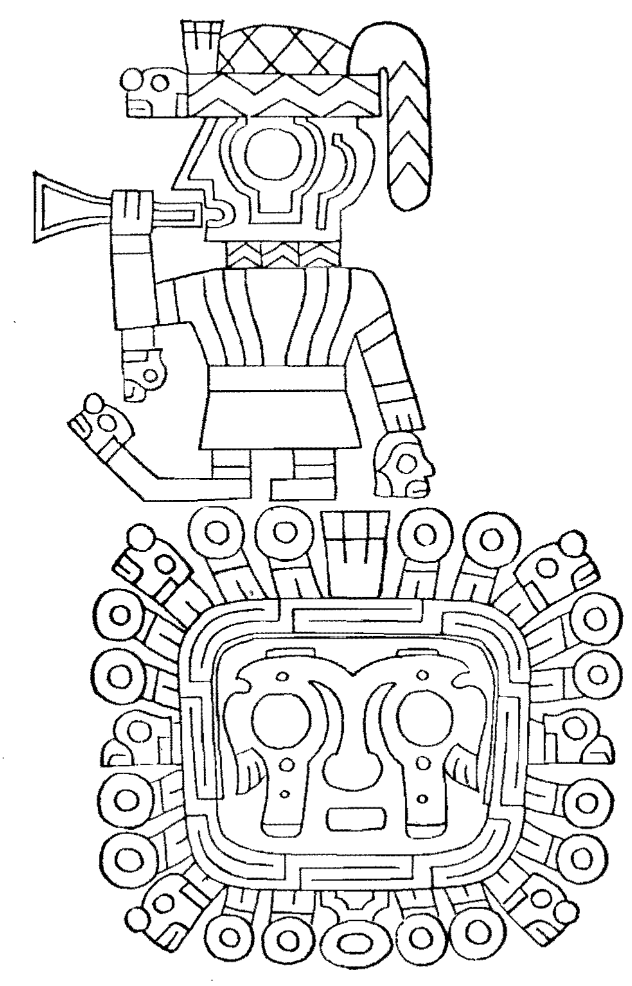
Bien des restes de leur anatomie tendent à montrer que les mammifères aussi ont d'abord été plantés droits sur leurs pattes de derrière et ne se sont mis à quatre pattes que plus tard pour se consacrer aux nourritures terrestres et à la vue courte.

D'autres mammifères, en se réfugiant sur les arbres, ont vu leurs pieds se changer *presque* en mains, ce qui aide dans la vie sur les branches. Les mains postérieures du singe sont anatomiquement des pieds dégénérés. L'homme seul a gardé deux pieds et deux mains. Les autres mammifères ont choisi soit quatre pieds, soit quatre mains. Mais beaucoup montrent encore des différences entre les pattes postérieures et les pattes antérieures. Ainsi le lion, le tigre, l'ours et d'autres, se servent de leurs pattes de devant autrement que de leurs pattes de derrière. Sans parler des kangourous.

Les études comparatives de l'embryon du singe et de celui de l'homme, et même l'étude du développement du petit singe comparé avec le petit d'homme, tendent à nous faire penser que le maximum de ressemblance entre le singe et l'homme a pris place dans un passé très ancien. Le singe ressemble le plus à l'homme quand le singe est le plus embryonnaire ou le plus jeune. Puis le singe perd les qualités humaines qu'il avait d'abord. Une loi fameuse — et d'ailleurs peu sûre — veut que le développement d'un organisme répète l'évolution de la race. Si par hasard cette loi est vraie, ce serait donc la race singe actuelle qui serait un reste dégénéré d'une race singe beaucoup plus près de l'homme à l'origine. Autrement dit, loin que ce soit l'homme qui descende des singes, les singes seraient nos cousins dégénérés venus d'un singe assez semblable il y a quinze millions d'années à un surhomme hypothétique de la même époque.

Aussi les savants mis devant les ossements préhistoriques gigantesques sont aptes à confondre singes-géants et hommes-géants. Ce qui serait naturel, ces deux races étant alors ressemblantes. Donc, en principe, ces singes gigantesques d'il y a quinze millions d'années auraient été beaucoup plus intelligents que les singes d'aujourd'hui.

Cette remarque s'appliquerait d'ailleurs à tous



Le géant sur la termitière.

les animaux, et la légende qui dit qu'autrefois les bêtes parlaient signifierait cela : qu'autrefois les bêtes étaient beaucoup plus capables qu'aujourd'hui d'une cérébration presque humaine.

On voit donc l'homme, sous une forme gigantesque, et en très petit nombre, *probablement*, comme le dit la Bible, en un seul couple jumelé d'abord (1), produit d'une mutation brusque, il y a quinze millions d'années.

On demande : pourquoi n'en trouve-t-on pas des ossements fossiles ?

Plusieurs raisons plausibles ont été avancées. D'abord, nous n'avons de fossiles que pour très peu de races ; si les théories évolutionnistes ont quelque vérité, il nous manque de beaucoup la plus grande partie des fossiles qui nous intéressent. Aucun savant, je crois, ne s'est risqué sur ce point, mais je me hasarde à deviner qu'un tableau complet de l'évolution exigerait cent fois plus de variétés de fossiles que nous n'en avons. s'il nous manque quatre-vingt-dix-neuf espèces sur cent au tableau géologique, il n'y a rien d'étonnant à ce que les premiers hommes, qui étaient très peu nombreux, manquent.

Autre raison : les fossiles ne se produisent en grand nombre qu'à certaines périodes géologiques et dans certaines conditions. Le cadavre enterré ne se fossilise pas, il disparaît. Il faut pour produire des fossiles, des pressions, des situations physiques et chimiques qui sont rares, et dans lesquelles ces premiers hommes ne se sont peut-être jamais trouvés.

Autre raison encore, découverte ou imaginée par

(1) Voir *L'Atlantide et le Règne des géants.*

les disciples d'Hoerbiger. Il est très possible que ces premiers hommes, très intelligents, aient évité les lieux où des catastrophes immenses, mais prévisibles, ont causé les phénomènes de fossilisation.

Et enfin, en restriction à toutes les causes de carence fossile, on commence à découvrir des ossements humains gigantesques en un assez grand nombre d'endroits. Non seulement Java, la Chine du Sud, l'Afrique australe, en ont donné, mais en Champagne et en Auvergne on en a découvert également. Les spécialistes en sont à étudier la datation et les anatomies, mais les découvertes se multipliant, un certain nombre se trouveront authentiques ; on n'a pas d'ailleurs, non plus, un si grand nombre d'ossements fossiles d'hommes ordinaires très anciens.

De plus, des bifaces pesant de quatre à cinq kilos, outils pour la taille de la pierre, qui ne pouvaient être utilisés que par des hommes de quatre mètres de haut, viennent d'être découverts au Maroc (1), alors qu'on en connaissait déjà en Syrie et en Moravie.

Acceptons donc, pour l'instant, comme possible l'homme géant, en très petit nombre, vivant il y a quinze millions d'années. Homme de vie longue, très intelligent, et sans aucune des rivalités humaines qui nous détruisent aujourd'hui : âge d'or.

Entre il y a quinze millions et un million d'années sont produites les races humaines moyennes ou naines, suivant les théories d'Hoerbiger déjà vues, après la disparition de la lune secondaire et l'aggravation de la gravitation.

Ces petites races seraient naturellement tombées sous la domination des géants plus anciens, plus intelligents, plus forts, et l'histoire humaine aurait évolué vers la phase dont la Bible encore nous a gardé des témoignages : un état de choses où des peuples de taille ordinaire avaient pour rois des géants acceptés comme des dieux.

La mentalité de ces rois-dieux géants s'était nécessairement formée au contact des sociétés des insectes qui avant eux, depuis trois cents millions d'années, occupaient la terre. Ces insectes avaient eux-mêmes été géants et sans doute intelligents (1). Les géants humains avaient probablement connu des insectes peut-être géants encore, mais déjà mécanisés et dégénérés, puisque déjà soumis au rythme des saisons et aux destructions causées par les hivers.

Mais les termites et les fourmis étaient si puissamment organisés, si on les compare aux premiers hommes, que ceux-ci ont dû voir, inévitablement, chez les grands insectes civilisés, des modèles à imiter, des forces à connaître de près, soit pour les éviter, soit pour les exploiter, soit pour les combattre, soit pour les imiter.

D'où les insectolâtries, très raisonnables, de Tia-

(1) Cf. R. Lafanechère, *Recherches de préhistoire dans la région du Bani Draa*, dans *Bulletin de la Société de préhistoire du Maroc*, 1er et 2e semestre 1952 et 1954 (Ain Fritissa), cf. Burkhalter sur les bifaces de Syrie. Cf. *Le Figaro* du 1er novembre 1954 sur les découvertes semblables en Auvergne. Sur l'antiquité de l'homme, le plus ancien des mammifères, on cite : B. Heuvelmans, A. M. Schultz, Bolk, Westenhofer, Frechkopf (sur le pied), Böker (sur les anciens primates), K. de Snoo (sur la position des organes internes).

(1) Voir en appendice les citations du géologue Edmond Perrier.

huanaco, de l'Ile de Pâques, et sans doute de beaucoup d'autres régions encore inexplorées.

Ainsi se serait constituée une religion des géants, bâtie autour des civilisations des insectes, comme nous avons essayé de le montrer.

Qu'a pu être cette religion avant la corruption qui l'a fait dégénérer jusqu'aux superstitions ou aux pratiques sauvages que nous avons indiquées, sinon cataloguées complètement ? Souvenons-nous que nos hypothétiques géants, peu nombreux, devaient être à la fois bons et intelligents. Bons les uns pour les autres, par nature, et intelligents de par la première mutation brusque qui avait élevé vers le ciel un crâne vaste et un cerveau spacieux.

Aucune raison de penser qu'ils pratiquaient le sacrifice des mâles ou que la déesse blanche fût pour eux la terreur de la nuit. Pourquoi eussent-ils été cannibales ou guerriers ? Pourquoi même eussent-ils connu la propriété, source des rivalités féroces, puisqu'ils avaient toute la terre à utiliser comme ils le voulaient pour un très petit nombre de leurs enfants ? Il y avait de tout pour tous.

A quoi se ramenaient donc les enseignements qu'ils pouvaient tirer de leur adoration, ou simplement de leur admiration des insectes, des termites, des fourmis, des abeilles ?

Nous avons commencé par cataloguer ces idées que nous trouvons dans le christianisme :

l'idée de la virginité source de la création ;

l'idée du sacrifice source de rejaillissement, de la fécondation ;

l'idée de la douleur acceptée comme fontaine de grandeur morale ;

l'idée de la chasteté cultivée comme origine de puissances psychiques précieuses, depuis la télépathie jusqu'à la poésie ;

l'idée de l'immortalité de l'âme, de la persistance de l'être à travers les métamorphoses.

Toutes idées justes, légitimes, bienfaisantes, tirées de l'observation de la nature.

A cette période de tertiaire dominée par les géants élèves des insectes, succède la période de la catastrophe qui ouvre le quaternaire : la chute de la lune tertiaire, nous dit Hoerbiger. Avant cette chute, se situe sans doute une seconde période de gigantisme à laquelle participent certains mammifères, dont l'origine est contemporaine de celle des hommes.

Puis, chute, dégénérescence des géants. Perte parmi les hommes ordinaires des enseignements reçus des rois-dieux de l'âge d'or. Dégénérescence des notions qui ont été transmises de plus en plus mal au long des siècles de malheur. L'imitation des anciens rites dont on a perdu le sens devient stupide et féroce. On croit bien faire en répétant ce qu'on connaissait encore des anciennes pratiques, en figurant dans le concret de la vie humaine ce que les géants-dieux-rois avaient enseigné dans la bonté et la sagesse.

Le sacrifice devient le meurtre du fécondateur.

La vierge mère devient la féroce déesse blanche, mère des sacrifices.

L'ancienne science de la résurrection devient la servitude devant les morts divinisés ou diabolisés.

Les férocités et les stupidités s'installent dans la race humaine.

Mais, dans tous les coins du monde, des sages restent qui se souviennent encore en partie de l'antique science, de la haute moralité du grand art.

L'homme recommence — dans la Dordogne ? sans doute aussi bien ailleurs, un peu partout, — et, dans une aube nouvelle, se souvient encore assez de l'âge d'or pour chanter les Védas, pour construire les pyramides, pour produire Homère et Platon, et mettre un grain de la religion primitive comme point de départ à toutes les civilisations historiques.

Pendant que certaines races sombrent intellectuellement, quoique gardant encore souvent des qualités de l'humanité première, retrouvées dans les coins les plus sombres de la terre, d'autres races montent vers un plein développement de l'intelligence, quoique souvent abandonnant bien des qualités plus précieuses, pour des gains nouveaux.

Et alors, à la charnière de l'Histoire, apparaît le christianisme. Tout tombe en place. Ce qui semblait du développement graduel devient un flamboiement instantané.

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu.

« Celui-là était au commencement avec Dieu. Tout s'est fait par lui et sans lui rien ne s'est fait de ce qui s'est fait.

« En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes ; et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.

« Il était dans le monde, et le monde a été

fait par lui et le monde ne le connut pas ! Mais à tous ceux qui le reçurent, il leur donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à tous ceux qui croient en son nom, qui ne sont ni du sang, ni d'un vouloir charnel, ni d'un vouloir d'homme, mais de Dieu. »

Alors, et ici, nous n'avons plus besoin de penser aux géants d'Hoerbiger, à la lune tertiaire, aux termites, au Pays de Galles, à la déesse blanche, aux cathares.

La virginité totale ? *Au commencement était le Verbe.*

Le sacrifice du fécondateur ?

A tous ceux qui le reçurent, il leur donna le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

La douleur acceptée comme source de la grandeur ?

Si je ne m'en vais pas, le défenseur ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai.

La chasteté source des pouvoirs ?

Ils ne sont ni du sang, ni d'un vouloir charnel, mais de Dieu.

Certains astronomes nous disent maintenant que le monde tout entier est sorti de l'explosion instantanée d'un atome, d'un événement qui s'est produit à une échelle où il eût été invisible pour nous.

Non seulement l'histoire humaine, mais l'histoire du cosmos même est sortie, pour nous, de l'explosion instantanée du Verbe rapportée dans les paroles éternelles de saint Jean.

Nous voyons l'Histoire à reculons, d'où nous sommes. Elle ne s'est pas produite à reculons ; elle s'est produite dans le sens inverse de celui

où nous la regardons. C'est ce que nous dit notre intellect, comme il nous dit que la terre tourne devant le soleil, dans le sens inverse de celui où nous voyons le soleil tourner autour de la terre.

En réalité, il faut bien qu'il y ait Dieu, de quelque nom que nous l'appelions, matière, nature ou atome : ce concept a toujours le même contenu ; et il s'applique à l'activité de l'insecte autant qu'à celle de l'homme. C'est un manque de générosité intellectuelle que de ne pas donner le nom par lequel les hommes l'ont toujours connu.

Et s'il y a Dieu, il faut nécessairement que son activité s'exerce à la fois dans tous les moments du temps, sur tous les points de l'espace. Et il faut même que tous les moments du temps, tous les points de l'espace, soient subsidiaires à Dieu, compris en lui. A la fois, c'est lui qui s'exerce en eux, et ce sont eux qui viennent se situer en sa volonté, que ce soit par l'action ou par la conscience : par l'action comme les termites, par la conscience comme les saints.

Si nous pouvons, ou croyons pouvoir, reconnaître certains caractères de cette existence, nous ne devrions pas trouver étonnant que ces caractères soient semblables partout : que les géants aient adoré les termitières et que nous adorions le Christ.

Ils ont eu raison, et nous avons raison. Ils adoraient les mêmes forces que nous : *les forces de la reproduction et de la résurrection : les forces de l'existence.*

APPENCIDE I

LA TERRE AVANT L'HISTOIRE

Les origines de la vie et de l'homme, par EDMOND PERRIER, membre de l'Académie des Sciences et de l'Académie de Médecine, ancien administrateur du Muséum d'Histoire Naturelle. — Nouvelle édition, revue et corrigée. Appendice par Jean Piveteau, professeur à la Sorbonne, 1954. Editions Albin Michel.

Pages 263-264.

. . . .

Mais ce qu'il y a de plus étonnant chez les insectes de la période carbonifère qui ont été étudiés avec le plus grand soin par Charles Brongniart, c'est la taille qu'ils pouvaient acquérir. Le Titanophasma Fayoli atteignait vingt-huit centimètres de long ; certaines libellules avaient soixante-dix centimètres d'envergure, et les ailes d'une es-

pèce d'Ephémère du genre Meganeura ne mesuraient pas moins de trente-trois centimètres de long. Sans doute cette grande taille était propre à certaines espèces, et d'autre part de très grands phasmes, les Cyphorrana, par exemple, de très grands scarabées, les Dynastes, les Goliaths, vivent encore dans les pays chauds ; elles n'en méritent pas moins l'attention. Actuellement, la vie des insectes est brève ; elle ne dépasse guère une année que pour les larves qui vivent abritées sous la terre, comme celles des hannetons ou des cigales, dans les troncs d'arbres, comme celles des cerfs-volants et des grands capricornes, ou dans les eaux qui ne gèlent pas, comme celles de nos grandes libellules. Ces larves vivent trois ou quatre ans ; on cite une cigale des Etats-Unis (*Cicada septemdecim*) dont la vie souterraine se prolongerait jusqu'à dix-sept ans. C'est si bien une question d'abri, que la longévité s'accroît beaucoup chez les insectes adultes qui vivent en société et sont arrivés à se construire un domicile commun, comme les termites, les guêpes sociales, les abeilles et les fourmis. Nous sommes amenés par-là à cette conclusion que la brièveté de la vie des insectes a été causée par les variations annuelles de la température qui ramènent périodiquement les hivers trop froids ou les étés trop pluvieux. Ces variations n'existaient pas durant la période primaire ; elles n'ont commencé à se caractériser nettement, et encore seulement d'une façon modérée, dans les régions polaires, qu'à la fin de la période secondaire : il n'y avait pas de raison, dès lors, pour que la longévité des larves d'insectes et des insectes adultes ne fût pas plus grande et ne leur permît d'atteindre une plus grande taille.

Page 313.

. . . .

La théorie que nous venons d'exposer suppose au début l'intervention d'une intelligence analogue à celle que nous voyons de nos jours, par exemple, se mêler de toutes les façons à l'automatisme chez les oiseaux, qui vivent avec leurs petits dans des conditions semblables à celles où, durant la période crétacée, les insectes vivaient avec leurs larves, et l'on peut s'étonner que ces êtres fragiles aient pu jouir d'une telle intelligence. Elle existe cependant et fonctionne aujourd'hui, précisément comme nous venons de l'indiquer, chez tous les insectes sociaux, les termites, les guêpes, les bourdons, les abeilles et les fourmis, et l'on est obligé de s'incliner devant les faits.

APPENDICE II

MEMOIRES D'OUTRE-TOMBE,

de CHATEAUBRIAND

Cf. p. 304, vol I de l'édition Levaillant (Flammarion), (après 1840, est dans *Lettre écrite de chez les sauvages du Niagara,* à M. de Malesherbes. O.C., t. VI, p. 51 et suiv.).

« Les divers insectes carnivores, vus au microscope, sont des animaux formidables, ils étaient peut-être ces dragons ailés dont on retrouve les anatomies : diminués de taille à mesure que la matière diminuait d'énergie, ces hydres, griffons et autres se trouveraient aujourd'hui à l'état d'insectes. Les géants antédiluviens sont les petits hommes d'aujourd'hui. »

Page 623 de l'édition Levaillant :

. . . .

« (1) Augmentez ou le volume ou le poids de la terre, la puissance de l'attraction ou du centre

de gravité, l'homme qui se tient debout tombera sur le ventre et se changera en reptile, n'ayant plus la force de prendre la perpendiculaire.

« (2) Enfin, l'organisation est-elle une (chose qui n'est pas du tout démontrée) ? L'anatomie comparée nous apprend-elle que la charpente osseuse est la même pour tous les animaux ; que les os seulement, en empiétant les uns sur les autres, forment la variabilité de structure ? Ainsi dans l'homme le crâne se serait accru aux dépens du facial amoindri, et dans le crocodile, la presque disparition du crâne aurait fourni le masque d'une face exorbitante. La nature à ce compte n'aurait qu'une seule bandelette, avec laquelle elle emmailloterait les êtres, mais en déchiquetant l'enveloppe, de manière à distinguer les espèces.

« (3) Que l'anatomie ait marché à pas immenses, que la physiologie soit une science nouvelle, féconde en résultats ingénieux ; que la chimie réformant sa nomenclature ait pénétré les substances ; que chaque jour on compose et l'on décompose des gaz ; que l'électricité, le galvanisme, le magnétisme, révèlent des attractions ou des répulsions de fluides, des propriétés et des rapports ignorés ; que la vapeur et les machines modifient la société matérielle ; que l'on reconstruise l'histoire des époques de la nature ; que notre globe et les globes soient explorés dans leur lumière, leurs éléments, leur âge, leurs lois, leur cours ; que la géologie devienne une étude vaste et curieuse, et que le genre humain commence à se mieux connaître par l'interprétation des monuments, par l'initiation aux langues dites primitives : tant est que plus on avance en découvertes, moins on y voit clair. Se croit-on sûr d'une vérité

à l'aide d'une inscription, d'une figure, d'une expérience ? Vient une autre inscription, une autre figure, une autre expérience qui met cette vérité à néant : on ne fait que changer de nuit.

« Je ne suis pas du tout embarrassé du progrès de la science : en me faisant voir que j'avais tort d'apporter en preuve d'une intelligence supérieure, une prétendue combinaison d'éléments qui n'était qu'une erreur de physique, que vous déplacez seulement l'objet de mon admiration, qu'en résulte-t-il ? Dans le tableau que vous m'offrez, l'ordre se présente à moi comme dans l'ancien tableau. Si le télescope a fait reculer l'espace ; si cette brillante étoile qui me paraissait simple est double et triple ; si au lieu d'un astre j'en aperçois trois ; au lieu d'un monde trois ? avec leurs sphères dépendantes, si Dieu, au centre de cet incommensurable univers fait défiler devant lui ces magnifiques théories de soleils, je m'empare de ces grandeurs ; ce sont des preuves ajoutées à mes preuves. Je consens à échanger contre ces mortels du firmament, les deux luminaires domestiques du foyer de l'homme. »

. . . .

Est-ce que par hasard M. le vicomte de Chateaubriand était aussi un grand penseur ?

ESSAIS, de Montaigne

Livre III. — Chapitre VI

Des Coches

Ceux du royaume de Mexico étaient certainement plus civilisés et plus artistes que n'étaient les autres nations de là. Aussi jugeaient-ils, ainsi que nous, que l'univers fût proche de sa fin, et ne prirent pour signe la désolation que nous y apportâmes. Ils croyaient que l'être du monde, ce départ de cinq âges et la vie en cinq soleils consécutifs, desquels les quatre avaient déjà fourni leur temps et que celui qui leur éclairait était le cinquième. Le premier périt avec toutes les autres créatures par universelle inondation d'eau ; le second par la chute du ciel sur nous, qui étouffa toute chose vivante, auquel âge ils assignent les géants, et en firent voir aux Espagnols des ossements à la proportion desquels la stature des hommes revenait à vingt paumes de hauteur ; le troisième par feu qui embrasa et consuma tout ; le quatrième par une émotion d'air et de vent qui abattit jusqu'à plusieurs montagnes : les hommes n'en moururent point, mais ils furent changés en magots (quelles impressions ne souffre la lâcheté de l'humaine créance) ; après la mort de ce quatrième soleil, le monde fut vingt-cinq ans en perpétuelles ténèbres, au quinzième

desquels furent créés un homme et une femme qui refirent l'humaine race ; dix ans après, à certain de leurs jours, le soleil parut nouvellement créé ; et commence, depuis, le compte de leurs années, par ce jour-là. Le troisième jour de sa création, moururent les dieux anciens ; les nouveaux sont nés depuis, du jour à la journée. Ce qu'ils estiment de la manière que ce dernier soleil périra, mon auteur n'en a rien appris.

TABLE


J'AI LU
L'AVENTURE
MYSTÉRIEUSE

PICHON Jean-Charles
A. 302** Les trente années à venir révélées par l'histoire cyclique

PIKE James A.
A. 285** Dialogue avec l'au-delà (juillet 1974)

RAMPA T. Lobsang
A. 11** Le troisième œil
A. 210** Histoire de Rampa
A. 226** La caverne des anciens
A. 256** Les secrets de l'aura
A. 277** La robe de sagesse
A. 298* Les clés du Nirvâna

ROBINSON Lytle W.
A 305** Edgar Cayce et le destin de l'homme

SADOUL Jacques
A. 258** Le trésor des alchimistes
A. 299** L'énigme du zodiaque

SAINT-CLAIR David
A. 304** Magie brésilienne

SAURAT Denis
A. 187* L'Atlantide et le règne des géants
A. 206* La religion des géants

SEABROOK William
A. 264** L'île magique

SEDE Gérard de
A. 185** Les Templiers sont parmi nous
A. 196* Le trésor maudit de Rennes-le-Château
A 303* La race fabuleuse

SENDY Jean
A. 208* La lune, clé de la Bible
A. 245** Les cahiers de cours de Moïse

TARADE Guy
A. 214** Soucoupes volantes et civilisations d'outre-espace

TOCQUET Robert
A. 273** Les pouvoirs secrets de l'homme
A. 275** Les mystères du surnaturel

VALLEE Jacques
A. 308** Chroniques des apparitions extra-terrestres

VILLENEUVE Roland
A. 235* Loups-garous et vampires
A. 307* Sabbat et sortilèges

WILLIAMSON G. Hunt
A. 289** Les gîtes secrets du lion



ROMANS-TEXTE INTÉGRAL

ALLEY Robert
517* Le dernier tango à Paris

ARNOTHY Christine
343** Le jardin noir
368* Jouer à l'été
377** Aviva
431** Le cardinal prisonnier
511*** Un type merveilleux

ASHE Penelope
462** L'étrangère est arrivée nue

AURIOL Jacqueline
485** Vivre et voler

BARBIER Elisabeth
436** Ni le jour ni l'heure

BARBUSSE Henri
13*** Le feu

BARCLAY Florence L.
287** Le Rosaire

BIBESCO Princesse
77* Katia
502** Catherine-Paris

BODIN Paul
332* Une jeune femme

BORY Jean-Louis
81** Mon village à l'heure allemande

BOULLE Pierre
530** Les oreilles de jungle

BRESSY Nicole
374* Sauvagine

BUCHARD Robert
393** 30 secondes sur New York

BUCK Pearl
29** Fils de dragon
127** Promesse

CARLISLE Helen Grace
513** Chair de ma chair

CARS Guy des
47** La brute
97** Le château de la juive
125** La tricheuse
173** L'impure
229** La corruptrice
246** La demoiselle d'Opéra
265** Les filles de joie
295** La dame du cirque
303** Cette étrange tendresse
322** La cathédrale de haine
331** L'officier sans nom
347** Les sept femmes
361** La maudite
376** L'habitude d'amour
Sang d'Afrique :
399** I. L'Africain
400** II. L'amoureuse
Le grand monde :
447** I. L'alliée
448** II. La trahison
492** La révoltée
516** Amour de ma vie

CASTILLO Michel del
105** Tanguy

CESBRON Gilbert
6** Chiens perdus sans collier
38* La tradition Fontquernie
65** Vous verrez le ciel ouvert
131** Il est plus tard que tu ne penses
365* Ce siècle appelle au secours
379** C'est Mozart qu'on assassine
454* L'homme seul
478** On croit rêver

CHEVALLIER Gabriel
383*** Clochemerle-les-Bains

CLAVEL Bernard
290* Le tonnerre de Dieu
300* Le voyage du père
309** L'Espagnol
324* Malataverne
333** L'hercule sur la place
457* Le tambour du bief
474* Le massacre des innocents
499** L'espion aux yeux verts
522**** La maison des autres

523*** Celui qui voulait voir la mer
524*** Le cœur des vivants
525*** Les fruits de l'hiver (juillet 1974)

COLETTE
2* Le blé en herbe
68* La fin de Chéri
106* L'entrave
153* La naissance du jour

COTTE Jean-Louis
540**** Hosanna (juillet 1974)

CRESSANGES Jeanne
363* La feuille de bétel (manquant)
387** La chambre interdite
409* La part du soleil

CURTIS Jean-Louis
312** La parade
320** Cygne sauvage
321** Un jeune couple
348* L'échelle de soie
366*** Les justes causes
413** Le thé sous les cyprès
514*** Les forêts de la nuit
534*** Les jeunes hommes

DAUDET Alphonse
34* Tartarin de Tarascon
414* Tartarin sur les Alpes

DHOTEL André
61* Le pays où l'on n'arrive jamais

DICKEY James
531** Délivrance

FABRE Dominique
476** Un beau monstre

FAURE Lucie
341** L'autre personne
398* Les passions indécises
467** Le malheur fou

FLAUBERT Gustave
103** Madame Bovary

FLORIOT René
408** Les erreurs judiciaires
526** La vérité tient à un fil

FRANCE Claire
169* Les enfants qui s'aiment

GALLO Max
506**** Le cortège des vainqueurs

GENEVOIX Maurice
76* La dernière harde

GREENE Graham
4* Un Américain bien tranquille
55** L'agent secret

GROGAN Emmett
535**** Ringolevio

GROULT Flora
518* Maxime ou la déchirure

GUARESCHI Giovanni
1** Le petit monde de don Camillo
52* Don Camillo et ses ouailles
130* Don Camillo et Peppone
426** Don Camillo à Moscou (manquant)

HAEDRICH Marcel
536* Drame dans un miroir

HILTON James
99** Les horizons perdus

HURST Fanny
261** Back Street

KIRST H.H.
31** 08/15. La révolte du caporal Asch
121** 08/15. Les étranges aventures de guerre de l'adjudant Asch
139** 08/15. Le lieutenant Asch dans la débâcle
188**** La fabrique des officiers
224** La nuit des généraux
304*** Kameraden
357*** Terminus camp 7
386** Il n'y a plus de patrie
482** Le droit du plus fort

KONSALIK Heinz
497**** Amours sur le Don

KOSINSKY Jerzy
270** L'oiseau bariolé

LABORDE Jean
421** L'héritage de violence (manquant)

LANCELOT Michel
396** Je veux regarder Dieu en face
451** Campus

LENORMAND H.-R.
257* Une fille est une fille

LEVIN Ira
449** La couronne de cuivre

LEVIS MIREPOIX Duc de
43* Montségur, les cathares (manquant)

LOOS Anita
508* Les hommes préfèrent les blondes

LOWERY Bruce
165* La cicatrice

MALLET-JORIS Françoise
87** Les mensonges
301** La chambre rouge
311** L'Empire céleste
317** Les personnages
370** Lettre à moi-même

MALPASS Eric
340** Le matin est servi
380** Au clair de la lune, mon ami Gaylord

MARGUERITTE Victor
423** La garçonne

MARKANDAYA Kamala
117* Le riz et la mousson
435** Quelque secrète fureur
503** Possession

MAURIAC François
35* L'agneau
93* Galigaï
129* Préséances
425** Un adolescent d'autrefois

MAUROIS André
192* Les roses de septembre

McGERR Pat
527** Bonnes à tuer

MERREL Concordia
336** Le collier brisé
394** Étrange mariage

MIQUEL André
539* Le fils interrompu (juillet 1974)

MONNIER Thyde
Les Desmichels :
206* I. Grand-Cap
210** II. Le pain des pauvres
218** III. Nans le berger
222** IV. La demoiselle
231** V. Travaux
237** VI. Le figuier stérile

MORAVIA Alberto
115** La Ciociara
175** Les indifférents
298*** La belle Romaine
319** Le conformiste
334* Agostino
390** L'attention
403** Nouvelles romaines
422** L'ennui
479** Le mépris
498** L'automate

MORRIS Edita
141* Les fleurs d'Hiroshima

MORTON Anthony
352* Larmes pour le Baron
360* L'ombre du Baron
364* Le Baron voyage
367* Le Baron passe la Manche
371* Le Baron est prévenu
395* Le Baron est bon prince
411* Une sultane pour le Baron
420* Le Baron et le poignard
429* Une corde pour le Baron
437* Piège pour le Baron
450* Le Baron aux abois
456* Le Baron risque tout
460* Le Baron bouquine
469* Le Baron et le masque d'or
477* Le Baron riposte
494* Un solitaire pour le Baron
521* Le Baron et les œufs d'or

NATHANSON E.M.
308*** Douze salopards

NORD Pierre
378** Le 13e suicidé
428** Provocations à Prague
481** Le canal de las Americas

OLLIVIER Eric
391* Les Godelureaux

ORIEUX Jean
433* Petit sérail

PEREC Georges
259* Les choses

PEUCHMAURD Jacques
528** Le soleil de Palicorna

PEYREFITTE Roger
17** Les amitiés particulières
86* Mademoiselle de Murville
107** Les ambassades
325*** Les Juifs (manquant)
335*** Les Américains
405* Les amours singulières
416** Notre amour
430** Les clés de Saint Pierre

438*** La fin des ambassades
455** Les fils de la lumière
473* La coloquinte
487** Manouche

RENARD Jules
11* Poil de carotte

ROBLES Emmanuel
9* Cela s'appelle l'aurore

SAGAN Françoise
461* Un peu de soleil dans l'eau froide
512* Un piano dans l'herbe

SAINT-ALBAN Dominique
Noële aux Quatre Vents :
441** I. Les Quatre Vents
442** II. Noële autour du monde
443** III. Les chemins de Hongrie
444** IV. Concerto pour la main gauche
445** V. L'enfant des Quatre Vents
446** VI. L'amour aux Quatre Vents
483** Le roman d'amour des grandes égéries

SALMINEN Sally
2[illegible]*** Katrina

SEGAL Erich
412* Love Story

SELINKO A. M.
489** J'étais une jeune fille laide

SIMON Pierre-Henri
82** Les raisins verts

SMITH Wilbur A.
526** Le dernier train du Katanga

TROYAT Henri
10* La neige en deuil
La lumière des justes :
272** I. Les compagnons du coquelicot
274** II. La Barynia
276** III. La gloire des vaincus
278** IV. Les dames de Sibérie
280** V. Sophie ou la fin des combats
323* Le geste d'Eve
Les Eygletière :
344** I. Les Eygletière
345** II. La faim des lionceaux
346** La malandre
Les héritiers de l'avenir :
464** I. Le cahier
465** II. Cent un coups de canon
466** III. L'éléphant blanc
488** Les ailes du diable

URIS Léon
143**** Exodus

VEILLOT Claude
472** 100 000 dollars au soleil

VIALAR Paul
57** L'éperon d'argent
299** Le bon Dieu sans confession
337** L'homme de chasse
350** Cinq hommes de ce monde T. I (manquant)
351** Cinq hommes de ce monde T. II (manquant)
372** La cravache d'or
402** Les invités de la chasse
417* La maison sous la mer
452** Safari-vérité
501** Mon seul amour

VILALLONGA José-Luis de
493* Fiesta
507** Allegro barbaro

WEBB Mary
63** La renarde

XAVIERE
538* La punition

XENAKIS Françoise
491* Moi, j'aime pas la mer



SCIENCE-FICTION et FANTASTIQUE

Dans cette série, Jacques Sadoul édite ou réédite les meilleurs auteurs du genre :

ALDISS Brian W.
520** Le monde vert

ASIMOV Isaac
404** Les cavernes d'acier
453** Les robots
468** Face aux feux du soleil
484** Tyrann
542** Un défilé de robots (juillet 1974)

BOULLE Pierre
458** Les jeux de l'esprit

CLARKE Arthur C.
349** 2001 - L'odyssée de l'espace (manquant)

COOPER Edmund
480** Pygmalion 2113

EWERS H.H.
505** Dans l'épouvante

FARMER Philip José
537** Les amants étrangers

HAMILTON Edmond
432** Les rois des étoiles (manquant)
490** Le retour aux étoiles

HEINLEIN Robert
510** Une porte sur l'été
519** Les enfants de Mathusalem
541** Podkayne, fille de Mars (juillet 1974)

KEYES Daniel
427** Des fleurs pour Algernon

LEVIN Ira
342** Un bébé pour Rosemary (manquant)
434** Un bonheur insoutenable

LOVECRAFT H.P.
410* L'affaire Charles Dexter Ward
459*** Dagon

LOVECRAFT et DERLETH
471** Le rôdeur devant le seuil

MOORE Catherine L.
415** Shambleau
533** Jirel de Joiry

RAYER Francis G.
424** Le lendemain de la machine

SADOUL Jacques
532** Les meilleurs récits de « Astouding Stories »

SCHACHNER Nat
504** L'homme dissocié

SILVERBERG Robert
495** L'homme dans le labyrinthe

SIMAK Clifford D.
373** Demain les chiens
500** Dans le torrent des siècles

STURGEON Théodore
355** Les plus qu'humains
369** Cristal qui songe
407** Killdozer - Le viol cosmique

TOLKIEN J.R.R.
486** Bilbo le Hobbit

VAN VOGT A.E.
362** Le monde des Ã
381** A la poursuite des Slans
392** La faune de l'espace
397** Les joueurs du Ã (juillet 1974)
418** L'empire de l'atome
419** Le sorcier de Linn
439** Les armureries d'Isher
440** Les fabricants d'armes
463** Le livre de Ptath
475** La guerre contre le Rull
496** Destination Univers
515** Ténèbres sur Diamondia
529** Créateurs d'univers

VONNEGUT Kurt Jr.
470** Abattoir 5

ZELAZNY Roger
509* L'île des morts

ÉDITIONS J'AI LU

31, rue de Tournon, 75006-Paris

Exclusivité de vente en librairie:
FLAMMARION

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray - Paris.
Usine de La Flèche, le 20-05-1974.
1817 5 - Dépôt légal 2e trimestre 1974.